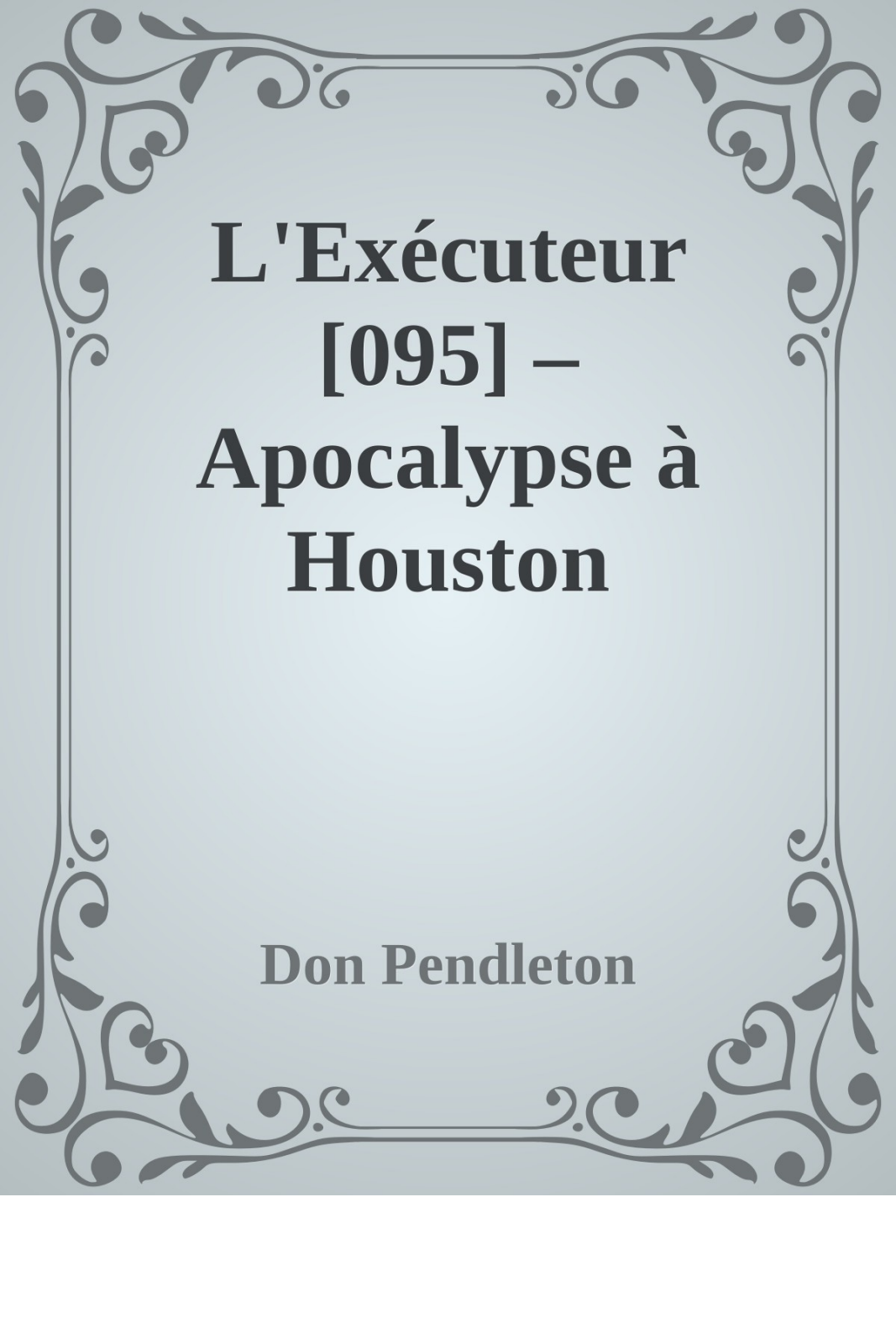


A decorative border with symmetrical floral and scrollwork patterns in a dark gray color, framing the central text.

L'Exécuteur [095] – Apocalypse à Houston

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

Gérard De Villiers

PRESENTE

L'EXECUTEUR



Apocalypse à Houston

PAR DON PENDLETON

VAUGIRARD



HUNTER

CHAPITRE I

Saul Baxter parlait fréquemment pendant son sommeil. En de nombreuses occasions, ses gardes du corps avaient pu l'entendre tenir de véritables discours inconscients durant lesquels il semblait être la proie d'une intense excitation. Mais le plus surprenant, c'est qu'il lui arrivait de parler avec plusieurs voix totalement différentes de la sienne, émettant parfois des bruits étranges, inhumains, semblables à des grincements de portes, des coups de gong ou des feulements invraisemblables, comme si des démons s'agitaient en lui.

Le curieux phénomène avait commencé à se manifester quelques jours après son premier meurtre, à l'âge de dix-neuf ans. Le jeune Saul travaillait alors pour la famille DiGiorgio qui l'avait engagé d'abord comme coursier pour acheminer des colis de drogue aux revendeurs de Los Angeles, puis, vu son imposante carrure, comme gros bras dans une équipe de racket à L. A. Downtown.

Depuis, Baxter avait fait son chemin dans le monde du Crime Organisé, quittant la Californie à la mort de DiGiorgio pour aller traîner ses guêtres sur la côte Est et venir finalement s'installer au Texas où il s'était intégré au clan de Lou Androsi en tant que chef de secteur.

À l'âge de quarante-huit ans, Baxter avait à son actif l'impressionnant score de vingt-trois assassinats, d'une bonne douzaine de cambriolages et effractions diverses, et portait la responsabilité de nombreuses autres actions illégales de natures diverses. À part quelques blessures récoltées sur le terrain, il s'en était toujours sorti à bon compte et n'avait jamais été condamné pour ses crimes. La *Cosa Nostra* le protégeait.

Quelque chose à l'intérieur de lui, cependant, le harcelait sans relâche dès qu'il fermait les yeux pour s'endormir. Ce n'était pourtant pas sa conscience, il n'en avait jamais eu. Peut-être s'agissait-il d'entités avec lesquelles il avait obscurément fait un pacte et qui profitaient de son sommeil pour se manifester. C'était du moins ce que pensait vaguement Lone Laramy, son premier garde du corps, qui avait souvent assisté à ces bruyantes et inquiétantes manifestations nocturnes.

Il n'était que 4 heures de l'après-midi, mais Baxter était allongé dans l'immense lit de sa chambre dont les doubles rideaux avaient été tirés pour maintenir la pièce dans l'obscurité. La nuit précédente et une partie de la matinée avaient été employées à un travail de surveillance durant un transfert de cocaïne en provenance du Mexique, et Saul n'avait pu se coucher qu'après avoir rendu des

comptes au capo de Houston sur le déroulement de l'opération.

En proie à son habituel délire onirique, il n'eut absolument pas conscience qu'une grande silhouette sombre traversait silencieusement sa chambre pour s'approcher de lui et le tirer violemment par les pieds. Son corps immense glissa sur les draps de satin comme s'il s'était agi d'un simple baluchon et valdingua hors du lit pour retomber pesamment sur la moquette.

Il émit un effrayant rugissement, s'ébroua et se redressa sur les coudes. Puis il commença à prendre conscience de la réalité et se passa une main large comme un battoir sur le visage. Il l'en retira poisseuse de sang. Son nez avait touché durement le sol et devait être cassé. Nom de Dieu ! Qui était l'enfant de salaud qui l'avait fait tomber sur le tarin ? Qu'est-ce que cette plaisanterie à la con voulait dire ? Saul était chez lui, dans une maison gardée par plusieurs hommes armés, où personne ne pouvait pénétrer sans son autorisation. Il ne pouvait pas avoir rêvé ce qui venait d'arriver ! Un cauchemar ne vous fout pas en bas de votre lit pour vous faire retomber sur la tronche !

Les yeux embués, il eut une vision floue de sa chambre à demi plongée dans l'obscurité, crut distinguer une forme humaine imprécise au pied du lit, puis il entendit des pas précipités dans le couloir.

— Fais gaffe, Lone ! brailla-t-il en tentant de se relever.

Mais déjà son garde du corps avait ouvert la porte et pénétrait dans la chambre.

— C'est rien, chef ! Ça va passer. C'est qu'un putain de mauvais rêve.

Le lustre du plafond s'alluma. En même temps, une colossale détonation emplit la pièce, aussi puissante qu'un coup de tonnerre. Une langue de feu pourpre jaillit en direction de Lone Laramy. Une balle énorme et brûlante lui pulvérisa la tête, le fit refluer à reculons dans le couloir et le cloua au mur le long duquel il glissa doucement en y laissant une horrible traînée sanglante.

Saul Baxter émit un borborygme aigu, les yeux rivés sur le hideux spectacle, puis il entendit tout près de lui une voix aussi froide que la Mort :

— C'est ton tour, maintenant. Prépare-toi.

Ce fut alors seulement qu'il put voir avec netteté la grande silhouette noire armée d'un monstrueux flingue nickelé dont le canon était pointé sur lui. Il eut l'impression qu'une main de glace lui étreignait la nuque. Brusquement pétrifié par une trouille abjecte, son museau taurin figé dans une expression bovine, il laissa échapper une petite plainte rauque. Puis il eut une lueur d'espoir.

Le grand salaud ne lui avait pas encore tiré dessus. Peut-être voulait-il discuter ?

— J'ai jamais rien eu contre toi, Bolan. Qu'est-ce que tu me veux ?

Une puanteur innommable était sortie de sa bouche en même temps que ces mots prononcés à la hâte.

— Tu sais ce que je veux. Vous le savez tous. Où est-il ?

— Tu veux parler de ton copain ? répliqua prudemment le mafioso.

Bolan émit un ricanement et Saul eut immédiatement l'image de glaçons s'entrechoquant dans un verre.

— Je ne parle de rien d'autre. C'est ta seule chance de ne pas crever.

— Écoute... J'ai seulement entendu des échos à ce sujet... Comment est-ce que t'as pu entrer ici ? En plus de Lone, y a deux soldats dans le jardin et un autre dans l'entrée.

— Je les ai liquidés.

Un tic nerveux secoua la joue du chef de secteur qui s'empressa d'affirmer :

— Je te jure que je suis pas dans le coup.

— Qui, alors ? Dépêche-toi.

— Bon Dieu, personne ne m'a rien dit et j'ai jamais vu ce mec. C'est pas de mon côté qu'il faut chercher.

— Tu es sûr ?

— J'te le jure, Bolan ! Merde, c'est pas dans mon intérêt de te raconter des cracks. Je voudrais bien t'aider à retrouver ton pote, mais je te répète que je suis pas dans le coup.

— Dommage pour toi, fit doucement l'Exécuteur en appuyant sur la détente de *l'AutoMag* qui, de nouveau, fit entendre son terrifiant aboiement.

La face de Saul se désintégra. Une partie de sa cervelle gicla en plusieurs morceaux dans la pièce et une fontaine de sang inonda les draps de satin et la moquette.

Bolan replaça « *Big Thunder* » dans la gaine spéciale accrochée à son ceinturon militaire et quitta les lieux. Dans l'entrée, il enjamba le cadavre d'un garde qui baignait dans une mare de sang, jeta à peine un regard aux corps des deux autres mafiosi dont il s'était débarrassé aussi silencieusement, puis rejoignit la Corvette garée dans une petite allée contiguë.

Les deux détonations avaient forcément été entendues par le voisinage et on l'avait sans doute aperçu à sa sortie de la propriété ; l'alerte ne manquerait donc pas d'être donnée à très brève échéance. Mais c'était exactement ce que voulait Bolan.

Quarante-huit heures plus tôt, la nouvelle lui était parvenue de différentes sources : Rosario « Politicien » Blancanales s'était fait piéger à Houston par la Mafia. Ça n'avait rien à voir avec une mission contre les *amici*. Blancanales effectuait alors tout bonnement une

enquête de sécurité pour une société texane, cela dans le cadre de l'agence « Able Team » que Bolan l'avait aidé à monter avec Herman Schwarz. Toni, la sœur de Politicien, s'était d'abord inquiétée de n'avoir plus de ses nouvelles et avait fini par alerter Bolan. Très vite, ensuite, ce dernier avait eu des renseignements par le pilote Jack Grimaldi qui avait toujours des contacts occultes dans le milieu mafieux. Bref, apparemment, toute la pègre de la cité portuaire était au courant qu'on avait mis la main sur un ami de la Grande Pute en combinaison noire. Et, qui plus est, les instigateurs de l'opération avaient fait en sorte que l'information dépasse les frontières de l'État.

Pour Bolan, ça signifiait sans la moindre équivoque que les cannibales s'attendaient à sa venue et qu'ils lui avaient assurément réservé une réception digne de lui.

Après toutes ces années de guerre et malgré les précautions qu'il prenait pour ne pas mouiller ses amis dans son combat sans merci, il était inévitable que la mafia, désespérant de le piéger, s'en prenne à son entourage. Mais, après l'échec sanglant de leur tentative à New York pour le coincer en enlevant sa vieille amie Ethel Morisson, l'Exécuteur ne se serait pas attendu à ce qu'ils utilisent la même technique.

Jusqu'à présent, Mack Bolan avait toujours choisi le terrain de son combat. Mais puisque les pourris voulaient l'entraîner sur le leur, pas un instant l'Exécuteur n'eut l'intention de décliner l'invitation. Il ne relevait pas seulement un défi. La vie de Politicien était en jeu et cela seul suffisait à le motiver.

Les *amici* avaient fait passer leur message. Soit. Il venait de leur signifier le sien. Un bruyant message de mort. Et ce n'était qu'un tout début. La Mafia allait trinquer.

Le lieutenant Dean Raleigh écarta deux de ses hommes pour examiner le cadavre. Il y accorda quelques secondes d'attention soutenue, fit une grimace écœurée et se releva, le cœur au bord des lèvres.

— Est-on vraiment certain que c'est Saul Baxter ? demanda-t-il.

— C'est sa crèche, en tout cas, fit l'enquêteur qui était resté près de lui. Ça, y a pas d'erreur.

— Il faudra activer le service d'identification pour en avoir rapidement la certitude. Pour l'instant, je ne vois que des morceaux de tête éparpillés partout dans cette chambre. Je me demande bien quelle est l'arme qui a pu faire des dégâts aussi monstrueux.

— Ça semble correspondre à un tir à bout portant avec un *riot-gun*.

— Pas pour moi, répliqua Dean Raleigh en hochant doucement la tête. À cette distance, un fusil antiémeute l'aurait carrément *décapité* et il y aurait des impacts de chevrotines un peu partout sur le mur.

Se baissant de nouveau, il déplaça une table de chevet dont la

porte était éventrée et découvrit tout de suite le trou béant provoqué dans la cloison par le projectile. Il quitta la pièce, alla ouvrir une porte contiguë qui desservait une seconde chambre au lit défait, et remarqua le long sillon dans l'épaisse moquette. S'activant avec un canif, il découpa une lanière de tissu, creusa le parquet autour d'un objet métallique qu'il put enfin saisir et examiner.

Une voix de baryton retentit dans son dos :

— Lieutenant Raleigh ! Si c'est une pièce à conviction, vous feriez mieux de la laisser en place.

Il se redressa pour faire face au *capitaine* Dagghaert qui le fixait d'un air hargneux, son grand nez de rapace pointé en avant comme une accusation.

— J'ai trouvé ce qui a rectifié Saul Baxter, *capitaine*. Et j'ai comme une vague idée sur le type qui utilise une arme de la sorte. Ce n'est ni du .357, ni du .45.

Dagghaert tendit sa main noueuse pour s'emparer de la grosse ogive blindée à peine déformée par son impact multiple.

— Et c'est quoi, d'après vous ?

— Une magnum. 44. De quoi stopper net un rhinocéros en pleine course.

— Et vous avez une idée sur le tireur, hein ?

— Je le pense. Mais il me faudra une confirmation. En tout cas, ce n'est pas ce genre de munition qui a été utilisée contre les victimes d'hier soir, en ville.

— Ouais ! grogna le *capitaine* du H. P. D. Mais ce mec dans le couloir n'a plus de tête lui non plus. Et les autres, en bas ?

— Le coroner nous le dira, mais je pense que deux d'entre eux ont subi une strangulation à l'aide d'un garrot et que le dernier a été poignardé sans qu'il ait pu donner l'alerte. Une technique de commando.

Dagghaert lui lança la balle de .44 magnum.

— Placez ça sous scellé et retournez à la brigade.

— L'identification et le coroner ne vont pas tarder.

— Je m'en occupe. Foutez le camp d'ici, Raleigh, et attendez les ordres.

Le jeune lieutenant retint un soupir excédé, s'éclipsa dans le couloir et gagna le hall du rez-de-chaussée où l'un de ses hommes l'attrapa au vol.

— Nous avons un témoin qui veut faire une déposition, lieutenant.

Par la porte d'entrée ouverte, Raleigh considéra le gros homme au visage luisant qui discutait avec un autre enquêteur près de la grille. Il les rejoignit aussitôt, questionna poliment :

— Vous avez vu quelque chose, monsieur ?

Le gros type respira profondément.

— Un peu, oui ! Je dois vous dire que j'ai d'abord entendu deux coups de feu fracassants, à moins d'une minute d'intervalle.

Il désigna du bras une villa à une cinquantaine de mètres, poursuivit :

— J'habite là. Je suis ingénieur à la raffinerie de pétrole de Spring et comme j'ai travaillé tout le week-end dernier, j'ai pris ma journée de repos. Pour me décontracter, je faisais un peu de jardinage et...

— Venez-en au fait, s'il vous plaît, l'interrompit Raleigh. Vous avez entendu deux détonations ?

— Oui. Comment aurais-je pu ne pas les entendre ? Ça a fait autant de boucan que des coups de canon. Je suis monté aussitôt à l'étage de ma maison pour essayer de voir d'en haut ce qui se passait. Mais il n'y avait rien à voir... Du moins pendant un moment. Et puis, j'ai aperçu un homme de grande taille qui sortait de chez M. Baxter. Il était habillé comme un de ces personnages de bande dessinée, vous savez, ces types en combinaisons moulantes... Il avait une sorte de cagoule sur la tête et on aurait pu croire qu'il y avait une fête costumée dans cette maison. Je dis ça, parce que je l'ai vu quitter tranquillement les lieux et marcher d'une allure tout à fait décontractée, comme quelqu'un qui a oublié quelque chose dans sa voiture. Mais en fait, ce type n'avait rien d'un fêtard ni d'un rigolo. Il se dégageait de lui une impression sinistre. Il portait un gros pistolet à la hanche et un autre sur le côté gauche de la poitrine.

— Vous l'avez vu monter dans une voiture ? questionna Raleigh.

— Non. Quelques secondes plus tard, il est sorti de mon champ visuel. Ensuite, j'ai entendu un bruit de moteur en sourdine, et puis je me suis dit qu'il fallait que j'appelle les flics. Je veux dire les...

— Je vous remercie, monsieur. Vous devriez rapporter au capitaine Dagghaert tout ce que vous venez de me dire. Il est là-haut.

Après un petit salut de la tête, le lieutenant des Homicides franchit la grille d'entrée et regagna sa voiture de service. Des idées peu joyeuses tournaient dans sa tête tandis qu'il actionnait le démarreur. Le pressentiment qu'il avait eu en découvrant la monstrueuse balle de .44 magnum était à présent confirmé. Ce type en combinaison noire était doté d'un culot ahurissant. Il s'était tranquillement amené dans la maison d'un mafioso notoire, avait liquidé les gardes chargés de sa protection, puis lui avait fait exploser la tête avant de repartir comme n'importe quel quidam.

Raleigh ne s'attendrissait nullement sur la mort de Saul Baxter et de ses hommes. Cela faisait longtemps qu'on essayait de coincer cette ordure sans y parvenir. Mais il pensait à ce qui allait sans aucun doute se passer à partir de maintenant. Il existait en archives de nombreux rapports de police sur les opérations que Bolan avait menées sur le territoire américain et ailleurs. On connaissait son *modus operandi*, les

techniques qu'il utilisait et la façon dont il « nettoyait » un territoire.

Oui, Houston allait sûrement connaître des heures funestes. L'horizon ne tarderait pas à avoir la couleur du sang.

CHAPITRE II

Houston compte un peu plus de deux millions d'habitants et représente le troisième port maritime américain. C'est aussi le principal centre de contrôle de la NASA pour les vols spatiaux, et les quelque cinquante mille techniciens qui y travaillent l'ont baptisée « *Space City* ». Plus communément nommée « Cité du Crime » par les journalistes de la grande presse internationale, Houston bat un triste record : celui du meurtre crapuleux, du braquage, du viol, de la drogue et d'autres vices multiples, allant du proxénétisme à la corruption organisée.

Par ailleurs, la grande magouille financière s'y déroule quotidiennement, axée tant sur le pétrole et l'industrie chimique que sur les exportations de toutes sortes au Mexique et en Amérique latine. Ajoutons au tableau un grouillement confus de politiciens dont beaucoup sont véreux, d'escrocs de haut vol, ainsi que la présence de gangs diversifiés (Blancs, Portoricains, Jamaïcains, Mexicains, Noirs) qui se livrent le plus généralement au trafic des stupéfiants et à la guerre entre gangs, et l'on obtient une vision assez nette de cette ville qui regarde vers le cosmos.

Dans un tel contexte, il était normal que la *Cosa Nostra* ait réussi à s'implanter profondément et à faire de la « Perle de la côte Sud » un fief envié par de nombreux *capi*, même par ceux de New York et de la toute-puissante Californie.

Dans le jargon de la Mafia, Houston est une « ville ouverte », c'est-à-dire que nul ne peut prétendre s'en assurer l'exclusivité. En fait, elle est surtout ouverte à ceux qui s'y sont établis en douceur et qui règnent de façon crépusculaire sur ce territoire de prédilection à la manière de despotes médiévaux, établissant des lois et des décrets occultes et s'assurant la part royale des marchés illicites.

Bien qu'il n'y eût pas de capo en titre, mais plusieurs têtes pensantes et agissantes, Lou The Mask Androsi – un mafioso de cinquante-deux ans d'origine italo-grecque – gérait les affaires de Houston à la façon d'un P. – D. G. d'une honnête société commerciale. Il choisissait personnellement les responsables de secteurs parmi les hommes qu'il jugeait les plus compétents pour les tâches considérées, répartissait les budgets, imputant les rentrées financières aux postes en développement afin de les promouvoir, et cherchant constamment à ouvrir des marchés nouveaux.

Mais il n'y avait pas à s'y tromper, Lou le Masque était l'un des criminels les plus mauvais et les plus retors qui soient.

Durant plusieurs années, il avait su résister aux tentatives du vieux

cannibale Frank Marioni de s'approprier la « ville ouverte », s'assurant à cette époque le concours de deux irréductibles ennemis de Frank qui avait dû se résigner à aller planter ses choux ailleurs.

Même Augie Marinello Junior, le nouveau maître de la côte Est, n'avait pas osé se frotter à Androsi. Il avait opté pour une tactique beaucoup plus « soft » en procurant au maître occulte des lieux certains appuis politiques à très haut niveau. Par le fait, Augie était devenu une sorte d'associé de Lou dont il se méfiait par ailleurs comme d'une vipère.

Lou devait son surnom à la facilité qu'il avait toujours eue de changer aussi bien de visage que d'identité, ou de donner l'impression qu'il se trouvait à un endroit précis alors qu'il en était à l'opposé. Plus récemment, il avait su aussi monter bon nombre de sociétés « écrans » dirigées par des hommes de paille, dont il se servait pour opérer des combines illégales et qu'il faisait ensuite disparaître par de savants tours de passe-passe. Cela également faisait partie de son génie du camouflage.

Lou The Mask terminait un entretien téléphonique dans le bureau directorial d'une de ses sociétés bidon, négligemment assis sur l'accoudoir d'un fauteuil en cuir. Il raccrocha bientôt avec un sourire satisfait et considéra les deux hommes qui lui faisaient face.

— C'est parti ! annonça-t-il en se fichant aux lèvres un Havane à trente dollars pièce. Dans quelques heures, l'affaire sera dans le sac.

— Tu veux dire que la grande pute est déjà signalée en ville ? fit Natale Gianelli, son chef de la sécurité.

— Pourquoi est-ce que je parlerais d'autre chose, Nat ?

— Ouais, bien sûr. Putain ! J'y croyais pas vraiment.

Androsi rigola :

— T'as jamais eu la foi, mec !

— Tu parles ! Qu'est-ce qui s'est passé, au juste ?

— Il vient de rectifier Saul et quatre de ses hommes.

— Merde !

— Saul commençait à me faire chier. Ses affaires étaient en baisse, mais il s'arrangeait toujours pour se foutre un peu trop de pognon dans les poches au passage. Il y a trois autres pions minables comme lui, que j'avais mis en évidence, mais il a pas eu de pot. C'est tombé sur lui.

— On est sûr que c'est Bolan ?

— Ouais. À cent pour cent. Qu'est-ce qui te fait douter ?

— Rien. Seulement, je ne croyais pas que le grand Bolan serait assez con pour donner comme ça dans le panneau.

— Sois sûr qu'il n'a rien d'un con. Mais il a un point faible : dès qu'on touche à une bonne femme ou à un de ses potes, il devient fou furieux. Il y a des précédents et pas bien vieux. Demande donc à nos

amis, les Chinois de New York, ce qu'ils en pensent. Maintenant, il va cavalier partout avec l'odeur du sang dans les naseaux et rectifier bon nombre de gus en essayant de retrouver son copain.

L'homme qui n'avait pas encore pris la parole se nommait Joseph Lipsky. On lui donnait une quarantaine d'années, était blond, portait des lunettes et avait l'air d'un intellectuel. C'était l'un des rares rescapés du blitz de Mack Bolan sur Hollywood¹.

Il était arrivé la veille, délégué par Augie Jr dans le cadre de la chausse-trape tendue à la combinaison noire.

Il objecta sans transition :

— Ça me semble risqué. Tu devrais mettre tes hommes après lui dès maintenant.

— Ce sont les flics qui vont s'occuper de Bolan, Jo.

— J'ai pas confiance.

— T'inquiète pas, je tiens en laisse certains gus bien placés qui vont s'arranger pour qu'il n'ait aucune chance. Personne ne le sait encore, mais il a déjà perdu les pédales en tuant trois innocents hier soir.

Il faisait allusion à des meurtres commis par une de ses équipes sur les personnes de deux hommes politiques et d'un haut fonctionnaire de la Mairie.

Il ajouta :

— Et il ne va pas s'en tenir là. Officiellement, il va se lancer dans une opération complètement dingue qui sera qualifiée de vengeance contre un système soi-disant corrompu. Tu imagines ça ? Et ça nous arrange parfaitement, ces mecs-là ont tout fait jusqu'à présent pour nous emmerder. Pendant ce temps, on reste pénards à observer la traque lancée contre Bolan. Au besoin, on donne un petit coup de pouce à distance. Tu piges, Jo ?

— Je ne suis pas convaincu. Tu ne connais pas Bolan. Tu ne l'as jamais eu en face de toi. Moi si. Et j'ai vu ce qui s'est passé à Los Angeles il y a moins de trois mois. Je peux te dire que j'ai eu beaucoup de chance de me sortir vivant de là-bas. Ce mec est pire qu'un cauchemar. Quand il débarque quelque part, tu peux t'attendre à des dégâts démentiels, à voir du sang et des macchabées partout.

Lou The Mask haussa les épaules.

— Jusqu'à maintenant, c'est bien ce qui s'est produit. Mais c'est parce qu'il s'est toujours attaqué à des adversaires identifiés, à des Familles, à des structures établies. D'ailleurs, le piège que lui ont tendu les Chinetoques est une belle démonstration de ce qu'il ne faut pas faire. Eux Pont attaqué de front et tu as vu le résultat. Il a récupéré sa nana et fait un vrai massacre. Ici, tout est différent. Officiellement, je n'existe pas. Mes hommes non plus. Il n'y a pas d'*Organisation*. Alors, tu veux me dire contre qui ou quoi il va envoyer

ses saloperies de pruneaux ? Contre du vent, peut-être ? Et tout va se dérouler en quelques heures. Peut-être moins, même. Pour tout adversaire, Bolan ne trouvera devant lui que des flics. Tu n'as pas entendu dire qu'il ne tire jamais sur les poulagas ? Il est foutu, je te dis. Et puis ça fait partie de mes méthodes. Je vois pas pourquoi je me mouillerais alors que je paie des flics pour faire ce genre de boulot !

Lipsky resta silencieux, mais le plan avait de bonnes raisons de ne pas lui convenir. Augie et lui-même souhaitaient un engagement physique des troupes d'Androsi. Ils en avaient discuté la veille au matin à Philadelphie. Vu sous leur angle à eux, en admettant que la Combinaison noire se fasse rectifier à Houston, le maître des lieux devait y laisser des plumes. Ses structures en seraient désorganisées et il se pouvait que lui aussi disparaisse dans l'aventure, laissant alors le territoire libre. Une autre éventualité était que Bolan réussisse à nettoyer complètement le terrain, à liquider Lou le Prétentieux et ses sbires, puis à se replier ensuite à pleins pots comme il le faisait toujours. Dans les deux cas de figure, l'*Organisation* de Philadelphie aurait tout le bénéfice.

Mais, pour parvenir au résultat espéré, il fallait qu'il y eût un affrontement direct entre le grand fumier et les hommes de Lou. Ce qui pour l'instant n'apparaissait pas comme évident, à moins de modifier quelque peu les plans en douce...

Jo connaissait l'idée d'Androsi : celui qui aurait la peau de Bolan deviendrait en quelque sorte le grand héros aux yeux de tous les membres de l'*Organisation* et, à ce titre, jouirait d'une position-clé. Bien sûr, Augie et Jo ne voyaient pas d'objection à ce que Lou recueille les honneurs, à condition que ce soit à titre posthume !

Baissant les yeux pour dissimuler ses pensées, il répliqua, conciliant :

— J'espère que tu as raison. En tout cas, tu as le soutien d'Augie. Le mien aussi, bien sûr. Si je peux faire quoi que ce soit...

— T'inquiète pas, fit Androsi. Pour l'instant, faut juste appuyer sur le bouton qui va tout déclencher.

Fixant son chef de la sécurité, il lui ordonna :

— Appelle ce type de la préfecture et donne-lui le signal. Qu'il lance toute sa flicaille.

Ce fut à cet instant que le téléphone sonna.

— Prends-le, dit Androsi.

Nat Gianelli obtempéra et lança un « oui » prudent dans l'appareil. Quelques secondes plus tard, il le tendit à son boss :

— Un type qui demande à te parler personnellement. Il dit que ça urge.

— Ici ?

Gianelli comprit ce qu'il voulait dire.

— Non. Il a demandé s'il était bien à la T. E. S.

— O.K., Passe-le-moi.

Androsi tendit la main pour saisir le combiné qu'il porta à son oreille et demanda aussitôt :

— Oui, qui est-ce ?

— Lou ? répliqua-t-on laconiquement dans l'appareil.

— Je peux savoir qui parle ?

Un petit ricanement lui chatouilla désagréablement l'oreille :

— Celui que tu attends. Je te croyais plus futé.

— Ah bon ? fit le boss en adressant un petit clin d'œil à Lipsky à qui il tendit l'écouteur. Je n'ai pourtant aucun rendez-vous aujourd'hui.

— Je crois bien que si. Tu as joué au con, tu vas sûrement gagner.

— On se connaît ?

— Où est-il ? cracha l'inconnu.

— Vraiment, je ne vois pas de quoi vous voulez parler.

— C'est ennuyeux pour toi.

— Hé ! Qui que vous soyez, je vous emmerde ! ricana Androsi à son tour.

— Je te donne trente minutes pour le remettre en circulation. Fais en sorte qu'il soit en bon état et que j'en sois informé rapidement.

— T'as pas entendu ce que je t'ai dit, connard ? J't'emmerde.

— Négatif. C'est toi qui vas l'être. Écoute bien, Lou. Toutes les demi-heures, je vais liquider un de tes hommes et bousiller ton business. Ensuite se sera ton tour. Alors, mets tes pendules à l'heure et observe. Tu as trente minutes.

— Faudrait d'abord que tu saches où..., renvoya The Mask qui s'interrompit d'un coup, s'apercevant qu'il parlait dans le vide.

Le Fumier avait raccroché.

Une petite veine tressauta sur son front. Se composant un visage souriant, il fit face à Lipsky :

— Et voilà ! Je te l'ai dit, Jo, l'affaire est emballée.

Jo resta un instant pensif puis s'enquit d'un ton soucieux :

— Comment a-t-il fait pour te trouver ?

— Il m'a parlé, mais il ne m'a pas trouvé. Nuance.

— Ce serait mieux si tu parlais en clair.

— Il n'a pas appelé directement à ce numéro, mais à la *Trilog Engineering Systems*. On a là-bas un appareil électronique qui a balancé automatiquement son appel ici. C'est à la T. E. S. que son copain s'est fait coincer, et c'est en fouinant là-bas que le fumier va comprendre sa douleur. Tu y es ?

— C'est pas con, admit Lipsky. Et maintenant ?

— Rentre tranquillement à ton hôtel, prends un verre, installe-toi confortablement et observe ce qui va se passer.

L'homme de la côte Est eut une moue imperceptible puis ses lèvres minces esquissèrent un sourire.

— O.K., Lou. Je pense qu'en fait ton idée est plutôt bonne.

— Tu peux dire à Augie qu'il prépare le champagne et les nanas. Ça va être un sacré carton.

— Si tu as besoin de moi, tu sais où me trouver, répliqua Joseph en guise de prise de congé.

Après un clin d'œil, il quitta le bureau et Nat Gianelli alla verrouiller la porte derrière lui.

The Mask afficha brusquement un visage songeur.

— Qu'est-ce qu'il y a, Lou ? s'inquiéta le chef de la sécurité. Quelque chose grince dans le décor ?

— Ça se pourrait bien. Tu devrais dire à un de tes hommes d'avoir l'œil sur Jo. Des fois qu'il essaie un coup pas très franc...

— C'est ce que je pense aussi. Il m'a jamais fait bonne impression, ce mec. Mais il y a autre chose qui m'ennuie. Si la combinaison noire ne tombe pas rapidement dans l'embuscade, il va probablement remonter la filière jusqu'ici. Faut pas le sous-estimer.

Androsi gloussa :

— Te frappe pas pour ça. Je vais te montrer comment on gagne un pari sur un terrain merdeux. En attendant, rien n'est changé. Appelle ce type de la Préfecture et confirme-lui les consignes. Dis aussi à la seconde équipe de s'occuper des nouveaux appâts, pour le cas où on devrait jouer les prolongations.

Puis, il se campa devant la fenêtre et se laissa aller à la contemplation de la ville dont la partie sud s'étalait en contrebas, depuis le 42^e étage.

Bolan se croyait très fort ? Il allait rapidement comprendre qu'il avait affaire à beaucoup plus malin que lui. Avec ses méthodes de guerrier à la con, l'ex-G. I. ne faisait pas le poids devant un bretteur aussi redoutable que Lou.

En fait, il n'aurait pas le temps de comprendre grand-chose. La consigne n'était pas de l'appréhender, mais de le tirer à vue.

Houston serait sa tombe.

CHAPITRE III

Ça sentait le guet-apens à plein nez. Bolan en avait eu un sentiment quasi physique dès qu'il s'était pointé à proximité des lieux. Il avait appelé les bureaux de la *Trilog Engineering Systems* à partir d'une cabine téléphonique située à une centaine de mètres de l'immeuble. La communication s'était établie presque tout de suite avec Androsi et c'était pour le moins paradoxal. Le grand maître de Houston ne pouvait pas à la fois tendre un piège à l'Exécuteur et demeurer dans une position dangereuse à l'intérieur de ce périmètre.

Ou alors cela signifiait qu'un dispositif tout à fait considérable avait été mis en place, mais dans cette hypothèse les forces en présence auraient été facilement décelables. Là non plus, ça ne tenait pas vraiment debout.

Bolan avait remarqué deux voitures garées à chaque extrémité du parking du building, chacune occupée par quatre hommes à l'allure beaucoup trop décontractée. Il en avait également aperçu une autre à l'arrêt contre le trottoir opposé, une Ford gris métallisé avec seulement deux hommes à bord.

Le chauffeur faisait semblant de lire un journal tandis que le passager avait, les yeux rivés sur l'entrée du bâtiment.

Bolan avait troqué sa combinaison noire pour un strict costume de ville gris. Il s'était collé une petite moustache et avait légèrement modifié ses traits en se plaçant des petits modules de caoutchouc dans les joues. Des lentilles de contact sombres masquaient le bleu de ses yeux, parachevant le déguisement.

Il s'approcha doucement de la Ford, se composa un visage préoccupé et demanda en se penchant par la vitre ouverte :

— Rien de nouveau ?

Le passager le considéra avec méfiance.

— Toujours rien. Je ne crois pas vous avoir déjà vu.

Bolan nota la présence d'un radioémetteur à moitié dissimulé sous le tableau de bord et vit une paire de menottes accrochée à la ceinture du type. C'étaient des flics en civil.

Il leur montra brièvement une plaque du FBI, annonçant :

— John Davenport. *Spécial Branch* P. A. 2.

— Lieutenant Dean Raleigh, Brigade des Homicides. Je ne savais pas que le Bureau fédéral était sur cette opération.

— Ça s'est décidé à la dernière minute. Quels sont vos effectifs ?

— Cinq équipes en bouclage dehors, plus deux autres dans l'immeuble.

— Comment comptez-vous reconnaître le suspect ? On dit qu'il a

plus d'un tour dans son sac.

— Nous avons deux physionomistes à l'intérieur. Et s'il réussit à passer le premier cordon, il tombera sur une autre équipe de spécialistes, là-haut.

Bolan prit un air dubitatif.

— Qui vous dit qu'il va se rendre là-haut, lieutenant ?

— Je n'en sais rien et ce n'est pas mon problème. Je me conforme aux directives.

— Ouais, bien sûr. Vous connaissez la consigne de base ?

— Évidemment. Et ça ne me plaît pas beaucoup d'avoir à tirer ce type comme un lapin, sans même une sommation.

Manifestement, Dean Raleigh ne se sentait pas à l'aise dans le cadre de sa planque. Tout en parlant, il continuait de jeter des regards inquiets sur l'entrée du grand building. Il poursuivit d'un ton écoeuré :

— On n'a jamais vu ça. Même quand on a affaire aux plus grands criminels, on est tenu de respecter la règle. Ce n'est pas de cette façon qu'on m'a appris mon métier de flic, bon Dieu ! En plus, d'après ce qu'on sait sur ce type, il n'a jamais fait feu sur les forces de l'ordre. S'il se pointe réellement par ici, ça va être un massacre un peu trop facile.

Le chauffeur abaissa son journal et intervint :

— En ce qui me concerne, je souhaite pour lui qu'il ne vienne pas. Désolé de dire ça, lieutenant, mais je pense qu'on devrait nous donner la possibilité de combattre les vrais criminels de cette ville au lieu de nous désigner comme dble un mec qui fait le boulot à notre place. C'est dégueulasse.

— Ça suffit, Jim, fit Raleigh. Vous n'avez pas à faire étalage de vos états d'âme.

— Merde ! Qui a commencé ?

— Ouais... Bon, fermez-la maintenant.

Bolan eut un petit sourire.

— On ne fait pas toujours ce qu'on veut... Est-ce que les autres zones sensibles sont également verrouillées ?

— Je crois. Faut poser la question au capitaine Dagghaert, c'est lui qui dirige les opérations.

— Vous êtes au courant de ce qui s'est passé chez Baxter ?

— Un peu, oui ! J'ai vu le carnage.

Ce fut au tour du lieutenant d'avoir un sourire un peu crispé. Il faillit ajouter quelque chose, mais se retint et conseilla subitement :

— Je n'ai pas d'ordres à vous donner, Davenport, mais vous ne devriez pas rester ici.

— J'allais partir, répliqua Bolan. Ciao. Et souvenez-vous avant tout que vous êtes un flic, Raleigh.

— Je ne fais rien d'autre.

— Peut-être se reverra-t-on, conclut l'Exécuteur au moment de

s'éloigner.

Il rejoignit une rue perpendiculaire, marcha jusqu'à un croisement et se glissa au volant de sa Corvette. Le véhicule de sport était un peu trop voyant pour le travail qu'il avait maintenant à accomplir. Aussi le matin même avait-il loué dans une agence Budget une Oldsmobile à l'apparence plus classique qu'il retrouva à *Old Market Square*. Il la lança doucement dans la circulation en direction de Montrose où il parvint un quart d'heure plus tard.

L'immeuble où Sam Cavanelli tenait ses activités clandestines ne fut pas difficile à trouver. Mais, là aussi, l'Exécuteur nota la présence de deux voitures à l'aspect par trop anodin, en stationnement et occupées par plusieurs hommes en civil. Des silhouettes nonchalantes, aussi, se tenaient disséminées un peu partout sur le boulevard, à proximité du building. Et il y avait probablement d'autres policiers à l'intérieur.

C'était le grand jeu. On avait donné une sacrée réception en l'honneur de Bolan ! Des flics en civil, des véhicules banalisés, des spécialistes de l'antigang et des physionomistes... Rien n'était conforme aux habituelles méthodes de la Mafia. D'évidence, la grande pègre de Houston ne voulait pas se salir les mains et laissait agir les flics tout en observant de loin les opérations. Pour Bolan, cela signifiait qu'une partie des forces de l'ordre était vendue à la Mafia.

Jusqu'où la gangrène s'était-elle installée ? Probablement jusqu'à la tête de l'administration urbaine, hélas !

Lou Androsi, le maître incontesté du business local, n'était sûrement pas un idiot et devait posséder des relations à haut niveau, y compris au sein de la Mairie et de la Préfecture. Mais ce qu'il ignorait certainement, c'était que Bolan avait accès à des informations ultraconfidentielles sur les ressortissants du Milieu local par l'intermédiaire des banques de données informatiques du FBI, ainsi qu'à travers les diverses missions qu'il avait déjà opérées au Texas.

Et Lou ne pouvait pas piéger tout l'ensemble de son territoire.

Un élément, pourtant, desservait l'Exécuteur. Il n'avait pas eu le temps de préparer sa mission et devait se contenter de mener son blitz en fonction de ce qu'il découvrait sur place au fur et à mesure. Et le temps jouait contre lui dans sa tentative d'arracher Blancanales de la gueule du monstre. Bolan espérait de toute son âme que son ami était encore en vie, pas trop abîmé par les « spécialistes » mafieux de l'interrogatoire, dont il ne connaissait que trop les ignobles méthodes.

Mais il était déterminé à mener sa recherche aussi loin qu'il le faudrait, quitte pour ce faire à dépasser l'extrême limite de ses forces. Et s'il découvrait que Politicien n'était plus du monde des vivants, alors la Mafia n'aurait plus qu'à préparer une multitude de cercueils. Même si Bolan devait mourir au Texas, il transformerait les bas-fonds

de cette ville en un tas de ruines que ni la Mafia ni les forces de l'ordre ne seraient près d'oublier.

Bolan, donc, allait lancer son assaut, frapper et frapper encore, occasionnant le plus possible de dégâts à la racaille des *amici*. Jusqu'à ce qu'ils cèdent ou qu'ils crèvent.

Il adressa une muette prière au dieu de la guerre, une autre à celui de la miséricorde, pour son ami prisonnier des cannibales, puis se dirigea vers le port maritime.

L'objectif qu'il avait choisi était un night-club miteux à l'usage des marins – le Blue Angel –, qui comportait une salle de jeu clandestin et dont le propriétaire se nommait Joé Salangro, un ancien tueur de Genaro Banelli, à Dallas. Joé ne se contentait pas du chiffre d'affaires procuré par la boîte, il contrôlait aussi un réseau de prostitution s'étendant de *San Jacinto* jusqu'à la périphérie de la ville, et tripatouillait régulièrement aux stuprs en provenance du Mexique. C'était un individu relativement important du point de vue des affaires locales, et qui était bien dans les papiers de Lou Androsi.

Les abords étaient calmes. Aucune présence suspecte dans la petite rue aux odeurs douteuses qui jouxtait les docks, seul un marin ivre tanguait d'un côté à l'autre de la chaussée en beuglant des obscénités.

Il était 17 h 30 et la porte du night-club était évidemment close. Bolan repéra un passage ouvert qui donnait sur une petite cour intérieure encombrée de cageots, de bouteilles vides, et empuantie de toutes sortes de senteurs louches. Il dut frapper plusieurs fois à une porte en bois à la peinture écaillée avant que quelqu'un ne se manifeste derrière le battant par une série d'imprécations.

— Le club est fermé, merde !

— Magne-toi d'ouvrir, cracha Bolan d'un ton hargneux. C'est Lou qui m'envoie.

— Lou qui ?

— T'es con ou quoi ? Ouvre cette putain de porte ou je la fais sauter !

Il y eut un bruit de verrou et le battant grinça abominablement en s'entrebâillant. Bolan l'ouvrit complètement d'un coup d'épaule qui envoya valdinguer un grand maigre aux yeux subitement affolés.

Avant même que celui-ci ait touché le sol, l'Exécuteur était déjà sur lui et l'expédiait dans le monde des rêves d'un double atémi à la tempe. À cette heure-ci, personne ne devait occuper le rez-de-chaussée. Refermant la porte, puis dégainant son Beretta, Bolan se lança dans l'escalier menant à l'étage. Il entendit une voix masculine aboyer un appel, aperçut une silhouette menaçante sur le palier et expédia une pastille brûlante dans la tête du type qui pirouetta par-dessus la rampe pour s'abattre trois mètres plus bas à côté de son copain.

Selon les renseignements de l'Exécuteur, le maquereau ne quittait jamais sa chambre avant six heures du soir. L'Exécuteur ouvrit deux portes à la volée, le trouva finalement dans sa baignoire, un poste de radio brillant du rap à côté de lui. Il aperçut par la porte ouverte de la salle de bains une fille endormie, pelotonnée dans un grand lit saccagé.

— Joé ? fit Bolan en apparaissant dans l'encadrement de la porte.

Le Beretta silencieux fixait de son œil noir la face ahurie de Salangro qui rugit :

— Putain ! Qu'est-ce que c'est que ça ? Qu'est-ce que tu veux, mec ?

La réponse lui parvint sous la forme d'un petit soupir rauque qui jaillit du réducteur de son. Un trou pourpre apparut spontanément sur le front du proxénète, s'épanouit telle une fleur venimeuse qui lui dégouлина ensuite sur le nez et les joues. Puis, Joé le Mack piqua du nez dans l'eau de son bain qui prit la couleur du sang.

Lorsque Bolan se retourna, la fille commençait, à se redresser sur le lit, se frottant les yeux et poussant de petits grognements.

— Prenez vos fringues et disparaissez en vitesse, lui conseilla-t-il.

Le regard vague, elle lança une phrase idiote :

— Pourquoi ? C'est déjà l'heure ? Il fait encore jour...

— Pas pour lui, rétorqua Bolan froidement avec un signe de la tête vers la baignoire.

Puis elle fixa le Beretta dont un petit filet de fumée bleutée sortait encore du silencieux. Ses yeux s'agrandirent et Bolan crut un instant qu'elle allait se mettre à hurler, mais elle se contenta d'émettre un bizarre gémissement.

— Ne regardez pas là-dedans, il n'y a rien de beau à voir, lui conseilla-t-il encore en tournant résolument les talons pour sortir.

Quand il atteignit le rez-de-chaussée, il entendit un hurlement strident qui se mua ensuite en une série de petites plaintes syncopées. Il arracha les fils d'arrivée du téléphone, plaça une médaille Marksman de tireur d'élite dans la main du type qu'il avait assommé, et quitta les lieux.

Quelques minutes après l'agression du Blue Angel, un costaud à la face agitée par un tic nerveux frappa à la porte du bureau miteux d'une entreprise d'import-export, à proximité d'un dock. Sans attendre qu'on l'y eût invité, il entra dans la pièce occupée par trois hommes. L'endroit était enclavé dans un hangar qui servait de Q. G. à Johnny Lamama – dit le Pirate – pour y entreposer des marchandises de contrebande ou volées sur le port.

Johnny était en train de surveiller un petit homme chauve qui pianotait sur une calculatrice de poche et notait des chiffres dans un carnet. Un garde du corps se tenait debout au fond de la pièce, se

rongeant les ongles avec opiniâtreté.

— Magne-toi, dit impatiemment Johnny au chauve. J'ai une nana qui m'attend et qui doit déjà mouiller son slip.

Puis il releva un sourcil et considéra l'intrus sans aménité.

— Qu'est-ce qui te prend d'entrer comme si tu avais le feu au cul, Bud ?

— Joé vient de se faire buter ! expliqua nerveusement le costaud. Il paraît que c'est la Grande pute qui a fait le coup.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu racontes ?

— C'est ce qu'on dit. Il affirme qu'il lui a foutu une saleté de médaille dans la main et que...

— Qui, il ? Tu viens de me dire qu'il s'est fait rectifier.

— Ben, non, pas lui...

— Explique-toi un peu mieux, tu veux ?

— Un mec que Bolan avait assommé en entrant chez Joé s'est réveillé avec une médaille en bronze dans la main. Et Joé a pissé tout son sang dans sa baignoire.

CHAPITRE IV

Le mufle de Johnny le Pirate s'était congestionné. Il considéra Bud comme s'il venait de proférer un obscénité, puis aboya :

— Comment tu sais ça ?

— C'est ce gus qui vient de me le dire, celui qui s'est fait sonner. Il m'a filé ce truc en métal...

Se fouillant, le mafioso exhiba une sorte de pièce en bronze comportant une croix en son milieu, qu'il posa sur le bureau devant Lamama. Ce dernier fixa la médaille avec un regard horrifié.

— Pourquoi est-ce que tu m'amènes ça ici, bordel de merde ? Et où est ce mec ?

— Dehors. Il attend.

— Merde, merde, merde ! T'es complètement con ! Pourquoi est-ce qu'il a pas téléphoné au boss ?

— C'est ce que je lui ai demandé, rétorqua Bud en se dandinant, mal à l'aise. Mais y dit que les fils du téléphone ont été arrachés chez Joé et que c'était pas prudent d'appeler d'ailleurs. Il est encore à moitié sonné. Comme la boîte de Joé est pas loin d'id... Et puis, y a cette gonzesse...

— Quelle gonzesse ? fulmina Johnny.

— La fille qui était chez Joé. Elle a quitté la baraque à moitié à poil, en criant comme une paumée et en rameutant tout le quartier.

— Putain de merde ! Et ce connard a appliqué ici. Fais-le entrer vite fait !

— Ouais. Tout de suite.

Bud se dirigea vers la porte, mais celle-ci s'ouvrit avant qu'il l'ait atteinte, laissant paraître la silhouette d'un grand type maigre aux yeux vitreux et fixes.

— C'est lui ? cracha Johnny le Pirate.

— C'est... c'est..., bégaya Bud qui fixait l'arrivant d'un regard ahuri.

Les trois autres hommes présents s'étaient statufiés, pressentant que quelque chose d'anormal était en train de se produire. Le corps massif de Bud bouchait partiellement la vue à Johnny qui lança un juron. Puis une seconde silhouette se démasqua dans l'encadrement de la porte, repoussant violemment le corps du grand maigre qui fut projeté au milieu de la pièce. Le Pirate s'aperçut alors seulement que le type était déjà mort.

Le garde du corps cessa d'un coup de se bouffer les ongles et plongea vivement sa main sous sa veste, à la recherche de son arme. Ce fut lui qui encaissa le premier. Une courte rafale gicla d'un P. –

M. mini-Uzi tenu par l'arrivant, lui découpant le corps en pointillé depuis la hanche gauche jusqu'à l'épaule droite.

Bud tenta lui aussi de saisir le .357 magnum qu'il portait sous l'aisselle, mais ne réussit qu'à poser la main sur la crosse avant qu'un flot de sang jaillisse de sa poitrine et de sa gorge sous l'impact de plusieurs balles de .9 mm Parabellum qui le transpercèrent de part en part.

Un silence irréel plana ensuite sur les lieux. Les tympan meurtris par le fracas des détonations en rafales, Johnny avança les mains devant lui dans une protection illusoire et se mit à couiner d'une voix suraiguë :

— Attendez ! Attendez, il doit y avoir une erreur !

Bolan le considéra froidement.

— Lamama ?

La question laconique avait été prononcée doucement, mais elle arracha un frémissement d'effroi à Johnny.

— Je... Eh ben, ouais. Je suis Lamama...

— Alors, il n'y a pas d'erreur.

— Hé, tirez pas, bon Dieu ! Vous êtes Bolan, hein ? Vous cherchez quoi ? Des informations ? Vous voulez savoir où est votre ami ?

— Tout juste, répliqua Bolan de la même voix dangereusement douce. Tu sais où il est ?

Le petit homme chauve était resté pétrifié à son bureau, ses yeux décrivant un hallucinant mouvement de va-et-vient comme s'il assistait à une partie de tennis.

— Ben, non, fit Lamama. Mais je peux me renseigner...

— C'est ça. Appelle Lou Androsi.

Les yeux de Johnny s'exorbitèrent un peu plus.

— Vous voulez que je lui téléphone ?

— Exactement.

— Mais c'est complètement dingue ! Je...

Le canon du petit P. – M. se dirigea sur la face congestionnée du gros mafioso qui déglutit bruyamment.

— D'accord ! D'accord, je vais le faire.

Fébrilement, il pianota sur le clavier du téléphone, attendit quelques secondes en évitant de regarder du côté de l'Exécuteur, puis débita à toute vitesse :

— Nat ?... Faut que je parle tout de suite à M. Lou, c'est urgent.

Après un temps mort pendant lequel on n'entendit que la respiration sifflante de Johnny, ce dernier reprit :

— M'sieur Lou ? Je suis désolé, mais il y a ici quelqu'un qui me menace avec un flingue et qui m'a demandé de vous appeler... Qui ? Je... Je crois que c'est Bolan. Y a déjà du sang partout ici.

Un autre petit silence suivit, puis :

— Oui. Un instant.

Se tournant vers l'Exécuteur, le Pirate demanda d'un ton coincé :

— Il veut savoir ce que vous voulez.

— Il le sait. Dis-lui que s'il n'est toujours pas coopératif, je vais te flinguer dans moins de cinq secondes.

Johnny transmet nerveusement le message dans l'appareil, tourna ensuite un regard de bête traquée vers Bolan.

— Il... Il dit que vous pouvez aller vous faire foutre.

— Et toi, qu'est-ce que tu en penses ?

La voix du mafioso se fit plaintive :

— Faites pas ça, Bolan. J'y suis pour rien, moi...

Durant un très court instant, il y eut une hésitation dans les yeux de l'Exécuteur. Peut-être analysait-il brièvement la situation, calculant ce que pouvait connaître le mafioso des affaires du « boss » de Houston. Puis son regard reprit une expression glaciale, ses mâchoires se crispèrent imperceptiblement, et le mini-Uzi vomit un chapelet d'ogives hurlantes qui transformèrent le visage taurin de Lamama en un magma pourpre d'où jaillit un flot ininterrompu de sang. Le mafioso battit l'air de ses bras avant de s'effondrer sur une chaise qui bascula sous son poids.

Bolan fit deux pas pour saisir le téléphone qui pendait au bout de son fil, raccrocha et fixa son regard sur le chauve qui hurla subitement :

— Je suis que le comptable ! Je suis pas comme eux... Écoutez, monsieur Bolan, je...

— Taille-toi, fit Bolan sans remuer les lèvres.

— Comment ? Vous voulez que...

— Tu es sourd ?

— Vous n'allez pas me tirer dessus ?

— Non, sauf si tu fais le con. Quitte cette ville, prends de la distance et ne te retourne pas.

Après un coup d'œil angoissé, comme s'il doutait encore de ce qu'il venait d'entendre, le comptable contourna le bureau et s'aplatit contre le mur pour gagner la sortie. Bolan l'entendit détalé à l'extérieur. Il dégoupilla une grenade incendiaire qu'il jeta au fond de la pièce contre un meuble-classeur en bois, s'introduisit dans le hangar contigu et lança deux autres grenades au milieu des caisses de contrebande empilées jusqu'au toit.

Quand il réintégra l'Oldsmobile, des flammes voraces commençaient déjà à sortir de l'entrepôt et du bureau.

Il mit un peu plus de vingt minutes pour se rendre à San Jacinto où il savait pouvoir trouver un certain Hank Weaver, alias Julio Raguso. Celui-ci était un frère de sang garanti d'origine. Pas comme certains dans l'*Organisation* qui avaient du sang de toute

provenance dans les veines, ou ce Jo Lipsky que les vrais *amici* de souche italienne appelaient « Jo le Youp » parce qu'il était Polonais et qui n'avait jamais tenu un calibre toute sa vie durant. Le racisme et la connerie n'ont pas de frontière !

Le père de Raguso était sicilien. Sa mère aussi. Et aussi loin qu'on pouvait remonter son arbre généalogique, on trouvait des « *malacarni* », des vrais de vrai qui n'avaient jamais failli à leur réputation.

Il s'était installé vingt-cinq ans plus tôt aux États-Unis. Il en avait actuellement quarante-neuf et dirigeait ce que Lou Androsi appelait son Service Contentieux. C'est-à-dire une vingtaine de gros bras chargés de ramener à la raison les mauvais payeurs, autrement dit les commerçants et chefs d'entreprises rackettés par le Syndicat du Crime et qui se montraient récalcitrants.

L'Exécuteur l'avait choisi pour cible parce qu'il était convaincu que Lou Androsi ne l'avait pas inscrit sur sa liste des « personnalités à protéger ». Ce qui lui fut confirmé lorsqu'il passa à allure réduite à proximité de la luxueuse demeure ceinte de hauts murs.

Le quatrième objectif de cette fin de journée se présentait comme une sorte de fortin imprenable et vraisemblablement défendu à l'intérieur par une troupe de *soldati* bien entraînés. Pour Bolan, cela n'avait aucune importance, il n'envisageait pas une infiltration de la place, mais une opération ponctuelle de harcèlement. Il ne s'agissait pas seulement d'une manœuvre d'intimidation. Il voulait porter un maximum de coups à l'*Organisation* de Houston, de manière à amener Lou The Mask à sortir de sa réserve et à lancer ses effectifs dans la rue.

Il prit position sur une petite colline déserte, semée de gazon et plantée de massifs, distante d'environ six cents mètres de la propriété. La commune y avait édifié une colonne de granit censée représenter un monument aux morts. C'était de circonstance.

L'arme qu'il avait choisie pour ce nouveau blitz était une carabine *Weatherby* .460. Bolan s'en était souvent servi contre les *amici* tout au long de sa sanglante croisade. Non seulement l'impact des monstrueuses balles Nosler était particulièrement dévastateur, mais il produisait aussi un effet psychologique redoutable sur la Mafia.

Allongé dans l'herbe, l'œil rivé à une énorme lunette télescopique de grossissement X 3-30, Bolan inspecta attentivement son objectif. De sa position, il surplombait la propriété d'une vingtaine de mètres et son champ de vision latéral couvrait l'ensemble de la demeure et de ses abords. Trois hommes en slips de bain se prélassaient dans des fauteuils au bord d'une piscine, profitant des derniers rayons de soleil de la journée. L'un d'eux avait un torse puissant et velu planté sur des jambes curieusement grêles et noueuses : Julio Raguso. Les deux autres : un jeune type chevelu au visage sombre et un plus âgé à

l'épaisse tignasse lui aussi, bronzé comme s'il passait tout son temps à se dorer au soleil. Bolan ne les avait jamais vus, mais il s'agissait sûrement des deux lieutenants du Casseur en chef, Ted Angiela et Charly Viletti dont il avait brièvement consulté le pedigree sur l'ordinateur du char de guerre. Des hommes durs, impitoyables et cruels pour qui la vie humaine – celle des autres, évidemment – ne représentait rien d'autre qu'une prime à plusieurs chiffres sur un contrat de meurtre.

Deux naïades blondes aux silhouettes souples et bronzées évoluaient gracieusement dans l'eau bleutée de la piscine. Une troisième exposait son corps entièrement nu à la caresse du soleil, allongée à même les dalles de granit rose, ses longs cheveux noir de jais éparpillés autour de sa tête. Un spectacle charmant dans un cadre idyllique, s'il n'y avait eu la présence de plusieurs *soldati* répartis çà et là dans le parc, immobiles sous des arbres ou déambulant lentement dans l'allée principale et le parking.

L'Exécuteur en compta cinq, tous armés de revolvers ou de fusils.

Un homme habillé en serveur déboucha bientôt de la maison, poussant devant lui une petite table à roulettes sur laquelle étaient disposés des verres, des bouteilles et des toasts apéritifs.

C'était le bon moment pour intervenir.

L'air était immobile, la vue excellente. Bolan régla le zoom du télescope sur le grossissement X 30, fit une ultime correction balistique en fonction de la distance et cadra en gros plan la tête de Charly Viletti. Celui-ci constituait la cible la plus incertaine. Placé comme il l'était, à moins de deux mètres d'un gros massif de fusain, il avait la possibilité de plonger pour s'y abriter s'il bénéficiait d'un répit même très bref après le premier impact. Il devait donc y passer en premier.

Bolan fit dévier l'axe de la carabine de quelques dixièmes de millimètres pour analyser mentalement les étapes de son tir, notant les positions des divers occupants des lieux, puis centra à nouveau les réticules sur le front de Viletti. L'incroyable grossissement de l'optique déformait la réalité. Le visage du truand semblait suspendu dans le vide, comme isolé du reste de la scène, immobilisé pendant une fraction d'éternité.

L'Exécuteur poussa un infime soupir en caressant la détente de la *Weatherby*, envoyant son message de mort dans un grondement tonitruant qui se propagea comme un coup de tonnerre. La grosse balle Nosler fila sur sa cible tandis que l'arme se cabrait violemment et Bolan dut lutter contre le recul pour revenir en ligne et observer les dégâts. La tête de Viletti venait de se disloquer dans une explosion de chair, d'os et de sang qui jaillit autour de lui telle une abominable fontaine.

Bolan ajusta la face ahurie de Raguso qui avait été éclaboussé par le sang de son lieutenant et pressa à nouveau la détente. Le son du premier coup de feu parvint au mafioso à l'instant précis où la seconde balle volatilisait le milieu de son visage, entraînant ensuite dans sa course folle une bouillie de cervelle.

Mais lorsqu'il pointa la lunette sur l'emplacement de Ted Angiela, Bolan s'aperçut que le malfrat avait quitté précipitamment son fauteuil. Une infime modification de l'axe de tir le lui fit apercevoir deux mètres plus loin, penché dans une fuite éperdue. À l'instinct, Bolan opéra une fulgurante rectification balistique, pointant le canon de la grosse pièce en avant de la trajectoire du mafioso, et libéra une autre ogive de .460 magnum. Celle-ci cueillit Angiela en plein vol, alors qu'il effectuait un plongeon paniqué dans la piscine, et le fit tournoyer brutalement sur lui-même comme un pigeon de ball-trap.

Déjà, le canon de la monstrueuse *Weatherby* se pointait sur une nouvelle dble, crachait un projectile en furie sur un soldat qui fût projeté contre un arbre sous l'impact d'une poussée de près d'une tonne. Trois autres s'étaient lancés dans une fuite désespérée pour se mettre à l'abri. Le moins rapide fut rattrapé par une balle alors qu'il s'apprêtait à plonger sous un banc de pierre. Un autre s'arrêta net, pivota pour faire face dans une tentative illusoire et eut le bras littéralement arraché alors qu'il épaulait un fusil pour tirer dans la direction présumée de l'attaque. Le dernier avait disparu du champ de vision ; sans doute avait-il réussi à atteindre l'angle de la bâtisse.

L'Exécuteur cessa de faire tonner la *Weatherby* pour observer les résultats de son tir. Réglant le zoom sur un grossissement intermédiaire, il inspecta le parc. L'eau bleue de la piscine se colorait de rouge autour du cadavre de Ted Angiela qui paraissait faire la planche. La fille nue aux cheveux noirs progressait rapidement sur les mains et les genoux en direction de la maison, à quelques mètres du serveur qui faisait de même. Les deux blondes n'étaient plus visibles. Peut-être s'étaient-elles dissimulées derrière le rebord de la piscine.

Bolan avait compté mentalement le temps qu'avait duré son attaque : sept secondes seulement, au terme desquelles un silence pesant s'était étendu sur les lieux.

Il envisageait de se replier quand il remarqua un mouvement soudain sur le parking. Les portières d'une grosse Lincoln noire s'ouvraient rapidement, se refermaient sur plusieurs hommes qui s'étaient entassés à l'intérieur. Puis le véhicule démarra en trombe, faisant gicler sous ses pneus le gravier de l'allée. Un court instant plus tard, la grille d'entrée s'ouvrait en coulissant sur des rails, mue vraisemblablement par un mécanisme électrique, libérant le passage au mastodonte qui fila comme une flèche vers la position occupée par Bolan.

Quelques secondes plus tard, de petits nuages fugaces apparurent dans l'encadrement de deux fenêtres, à l'étage de la maison, marquant le départ de coups de feu. Le même phénomène spontané se manifesta depuis un vasistas sur le toit. Dans les deux secondes qui suivirent, un déluge de plomb s'abattit sur la petite colline au monument aux morts.

Il y avait donc encore des défenseurs à l'intérieur de la baraque. Ceux-ci passaient à la contre-offensive, déclenchant un feu nourri et lançant un tank en avant.

Une réaction que Bolan n'avait pas prévue et qui pouvait lui être fatale.

CHAPITRE V

Des touffes de gazon et des mottes de terre volaient en continu à quelques mètres de Bolan. Heureusement, le tir ennemi était encore inefficace, mais il ne tarderait sans doute pas à se préciser. Le danger le plus important venait du toit de la maison où un petit éclat arraché au soleil couchant continuait de scintiller. Le tireur utilisait une limette de visée.

L'Exécuteur centra les réticules de son télescope sur le reflet lumineux, effleura aussitôt la détente. Il vit distinctement le visage tendu par la concentration exploser comme un fruit trop mûr. Le corps du type disparut du vasistas tandis que son fusil dégringolait sur la pente du toit.

Reportant son attention sur la Lincoln, il vit que celle-ci était parvenue à moins de quatre cents mètres de sa position. Les vitres en étaient abaissées et un pistolet-mitrailleur crépitait déjà dans sa direction. Dans quelques secondes, la Mafia serait au contact.

Dédaignant provisoirement les tireurs des fenêtres, il largua en feu continu plusieurs ogives de .460 sur le mastodonte, mais constata aussitôt que son tir n'avait eu d'autre effet que d'occasionner de petites étoiles sur le pare-brise.

La Lincoln était à l'épreuve des balles ! Sans doute appartenait-elle à feu Julio Raguso, et on pouvait lui faire confiance quant à la qualité du blindage dont il avait fait équiper son véhicule. Mais il y avait malgré tout un moyen de stopper une caisse de la sorte, même si celle-ci possédait une carapace faite du meilleur métal. Pour fonctionner, le moteur avait besoin d'air, et le chauffeur ne pouvait conduire sans visibilité.

Avec des gestes précis et rapides, Bolan engagea dans le magasin de la *Weatherby* trois cartouches à balles explosives et deux autres incendiaires. Une brève visée amena dans l'axe du pare-brise le canon qui vomit bruyamment deux grosses dragées infernales. Cette fois, le pare-brise s'étoila complètement et devint d'un blanc laiteux, privant instantanément les occupants du véhicule de toute visibilité frontale.

La troisième ogive explosive déchiqueta une partie de la calandre par laquelle s'introduisirent ensuite les deux charges incendiaires et il y eut tout de suite après une nuée d'étincelles s'échappant du capot. Presque immédiatement, la Lincoln entama une série de lacets que le chauffeur essayait de contrôler, la tête passée par la vitre latérale. Puis une langue de feu fusa de sous le capot qui fut ensuite projeté à plusieurs mètres à la verticale.

Freinant à mort, tassé sur l'avant, le lourd véhicule parcourut

encore une trentaine de mètres sur sa lancée puis s'arrêta dans un violent balancement tandis que des flammes jaillissaient sauvagement de sa carrosserie blindée. Cinq occupants s'éjectèrent vivement du cercueil roulant, se mirent à courir en tous sens, deux d'entre eux balançant des rafales de P. – M. vers la colline. Deux nouvelles balles de .460 firent cesser d'un coup le crachotement de leurs armes, puis l'Exécuteur entreprit d'expédier les trois autres dans l'éternité en leur dépêchant le reste de ses cartouches.

Il était temps de se replier. Dédaignant les tireurs encore embusqués à l'étage de la propriété, il utilisa le couvert de la colline pour rejoindre la petite route en contrebas où l'attendait l'Oldsmobile. Son attaque n'avait guère duré plus de quarante secondes, mais c'était déjà beaucoup trop. Le téléphone avait eu le temps de fonctionner et, malgré l'isolement relatif des lieux, de nombreuses personnes avaient forcément entendu la fusillade.

Roulant à la vitesse légale en direction de la banlieue sud, Bolan s'autorisa un instant de réflexion. Cette fois, l'affaire avait failli mal tourner, les effectifs de la Mafia à Houston étaient plus importants que prévus et bien organisés. En tout cas, il avait réussi à les secouer sérieusement et c'était le but de la mission de harcèlement qu'il avait amorcée depuis le milieu de l'après-midi.

Il songeait cependant que la partie était loin d'être gagnée. Le charognard qui dirigeait les activités illégales de cette cité n'avait rien d'un imbécile ; il avait déjà prouvé à quel point il était capable de manipuler habilement le milieu officiel de Houston. D'autre part, il n'avait pas orchestré un tel traquenard pour ensuite mettre aussi facilement les pouces.

En quelques heures, Bolan lui avait tué vingt-quatre hommes dont certains rapportaient de gros bénéfices clandestins au Syndicat du Crime. Ce ne serait cependant pas suffisant pour lui faire lâcher sa proie.

Une bonne dizaine d'autres objectifs figuraient sur la liste mentale de l'Exécuteur, qu'il se réservait de blitzer dans la soirée et tout au long de la nuit s'il le fallait.

Raguso était sûrement un petit génie dans l'art du trafic d'influence, de l'achat de consciences et des manipulations vicelardes. Mais il n'avait jamais encore eu l'occasion de se heurter à l'Exécuteur. Si ce dernier était desservi en effet par l'absence de préparation de sa mission, il possédait des atouts compensateurs : la mobilité, l'efficacité technique, et une grande expérience de la guerre d'embuscade.

Bolan possédait une logistique très complète. Mais, en fin de compte, en matière de combat, c'est toujours l'homme qui prime parce que lui seul peut atteindre l'ennemi.

Et, en plus de cela, il avait pour lui ce qu'aucun mafioso ne serait

jamais capable de posséder : du nerf, des tripes et une conscience.

Si les *amici* de Houston avaient commis l'erreur de torturer son ami Blancanales pour lui soutirer des informations, l'Exécuteur n'aurait de cesse que de les avoir exterminés jusqu'au dernier. Ce serait alors la guerre à outrance.

D'un coup, il chassa ses pensées en apercevant deux voitures de police à l'arrêt à deux cents mètres devant lui. Un barrage. La chasse était officiellement ouverte. Il freina modérément pour emprunter une rue perpendiculaire et entreprit un large détour avant de reprendre l'axe prévu. Plus loin, il croisa trois autres véhicules de patrouille, puis dut encore éviter un barrage dans Accola Street.

Il était dix-neuf heures quinze quand il rejoignit son char de guerre sur un parking routier de la départementale N° 35. L'imposant véhicule de la General Motors était cette fois camouflé en camion de transport pour les chevaux. Ses flancs avaient été revêtus de panneaux en aluminium sur lesquels figuraient des scènes de rodéo. Il frappa selon un code précis à la portière latérale qui s'ouvrit, démasquant le mignon visage de Toni, le frère de Rosario Blancanales.

— Du nouveau ? s'enquit-elle nerveusement lorsqu'il fut entré.

— Rien encore. Je fais le point et je repars.

Ils étaient dans le « module habitable », une cabine aménagée pour le repos, avec deux couchettes pliantes fixées contre une cloison, une table et un coin-cuisine. Bolan passa dans le module opérationnel où Herman « Gadgets » Schwarz s'affairait devant une console de radiocommunications. Un mini écran vidéo diffusait silencieusement un programme de variétés émis par une station locale de la chaîne ABC.

L'ex-technicien de génie du Squadron de la Mort releva la tête :

— On ne parle que de toi sur les ondes, Striker. Il paraît que tu as déjà laissé une douzaine de cadavres derrière toi.

— Un peu plus, mais ça n'a aucune importance. Quelles sont les réactions officielles et officieuses ?

— Un avis général de recherche a été lancé contre toi. C'est le branle-bas de combat. Il paraît que tu aurais attaqué des civils qui n'ont rien à voir avec la Mafia, hier soir et cet après-midi. D'après les infos, tu serais arrivé depuis deux jours. Tiens, écoute ça !

Gadgets plaça une vidéocassette dans le lecteur de la console et mit l'appareil en marche. L'émission de variétés fut remplacée sur l'écran par l'image d'un commentateur.

— ... et le H. P. D ainsi que la brigade antigangs poursuivent activement leurs recherches afin d'appréhender le dénommé¹ Mack Bolan, énonça la voix du speaker. Les derniers renseignements que nous avons pu obtenir font état de trois agressions caractérisées qui ont occasionné une douzaine de victimes entre 16 et 18 heures. En

outre, un juge et un député de l'État du Texas ont été tués vers 17 heures à leur domicile par un homme qui leur a tiré dessus avec un revolver de très gros calibre. Selon des témoins qui ont aperçu l'agresseur, celui-ci était de haute taille et vêtu d'une combinaison de combat noire. Nous rappelons que trois personnalités du monde politique ont déjà été assassinées hier soir dans des conditions similaires. Là aussi, les témoignages concordent. Bien entendu, il est encore trop tôt pour se prononcer sur la justesse de ces informations, mais tout laisse à penser que le criminel connu sous le surnom de l'Exécuteur est bien l'auteur de ces assassinats multiples et qu'il a entrepris de transformer notre cité en champ de bataille. Il est de notoriété publique que Mack Bolan, habituellement, ne s'en prend qu'à la Mafia, évitant soigneusement de mettre en danger ceux qu'il qualifie lui-même de civils. Aujourd'hui, cette réputation semble n'avoir plus aucun sens. Alors, nous nous posons la question : aurait-il subitement perdu la raison au point de confondre les ressortissants de la pègre avec les honnêtes citoyens ?

Le présentateur se tut pour saisir un téléphone posé à côté de lui, écouta un court instant, puis poursuivit son commentaire :

— Je viens d'apprendre à l'instant qu'une autre agression armée a été commise à San Jacinto, voilà moins d'une heure. Il semble que cette nouvelle cible de l'Exécuteur soit la demeure d'un riche et paisible citoyen de notre État et que, cette fois, il y ait eu de très nombreuses victimes. Nous n'avons pour l'instant aucun autre renseignement à ce sujet, mais je ne manquerai pas de vous tenir informé dans notre prochain flash.

Le présentateur disparut de l'écran pour faire place à une formation de musique Country. Schwarz grimaça :

— C'est ce qu'on appelle liquider des gêneurs en te faisant porter le chapeau. Ils ont bien manigancé leur coup, hein ?

— Trop bien, même, fit Bolan. Il se pourrait que ça leur retombe sur le crâne dans pas très longtemps. Rien au sujet de Politicien ?

— Que dalle, hélas. Depuis des heures que je suis à l'écoute, j'ai les oreilles remplies de guêpes, mais rien n'a filtré le concernant. Les *amici* restent sagement planqués dans leurs trous. Par contre, il y a pléthore de messages chez les flics. Tu veux en écouter quelques-uns ?

— Pas le temps. Résume-moi.

— Dans l'ensemble, ça évoque presque une opération militaire tellement les fréquences sont saturées. Depuis près d'une heure, les Bleus paraissent tourner comme des mouches sans trop savoir ce qu'ils doivent faire et où ils doivent aller. On entend des ordres et des contre-ordres à tout-va, des questions paniquées et des réponses parfois ambiguës. Apparemment, le dispatcher central reçoit de ses supérieurs des directives contradictoires. Pour moi, il se dégage de

tout ça un sentiment de malaise, comme si les flics obéissaient à contrecœur à des ordres en sachant qu'ils sont téléguidés par de gros pourris à haut niveau. Certaines réponses à la radio sont d'ailleurs significatives.

— Qui a la responsabilité des opérations ?

— Le code est *Hard-case* Un, mais un flic a laissé échapper le nom correspondant : capitaine Dagghaert.

— O.K., ça correspond.

— Le personnage qui le dirige a aussi un nom codifié : Direction Deux. J'ai pu capter au scanner une conversation qu'il a eue avec Dagghaert. C'était une communication par radiotéléphone par laquelle il confirmait la consigne de te tirer à vue. À mots couverts, évidemment, mais il n'y avait pas à s'y méprendre. Et c'est là que ça devient intéressant. Ouvre tes oreilles, Striker. Quelques instants après avoir raccroché, sais-tu qui Direction Deux a appelé ?

— Un *amici* !

— Ouais ! rigola Schwarz. Et pas n'importe lequel. Le numéro correspond à la *Trilog Engineering Systems*. Il a demandé qu'on lui passe un certain Matt Spiegel. Ça te dit quelque chose ?

Bolan réfléchit un court instant.

— C'est le nom sous lequel Lou Androsi apparaît comme membre du conseil d'administration de la T. E. S.

— Exact. Donc, il y a eu un rapide échange entre Lou Spiegel-Androsi et le type en question, comme une sorte de rapport succinct. Ça s'est terminé par une réponse laconique de la part d'Androsi : O.K., continuez...

Schwarz attrapa une bouteille de Coca à sa portée et en but une gorgée avant de poursuivre :

— Pendant que je continuais à me tenir à l'écoute, Toni a opéré une recherche à partir des codes d'accès qu'Hal Brognola nous a communiqués. Elle a pu avoir accès au fichier informatique du *Houston Police Department*. Il ressort de ses investigations que le numéro du radiotéléphone en question a été attribué à un véhicule appartenant à Nadège Stahlbaum qui n'est autre que l'adjoint du préfet de Houston. Qu'est-ce que tu en penses ?

— Que vous avez fait un sacré boulot tous les deux ! Maintenant, nous sommes sûrs que c'est la Mafia qui dirige toute l'opération à travers les structures officielles.

Toni qui se tenait à côté d'eux fit une moue amère :

— Peut-être. Mais ça ne nous dit toujours pas où est Rosario. Est-il seulement encore en vie ?

— Tant qu'ils s'accrocheront à leur idée de l'utiliser pour me piéger, ils n'y toucheront pas, répliqua Bolan.

Au fond de lui-même, il ne se sentait pas si affirmatif. Dans l'idée

d'enlever Blancanales, il y avait sûrement l'envie de le piéger, lui, mais aussi celle de venger le ratage de New York. Les mafieux n'avaient pas gagné grand-chose à laisser la vie sauve à Ethel Morrisson et la meilleure façon de rendre Rosario introuvable était encore de le jeter dans le port, les pieds bétonnés. Mais il ne voulait pas se laisser envahir par des pensées morbides. Pour continuer le travail entamé, il avait besoin de toute sa lucidité.

— Lance une procédure de détection numérique, demanda-t-il à Gadgets qui s'affaira aussitôt sur l'ordinateur de recherche.

Puis, s'emparant du radiotéléphone, il se brancha sur l'une des quatre lignes disponibles et composa le numéro de la *Trilog Engineering Systems*.

À présent, il possédait une information majeure sur les forces occultes qui régissaient la grande magouille de Houston. La seconde phase de son blitzkrieg pourrait bientôt s'engager.

Mais auparavant l'Exécuteur voulait jeter un regard précis dans l'ancre diabolique.

CHAPITRE VI

— Passe-moi le boss.

— Ouais. Qui dois-je annoncer ?

— Bolan.

— Qui ?... Je... Quittez pas.

Lou Androsi s'annonça presque instantanément dans le radiotéléphone :

— Tiens, voilà notre tigre de papier ! Qu'est-ce que je peux faire pour toi ?

Bolan eut un bref rire grinçant :

— Achète-toi une douzaine de bougies, Lou. Tu vas en avoir besoin.

— Que veux-tu que j'en fasse ?

— Plante-les à la tête de ton cercueil, c'est pour bientôt.

Le patron de Houston émit un ricanement qui ressembla au hennissement d'un cheval.

— T'es vraiment rigolo, juré !

— J'ai déjà supprimé Baxter, Salengro, Lamama, Raguso et pas mal de leurs hommes. Je vais continuer à liquider tes effectifs.

— Pleurons ensemble. Mais je ne connais pas ces gens-là. Qui est-ce ?

— Des types comme toi qui se croyaient très malins. J'ai aussi découvert que tu t'appelles également Matt Spiegel.

— Tiens !... Tu as trouvé ça tout seul ? ricana Androsi.

— Pas mal d'autres choses aussi. Le jeu ne fait que commencer.

— Écoute, toutes les conneries que tu me racontes ne changeront rien à la situation. Continue de t'exciter, tu me fais marrer !

— Alors, mets un chrono à zéro et commence à compter les heures qui te restent à rigoler, Lou.

— Pauvre con ! Regarde-moi, je tremble ! T'entends pas mes dents qui s'entrechoquent ?

Du coin de l'œil, Bolan vit le signe impératif que faisait Schwarz. Il conclut avec un petit rire :

— À tout à l'heure, Lou. N'oublie pas les bougies.

Puis il raccrocha et fit face à Gadgets.

— La ligne est sur écoute ?

— Plutôt ! D'après le scanner, ils ont essayé une localisation d'appel.

La fréquence radio que venait d'utiliser Bolan avait été enregistrée sous un faux nom et, étant donné la brièveté de la communication, une localisation restait peu probable. Il fallait pourtant tenir compte

d'une telle éventualité et utiliser dorénavant les autres fréquences.

— À part ça, qu'est-ce que ça a donné ? questionna-t-il.

— Ce mec est drôlement futé, annonça Gadgets en faisant défiler sur son écran les données enregistrées par l'ordinateur. Son père devait être un renard et sa mère une femme serpent. Bon Dieu, on peut dire qu'il a le génie de l'embrouille ! La T. E. S. n'est qu'un miroir aux alouettes. Tu sais ce qu'est un duplex multiple, Striker ?

Bolan comprit ce que Schwarz voulait dire.

— Il y a un retransmetteur d'appel ?

— S'il n'y en avait qu'un !

— Techniquement, c'est possible ?

— Bien sûr. À l'infini, bien qu'il suffise d'en brancher deux ou trois en enfilade pour brouiller une recherche en s'y prenant astucieusement. Voilà comment ça se présente : un premier retransmetteur à la T. E. S. dirige l'appel sur un autre abonné. Là, un second appareil analogue prend le relais et conduit la communication vers une troisième ligne, et ainsi de suite. En ce qui nous concerne, on est en présence de quatre installations de ce type.

Gadgets inscrit trois numéros sur un papier qu'il tendit à la sœur de Blancanales.

— Fais-nous une recherche, Toni.

S'installant devant l'ordinateur équipé pour les liaisons radio avec les banques de données, la jeune femme se mit à pianoter à toute vitesse sur le clavier. L'attente fut de courte durée.

— Voilà, annonça-t-elle. Les deux premiers numéros concernent des sociétés répertoriées normalement dans le listing des Telecom. Mais le troisième n'a aucune attribution.

Gadgets soupira.

— Il n'y a pas d'abonné au numéro que vous demandez ! grinça-t-il. Fallait s'y attendre. Le spécialiste ès magouilles s'est arrangé pour que les services téléphoniques lui filent en douce une ligne non attribuée. Il est planqué au bout de la chaîne dont un maillon est manquant.

— Combien de temps faut-il pour qu'un appel aboutisse à travers quatre retransmetteurs ?

— Si chaque abonné se trouve en ville, huit à dix secondes au maximum. C'est d'ailleurs le délai qui s'est écoulé. On l'a dans l'os, Mack. Retour à la case départ !

— Négatif, fit Bolan après un temps de réflexion.

— Qu'est-ce qui te fait dire que...

— La première fois que j'ai appelé Androsi, j'ai obtenu la communication presque instantanément.

Schwarz réfléchit pendant quelques secondes, puis hocha la tête.

— Ouais, je vois ce que tu veux dire. Il pourrait se trimballer d'un

poste à un autre en se branchant à chaque fois sur le numéro bidon... Ça aussi, c'est techniquement possible. Mais il faudrait qu'il ait la complicité permanente d'un mec des Telecom.

— Aucun problème pour lui. Mais je pense à une autre hypothèse beaucoup plus simple.

— Merde ! Je n'y avais pas pensé ! Un téléphone à distance. Un poste équipé en radio et qui peut se commuter à n'importe quelle étape des relais...

Gadgets s'excitait soudain.

— Si c'est ça, on devrait pouvoir opérer une localisation gonio. C'est une affaire de triangulation électronique avec deux antennes mobiles et un scanner. Il faudrait...

Bolan l'interrompit avec un sourire navré :

— Je voudrais bien que ce soit aussi simple. Mais tu oublies qui est Lou Androsi. Sois certain qu'il se déplace sans arrêt et qu'en ce moment même il est peut-être à bord d'une voiture, à l'écoute de ce que font les flics. Le temps d'arriver au top d'une localisation, il se sera déjà envolé.

L'enthousiasme de Schwarz tomba d'un coup.

— C'est trop con ! Il doit pourtant y avoir un moyen de le piéger électroniquement...

— Vois ce que tu peux faire, Gadgets. En attendant, je vais appeler la voix du Texas.

Bolan connecta une nouvelle ligne radiotéléphonique, appela la station de télévision ABC et demanda à parler à Jerry Campbell.

— J'ai écouté attentivement votre dernier flash, déclara-t-il dès qu'il eut le présentateur au bout du fil. Êtes-vous intéressé par des informations inédites ?

— Bien sûr ! Qui est à l'appareil ?

— Celui dont vous avez tant parlé tout à l'heure.

— Comment ?... Attendez, c'est une blague ?

— Pas du tout. Mon nom est Bolan.

— Comment puis-je vous croire ?

— Je vais vous donner les noms des mafiosi que j'ai liquidés.

— Hé, un instant !

L'Exécuteur perçut des chuchotements rapides dans l'appareil, puis un déclic.

— Vous avez branché un magnétophone ?

— Si vous êtes bien celui que vous prétendez, je...

— O.K., je préfère que vous fassiez un enregistrement. J'ai commencé par Saul Baxter qui était l'un des chefs de secteur de la Mafia de Houston. Ensuite, dans l'ordre chronologique, j'ai éliminé Joé Salengro, Johnny Lamama, Julio Raguso, Charles Viletti et Ted Angiela ainsi qu'une bonne partie de leurs effectifs. Chacun de ces

hommes constituait un élément important du Crime Organisé de votre ville. Vous pouvez vérifier les faits auprès de la police, bien qu'une bonne partie des forces de l'ordre soit corrompue. Ces gens-là travaillaient pour un certain Lou Androsi connu également sous le nom de Matt Spiegel et qui fait partie, entre autres, du conseil d'administration de la *Trilog Engineering Systems*. Cela aussi est vérifiable.

— Attendez, Bolan... Admettons que ce que vous dites soit vrai. Pourquoi alors vous en prenez-vous à des innocents ?

— Les civils n'ont jamais constitué une de mes cibles, rétorqua Bolan. Les victimes auxquelles vous faites allusion ont été abattues par la Mafia sur ordre de Lou Androsi.

— Mais dans quel but ?

— Allez le lui demander. Pour moi, la chose est claire. Son intention était de me faire endosser la responsabilité de ces assassinats afin que soit déclenchée l'une des plus importantes opérations de police qu'on ait jamais vues. Et il a parfaitement réussi son coup. En même temps, il éliminait des personnalités qui avaient sans doute refusé de marcher dans ses combines. Voici l'enregistrement d'une conversation que je viens d'avoir avec le tout-puissant Lou Androsi.

Bolan brancha le lecteur de la console et la voix du boss de Houston passa directement dans le téléphone. Lorsqu'il entendit le dé clic de fin de communication, il demanda avec un petit rire :

— Vous avez bien écouté ?

— Oui. Je ne sais pas quelle est la valeur légale de cet enregistrement, mais je suis sûr que de très nombreux téléspectateurs écouteront également cette conversation avec beaucoup d'intérêt. Est-ce que l'on peut interpréter votre présente démarche comme un moyen de justifier vos actes ? interrogea l'homme de la télévision.

— Je n'ai nullement à me justifier.

— Mais vous vous érigez en juge et en bourreau. Vous condamnez vos... vos victimes sans appel ?

— Non. Ces hommes se sont condamnés eux-mêmes dès l'instant où ils ont commencé à faire partie de la *Cosa Nostra* et à accomplir leur œuvre de mort. Je ne les juge pas. Je ne suis que leur sentence.

— Vous vous croyez donc investi d'une mission divine ? fit Jerry Campbell d'un ton mordant.

— Votre question est stupide. Je ne me sens pas autre chose qu'un homme. Je fais simplement ce que je crois être mon devoir. Là où règne la racaille mafieuse, les honnêtes gens sont confrontés inexorablement à la misère, au racket, au meurtre crapuleux et à l'ignominie des pressions de toute nature qu'on exerce sur eux. Ici, la situation est encore plus moche, les cannibales bénéficient de hautes protections administratives et se cachent derrière le masque de

citoyens apparemment au-dessus de tout soupçon. Connaissez-vous bien votre ville, Campbell ?

— Vous semblez très affirmatif. Pouvez-vous citer des noms ?

— Je laisse aux honnêtes responsables de cet État le soin de trouver les brebis galeuses. Je vous l'ai déjà dit, bien qu'ils soient impliqués dans de multiples affaires relevant de la criminalité, ces personnalités ne sont pas mes cibles. Désolé, mais je n'ai plus de temps à vous consacrer.

— Attendez ! Une question encore : quand êtes-vous arrivé à Houston ?

— Je n'étais pas encore là hier soir, si c'est ce que vous voulez savoir.

— Donc, vous sous-entendez que le Milieu savait que vous alliez venir à Houston ?

— Exact. Ils ont tout fait pour que je vienne ici. Je ne peux pas vous en dire plus.

— Qu'allez-vous faire, maintenant ?

— Continuer de traquer la vermine et l'exterminer.

— En mettant cette cité à feu et à sang ! s'écria Campbell.

— J'essaierai de l'épargner, mais c'est presque une gageure. Houston est pourrie de l'intérieur, conclut Bolan en raccrochant.

Il considéra pensivement ses deux amis, alluma une cigarette puis demanda à la jeune femme :

— Il va falloir que tu fasses un effort de mémoire, Toni.

Elle releva une mèche de cheveux, soupira :

— Je t'ai déjà dit tout ce que je sais, Mack.

— Des détails ont pu t'échapper. Par exemple, au sujet de la manière dont Politicien a été contacté pour faire ce boulot à la T. E. S ?

— Deuxième édition ! explosa-t-elle soudain. Ça va nous avancer à quoi, bon sang ? Parler, parler encore et se triturer les méninges pour rien ! J'ai déjà vidé entièrement mon sac et il ne contient que des renseignements sans réelle importance. Pendant ce temps, mon frangin est peut-être en train de se faire découper en morceaux par ces salauds ! Je n'en peux plus d'être là à attendre. Je deviens folle !

Ses yeux devinrent brusquement humides et elle laissa échapper un petit sanglot.

— Calme-toi, lui dit gentiment Bolan. Chacun à notre façon, nous faisons tous les trois le maximum pour le retrouver.

Il l'attira contre lui, lui caressa doucement les cheveux tandis qu'elle respirait par petits coups. Lorsqu'il sentit qu'elle se reprenait, il l'obligea à lever la tête et la regarda affectueusement.

— On va le sortir de là, Toni. On en a vu d'autres, tous ensemble. Ce n'est plus qu'une question d'heures.

CHAPITRE VII

Elle lui fit une petite grimace comique et s'éloigna un peu de lui.

— Excuse-moi, Mack. Ce n'est rien qu'un petit coup de nerfs. O.K., maintenant ça va. Où en étions-nous ?

— À la façon dont Politicien est entré dans le circuit local.

— Oui... Il était en prospection à Dallas pour Able Team. Il avait organisé un séminaire pour démontrer aux Texans l'intérêt d'une recherche analytique dans le cadre de la sécurité des entreprises. D'après ce qu'il me disait au téléphone, ça se présentait plutôt bien, des tas de responsables de sociétés envisageaient d'avoir recours aux services d'Able Team. Le dernier jour du séminaire, un type de Houston est venu lui demander s'il voulait faire un saut à Houston pour examiner les systèmes de sécurité informatique. C'était pour la T. E. S., bien sûr. Il s'y est rendu le lendemain. De là, il m'a envoyé un autre coup de fil pour me dire qu'il y avait un gros marché à prendre en main. Et puis plus rien !

Cela concordait avec ce que Toni avait déjà confié à Bolan. À Dallas, la malchance avait dû faire que Blancanales avait été identifié par un membre de la *Cosa Nostra* comme un ami de l'Exécuteur. Herman Schwarz, lui, était alors en déplacement à Phoenix pour y réaliser un travail similaire.

Il questionna :

— T'a-t-il donné des détails sur ce type de la T. E. S ?

— Il disait seulement qu'il s'agissait d'un des responsables. Ensuite, à l'occasion de son dernier appel, il m'a succinctement expliqué qu'il avait discuté avec deux techniciens de la boîte et examiné leurs installations techniques. Ils avaient soi-disant un problème de virus informatique dans leur réseau. Mais ça ne nous apporte rien d'intéressant.

— C'est tout ce qu'il t'a confié ?

— On a discuté un peu, sans plus. Il paraissait très enthousiaste et disait qu'on lui avait déjà arrangé plusieurs rendez-vous avec d'autres sociétés de Houston. Il a dû me citer un ou deux noms dans la foulée.

— Quels noms ? demanda Bolan. Ça peut être important.

— Je ne me souviens plus. Je crois que... Attends !

Elle fit une pause, le front plissé, puis enchaîna :

— Oui, il a parlé d'une importante agence d'Import-export. Il me semble que c'était quelque chose comme Cavas ou Chivas... C'est ça ! Le nom sonnait comme une marque de whisky : *Chivas Forwarding Agency*. Quant à l'autre société, j'ai beau me creuser les méninges, Mack, je ne me souviens pas de son nom.

— C'est mince, reconnu l'Exécuteur, mais il ne faut rien négliger. Vois ça avec Hal, Gadgets. Demande-lui de se renseigner en urgence.

— Tout de suite. Non, attends... J'entends quelque chose d'assez curieux.

Schwarz fit passer le son sur un haut-parleur, ôta le casque d'écoute de sa tête tandis qu'un enregistreur se mettait automatiquement en marche.

Une voix chuchotante tomba du haut-parleur, accompagnée de parasites :

— Charly Alpha pour Teddy Echo, tu m'entends ? Bon Dieu, qu'est-ce que tu fous ?

Après plusieurs secondes de silence nuancé de crachotements, une seconde voix se signala sur les ondes :

— Ouais, voilà ! Merde, on peut même plus pisser tranquillement ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— Il veut vérifier que vous êtes tous prêts au cas où... J'te le passe.

Une voix différente, posée comme celle d'un universitaire, annonça après une brève attente :

— Teddy Echo ? Quels sont les paramètres de votre côté ?

— Les quoi ?...

— Y a-t-il un changement dans les réactions de la concurrence ?

— Ah !... Non, absolument rien. C'est à croire que les affaires ne les intéressent pas. On pourrait peut-être essayer de les décider à bouger ?

— Négatif ! Attendez le signal. Over.

Ce fut tout. Schwarz régla le scanner en position « recherche » et une série d'appels en provenance d'une voiture de police jaillit du haut-parleur. Il baissa le son, commenta :

— Bizarre, cette émission. Et le canal utilisé est plutôt louche.

— Sur quelle fréquence émettaient-ils ? s'enquit Bolan.

— Une fréquence qui n'a rien à voir avec la CiBi, les ambulances, les flics et la marine. Le scanner a détecté l'appel sur une plage de modulation voisine de celle des ondes radar.

— Ce qui signifie quoi, techniquement ?

— Qu'ils utilisent probablement un matériel nouveau, peut-être encore au stade du prototype. C'est pour ça que la réception n'est pas fameuse. En tout cas, ce n'est pas un équipement à la portée des voyous de la rue.

— Tu veux me repasser l'enregistrement ?

L'instinct de l'Exécuteur était brusquement en éveil. L'une des voix ne lui était pas inconnue. Tandis que la bande se replaçait à son point de départ, Gadgets fit un réglage de l'équaliseur, puis l'affina dès que l'enregistrement commença à défiler, éliminant une partie des perturbations radio.

Bolan avait fermé les yeux pour mieux se concentrer. Lorsque le haut-parleur ne laissa plus filtrer qu'un bruit de fond, il rembobina lui-même la bande, écouta une nouvelle fois, puis esquissa un sourire grimaçant.

— Jo Lipsky !

— Tu es sûr ? s'étonna Toni.

— Formel. L'ami Marinello est donc sur ce coup.

Gadgets objecta :

— Ce serait étonnant qu'il prenne le risque de monter une opération sur un territoire appartenant à Androsi. Ce n'est pas son genre d'intervenir ouvertement, même par l'intermédiaire de son bras droit.

— Sauf s'il pense que Lou le tout-puissant s'est fourvoyé dans une aventure sans lendemain.

— J'ai entendu dire que Marinello et Androsi s'entendaient bien, ou du moins qu'ils avaient conclu une sorte de pacte d'assistance.

— Exact. Tu sais comme moi de quelle façon le Milieu respecte un pacte. Tant qu'il y a *statu quo*, tout le monde observe les règles établies, mais dès qu'un déséquilibre survient, le cannibale le mieux placé se précipite sur l'autre pour l'engloutir. Ça s'est toujours passé comme ça, même avant Al Capone et Luciano.

— C'est vrai. On peut donc penser qu'ils sont parfaitement au courant du projet Androsi et qu'ils attendent un faux pas de sa part pour se jeter sur le gros gâteau.

— Et que fait Androsi en ce moment ?

— Le mort, répondit Toni Blancanales. Il s'est retiré de la partie et observe les développements de son plan, bien à l'abri dans une tanière secrète. Et sa troupe est également invisible. Dans un tel contexte, il est intouchable, invulnérable et au-dessus de tout soupçon.

Gadgets intervint :

— Donc, pour que le clan Marinello ait quelque chance de lui dévorer son pique-nique, il faut qu'il se lance dans la mêlée. Je crois que tout est clair, à présent. Si on ne se trompe pas, Lipsky sera sans doute le détonateur qui va tout faire péter ici. Ça devrait t'arranger, non ?

— Je pense qu'effectivement ça se passera ainsi. Houston est un territoire sérieusement convoité par les nouveaux cannibales de la côte Est, répliqua Bolan qui passa ensuite dans le module habitable pour se changer.

Il commençait à faire nuit. Il revêtit sa combinaison noire moulante, enfila par-dessus une chemise légère, un jean et un blouson sport, chaussa des bottes noires souples, puis entreprit de nouveau de modifier l'aspect de son visage. Ainsi accoutré, il pouvait passer pour n'importe quel quidam, y compris pour un flic ou un voyou du milieu.

Il s'envoya un petit sourire dans le miroir et commença à choisir son armement. Cette fois, il partait pour une série de blitz dont il ne pouvait prévoir à quel stade de la nuit ils se termineraient. Il lui était donc indispensable d'avoir à sa disposition un véhicule rapide et un équipement de guerre complet qu'il chargea dans le coffre de la Corvette, plaçant aussi quelques armes légères sous le fauteuil passager. La voiture de sport était déjà équipée d'un scanner radio et d'un système de détection d'ondes.

Après avoir glissé le fidèle Beretta dans un holster sous son aisselle gauche, il se mit au volant et lança le moteur. Il était 21 heures. Et chaque heure à venir revêtait une importance *capitale*.

Bolan ne croyait pas qu'Androsi accepte brusquement de faire marche arrière. Il se sentait en position de force, en sécurité absolue derrière les dispositifs techniques qu'il avait verrouillés, bénéficiant de l'appui inconditionnel de certaines des autorités de la ville. Et qu'importaient pour lui les pertes subies, puisque, au bout du compte, il deviendrait l'homme qui avait eu la peau de la Grande Pute habillée de noir ! Un trophée qu'il pourrait brandir aux yeux des chefs de tous les autres territoires nationaux.

Aussi Bolan devait-il s'efforcer de désorganiser le dispositif ennemi et de briser la façade derrière laquelle il s'abritait. Les prochaines heures de la nuit promettaient donc d'être particulièrement sanglantes.

Le sang répandu de la Mafia n'était pas le problème de Bolan, il l'avait fait couler tout au long de son interminable guerre et, cette fois, il avait un ami cher à arracher de la gueule puante du fauve. Il allait donc se lancer contre la racaille mafieuse sans faire le moindre quartier et avec un maximum de férocité.

S'il ne commettait pas d'erreur tactique et si le dieu de la guerre ne lui était pas trop défavorable, alors les *amici* de la grande cité portuaire ne tarderaient pas à craquer, à paniquer et à cracher leur trouille dans les oreilles de Lou.

Il y avait aussi la présence de Jo Lipsky et de ses hommes, qui pouvaient à n'importe quel moment entrer en lice, forçant Lou à reléguer son masque de neutralité au rayon des accessoires.

Le boss de Houston se croyait à l'abri ? Bolan allait lui faire comprendre qu'il commettait une monumentale erreur.

CHAPITRE VIII

Derrière les vitres teintées, l'intérieur de la longue Cadillac était aménagé avec un luxe inouï. Les banquettes et les parois étaient recouvertes de velours grenat souligné par des baguettes dorées à l'or fin ; il y avait un bar intégré en bois précieux, contigu à un poste de télévision d'un design ultramoderne, une moquette aussi épaisse que du gazon, des reproductions miniatures de tableaux de maître, et pratiquement tout ce que l'on peut s'attendre à découvrir dans le salon d'un richissime amateur d'art.

Lou Androsi, bien sûr, n'avait pas oublié le confort technique. Il avait fait installer dans sa limousine tout un équipement hypersophistiqué qui lui permettait de correspondre quasi instantanément avec le monde extérieur : vidéotéléphone, téléfax, *transceiver* longue portée, enregistreur magnétique et récepteur à large bande pour se tenir à l'écoute de toutes les fréquences qui pouvaient parcourir Houston et sa région dans un rayon de plus de cent kilomètres. Complétant cet aménagement, un ordinateur lui permettait d'entrer à tout moment en liaison avec toutes les sociétés dans lesquelles il avait une participation ou qu'il contrôlait, ainsi qu'un appareil retransmetteur téléphonique. Le tout était savamment réparti dans le luxueux véhicule.

Quant à la carrosserie, celle-ci avait été entièrement « retravaillée » par un atelier spécialisé dans le blindage des véhicules destinés aux V. I. P. Les vitres pouvaient aisément supporter une rafale de Thompson, de même que les pneus, sans chambre à air, à alvéoles multiples. Même le plancher était composé de plaques d'acier capable de résister à l'explosion d'une mine antipersonnel.

En quelque sorte, la Cadillac présentait en modèle réduit une indéniable similitude avec le char de guerre de Mack Bolan, mis à part l'option défensive et offensive qui équipait ce dernier.

Et Lou le Malin, qui avait toujours su envisager le pire, avait aussi prévu une alimentation autonome en air respirable, dans l'éventualité où il se trouverait un jour confronté à une attaque de style commando par un éventuel rival. Cela ne s'était jamais produit – pas même la plus petite tentative d'agression – et, depuis qu'il possédait ce jouet magnifique, le maître de Houston l'utilisait surtout comme QG mobile pour diriger à distance ses nombreuses activités illicites.

Il se tenait en cet instant dans une immobilité absolue, le regard braqué devant lui et fixe. Il aurait pu être profondément enfoncé dans l'immense banquette moelleuse, mais se contentait d'y poser le bout de ses fesses, le visage tendu vers l'écran de télévision qui diffusait un

flash de la chaîne locale ABC.

Natale Gianelli suivait également l'émission, assis à l'autre bout de la banquette, et un immense garde du corps au regard inexpressif occupait un strapontin en cuir. Ce dernier était connu sous le nom de Turck et personne ne savait vraiment où Lou l'avait déniché. Tout ce qu'on connaissait de lui, c'était qu'il obéissait comme un chien fidèle à son maître et était capable de tuer sur un simple claquement de doigts.

De l'autre côté d'une épaisse vitre teintée, le chauffeur était rivé à son volant, apparemment détaché de ce qui se passait dans son dos.

Au bout d'un moment, lorsque les images d'un feuilleton remplacèrent celle du présentateur, Lou Androsi appuya sèchement sur la télécommande pour couper le son et fixa Gianelli. Sa mâchoire s'était contractée et une petite veine battait contre sa tempe.

— Ce mec est complètement givré, lâcha-t-il lentement entre ses dents serrées.

Gianelli lui jeta un regard en biais, acquiesça :

— Ouais. Mais ça ne veut pas dire grand-chose. Il essaie un coup de poker.

— Je me demande ce qu'il espère en racontant des conneries comme celles-là. Non, mais, tu as entendu ?

Androsi plaça sa bouche en cul-de-poule et se mit à parodier :

— Je laisse aux honnêtes citoyens de cet État la responsabilité de trouver les brebis galeuses... Et je continuerai de les traquer et de les exterminer ! Putain, c'est pas possible, un connard pareil ! Pour qui se prend-il ? Don Quichotte ou Jeanne d'Arc ?

— C'est un coup d'esbroufe, Lou.

— Ouais ! Seulement, il connaît mon pseudo pour la Trilog et il l'a dégoisé à tous les crétins de la ville. D'ici à ce qu'il soit aussi au courant pour les autres boîtes... Et tout le monde m'a entendu lui répondre dans cette merde de téléphone !

— Tu sais bien qu'un enregistrement n'a aucune valeur. Ça n'a jamais constitué une preuve et tu ne t'es absolument pas mouillé en lui répondant. En plus de ça, qui te connaît officiellement sous le nom de Lou Androsi ? Androsi n'est jamais apparu nulle part depuis que tu t'es démerdé pour le faire rayer de l'état civil. Alors, je ne vois vraiment rien d'alarmant dans tout ça.

— D'accord ! Mais psychologiquement, c'est pas bon. Demain matin, tous les mecs qui bossent pour moi ricaneront en douce et j'aurai perdu de l'emprise sur eux. Je ne veux pas que Houston devienne un terrain de foire merdique, t'entends ? Pas question que ce soit la pagaille !

— Demain matin, Bolan sera mort. Et personne ne se permettra de se marrer, Lou. Pour l'instant, tout ce qu'il peut essayer, c'est de

déstabiliser ton organisation, mais il n'en aura pas le temps. Tu verras que...

Il fut interrompu par la tonalité musicale du radiotéléphone, décrocha, écouta un instant puis posa quelques brèves questions avant de raccrocher.

— C'était un des gars que j'ai chargés de surveiller Lipsky, annonça-t-il. Il a reçu cinq visites en moins d'une heure. C'est pas normal. En plus, il paraît qu'il y a régulièrement de drôles d'émissions radio en provenance de son motel, et que la cadence s'accélère. Mais pas moyen de comprendre quoi que ce soit.

— Comment peut-il savoir que ça vient du motel ? fit Androsi.

— Il a un talkie-walkie à large bande. Il dit que dès qu'il s'éloigne de la baraque, la réception faiblit et s'arrête ensuite.

Allongeant le bras, Lou alluma le scanner-radio et se tint à l'écoute. Il entendit d'abord de brefs messages lancés par des voitures de police, puis une cacophonie d'appels de cibistes et quelques communications d'ambulanciers. Ensuite, lorsque le système de recherche électronique explora la bande HHF, un souffle continu filtra de l'appareil, accompagné d'une voix à peine audible, lointaine.

— On dirait que ça vient de la Lune, commenta Gianelli en ricanant. C'est peut-être la NASA.

Le boss lui fit signe de se taire. Il brancha un enregistreur qu'il laissa en fonction un peu plus d'une demi-minute, le temps pendant lequel dura l'émission. Puis, lorsque le souffle cessa, il procéda à un réglage de l'appareil et passa sur « écoute ».

Malgré le filtrage électronique, la communication était encore déformée et faible, mais néanmoins compréhensible :

— ... et rien ne bouge. Tous ces types semblent s'être évaporés, à moins qu'ils se soient couchés comme les poules.

— Est-ce que quelqu'un a pu localiser le renard ?

— Négatif ! Vous voulez qu'on intensifie les recherches de son côté ?

— Non, pas question de se faire remarquer pour l'instant. Officiellement, ça commence à remuer. Préparez-vous à lancer le plan Dixy dans le secteur Sept.

— O.K., Charly Alpha. Bon Dieu ! Il était temps, je n'arrive plus à tenir les gars.

— Attendez qu'on vous donne le top, Teddy Echo. Vous devez être parfaitement synchro avec les autres équipes. Et n'oubliez pas qu'il ne doit rester aucune trace de votre intervention. Heu... Il se pourrait qu'il y ait quelques problèmes ici, je veux une équipe de couverture.

— L'effectif classique ?

— Oui. Dans moins de dix minutes et discrètement.

— Bien compris.

— Over.

Androsi éteignit l'appareil et resta un long moment immobile et silencieux.

— On aurait dit la voix de..., commença Gianelli.

— C'était lui, cracha sourdement Androsi.

— Je m'attendais à quelque chose comme ça de la part de Jo. J'ai jamais fait confiance à ce mec avec ses allures d'intello à la con.

— Le renard... Ben voyons ! Tu vois qui c'est ?

— Toi ?

— Le fumier ! Sers-toi tout de suite de ce téléphone, Nat. Appelle immédiatement Stahl et dis lui de faire envoyer là-bas une troupe de poulets. Je veux que cette sale merde soit mise définitivement hors circuit, qu'ils s'arrangent comme ils veulent !

— Ça vaudrait peut-être mieux que ce soit toi qui l'appelles, Lou. La situation est particulière...

— Particulière, mon cul ! Depuis quand dois-je appeler moi-même les contacts pour les problèmes de sécurité ? T'as intérêt à te magner, Nat, parce que si M. Lipsky l'endoffeur n'est pas mis rapidement sur la touche, c'est toi qui vas y passer ! T'as compris ?

Le ton du boss était monté de plusieurs crans d'un seul coup, avoisinant les suraigus. Gianelli avait déjà assisté à plusieurs crises proches de l'hystérie de Lou The Mask et il ne souhaitait pas recommencer. Une fois, c'était l'un de ses hommes de confiance qui en avait fait les frais. Le type s'était d'abord fait insulter puis frapper et griffer. Deux jours plus tard, on avait retrouvé son cadavre flottant dans la Galveston Bay, à moitié dévoré par les poissons. Et le vague grognement que venait de pousser l'homme de main vissé sur son strapontin encouragea Gianelli à décrocher vivement le radiotéléphone.

Il obtint sans difficulté son correspondant, discuta brièvement avec lui, puis coupa la communication. Il n'avait pas reposé l'appareil que celui-ci se mit à carillonner. Il le reprit avec agacement, écouta et le tendit à Androsi.

— C'est Tony Mita. Il veut te parler personnellement.

— Ouais ! grogna le boss en plaquant le combiné contre sa joue. Qu'est-ce qu'il y a, Tony ?

Mita était un gros dealer de East Side. Sa voix était hésitante et mielleuse :

— Je suis content de t'avoir, Lou... J'ai appelé partout avant de pouvoir te joindre. On se fait beaucoup de soucis en ce moment.

— Tu te fais du soucis pour moi ?

— Eh ben... ouais. Et puis, pas seulement. Je crois pas que j'ai besoin de te parler de ce qui se passe en ville...

— Viens-en au fait, Tony, répliqua sèchement Androsi. Qu'est-ce

que tu veux me dire ?

— Écoute... Je parle pas seulement pour moi, mais aussi au nom de Carminé, de Saly, de Murdock, et des autres qui marchent avec nous.

— Dis-leur qu'ils ne se cassent pas la cervelle, Tony. Ce n'est qu'un moment ennuyeux à passer.

— Ennuyeux ! glapit soudain le téléphone. Mais bon Dieu, on est tous en train de se faire égorger par la grande pute ! Y a pas dix minutes, il a liquidé Sam Tiger et quatre de ses gars à Brook Station. Comment tu veux que je dise ça à des morts, Lou ?

— Calme-toi, merde ! Ce n'est plus que l'affaire d'une heure ou deux. Alors, continue de te planquer bien tranquillement. Si tu ne mets pas dans la lumière, la pute en question risque pas de te trouver. Faut que tu fasses passer le mot à tout le monde dans ton coin. O.K. ?

— Ben... O.K., ouais. On espère vraiment que tu sais ce que tu fais, Lou. Parce qu'autrement...

— Qu'est-ce que tu as dit ? J'ai pas bien compris.

— J'disais que... qu'autrement ce serait emmerdant pour nous.

— Ce sera emmerdant pour toi si tu paniques, Tony. Tu comprends ce que je veux dire ?

— Bien sûr. Je...

La ligne radio retransmit soudain une exclamation puis, aussitôt après, Lou Androsi reçut dans l'oreille l'écho assourdissant d'une rafale. Il perçut aussi un hurlement strident et tout cessa d'un coup. Bien qu'il fût assis à l'autre bout de la banquette, Gianelli avait entendu lui aussi. Il s'était raidi, tandis que Turck émettait un feulement sans pour autant sortir de son impassibilité habituelle.

— Merde, c'est pas vrai ! chuinta Gianelli.

Lou n'avait pas bronché. Seuls son regard tendu et la crispation de sa mâchoire témoignaient de son agitation intérieure.

— Tony ! appela-t-il dans le combiné. Qu'est-ce qui s'est passé, Tony ?

Ce ne fut qu'après trois ou quatre secondes qu'il perçut une sorte de raclement dans l'écouteur. Pourtant, aucune réponse ne lui parvint.

— T'entends ? réitéra-t-il. Réponds, putain de merde ! Qu'est-ce que tu branles, Tony ?

Il était sûr que quelqu'un se tenait à l'écoute à l'autre bout de la ligne, c'était une sensation quasi physique. Mais personne ne se manifestait, il n'y avait qu'un silence presque électrique, empreint d'une lourde signification. Enfin, il crut entendre un vague ricanement puis le déclic de coupure lui arriva dans l'oreille comme une insulte.

— Merde ! répéta Gianelli quand son patron raccrocha en exhalant un curieux bruit de gorge, une sorte de soupir syncopé.

— Ce con s'est fait avoir ! Tu te souviens de ce que je t'ai dit, Nat ?

Fallait que ces abrutis restent planqués. Au lieu de ça, ils se mettent à paniquer comme des gonzesses... Ce serait pas arrivé à Tony s'il avait fait ce que je lui avais demandé. Tu comprends ? C'est sa faute. C'est bien fait pour sa gueule, à cet enfoiré ! Tu comprends ça ? Fallait pas bouger d'un poil !

Le chef de la sécurité baissa les yeux pour dissimuler le regard affligé qu'il commençait à porter sur son boss. Lou était au bord d'une nouvelle crise de démence et, cette fois, eu égard à l'ampleur de la situation, il fallait s'attendre à une manifestation dévastatrice de sa névrose.

— Bien sûr, Tony a déconné, acquiesça Gianelli en choisissant prudemment ses mots. Il y a des types comme ça qui ne comprendront jamais rien et c'est tant pis pour leur gueule. Y a pas à dire...

Il faillit ajouter quelque chose de flatteur, mais se retint, pensant qu'il ne fallait pas trop charger. Nat ne voulait surtout pas faire les frais de la démence de Lou.

CHAPITRE IX

Depuis qu'il avait quitté son QG de guerre, Bolan avait opéré deux attaques éclair en moins de vingt minutes. La première était dirigée contre un agent immobilier véreux de Brook Station dont la véritable activité consistait à ruiner ceux qui avaient eu la mauvaise idée de lui accorder leur confiance. Pour ce faire, Sam « Tiger » Prajini travaillait en étroite collaboration avec des juristes chargés d'établir des contrats bidon en toute légalité, et dont l'appartenance au syndicat du crime était indéniable. Prajini lui-même payait un impôt à Lou The Mask qui lui ristournait ensuite une partie des bénéfices crapuleux.

La seconde offensive avait concerné Tony Mita, un grossiste en stupéfiants dont l'officine anonyme était située à quelques pâtés de maison de celle de Sam Tiger. Bolan n'avait pas fait de détails et lui avait réglé son compte, ainsi qu'à son garde du corps, d'une rafale crépitante tirée avec un mini-Uzi.

Ces deux mafiosi faisaient partie d'une liste qu'Harold Brognola lui avait fait passer depuis Washington à travers son système informatique, et sur laquelle étaient répertoriés les truands de Houston convaincus de faire partie de l'*Organized Crime*.

S'étant éloigné du périmètre de sa dernière action, l'Exécuteur arrêta la Corvette sur une aire de stationnement, appela le H. P. D et demanda à parler au lieutenant Dean Raleigh.

— Vous avez quitté votre planque ? fit-il d'un ton badin au policier.

Raleigh toussota avant de répondre :

— Elle n'avait plus de raison d'être. Par contre, j'ai une bonne raison d'être perplexe en ce qui vous concerne. Je me suis renseigné, le FBI n'est pas sur cette opération et ne connaît apparemment pas John-Davenport. Une première hypothèse pourrait être que vous êtes un agent secret. Quant à la seconde, je n'ose encore l'admettre. Je suppose que vous avez une explication à la clé ?

— Laissez tomber Davenport, mon nom est Bolan.

Il y eut un silence tendu, puis :

— J'aurais dû vous reconnaître. Votre portrait-robot est devant moi.

— Vous n'avez pas commis de faute, lieutenant. Quand vous m'avez vu, je portais une moustache et j'avais modifié mes traits.

La voix de Raleigh se fit grinçante :

— Vous n'y êtes pas allé de main morte ! Vingt-quatre cadavres depuis quatre heures de l'après-midi !

— Ajoutez-en trois autres et vous aurez le bon nombre.

— Vous pensez peut-être que je vais applaudir ?

On m'a parlé d'une déclaration que vous auriez faite à la télévision. Vous êtes plutôt gonflé. Ainsi, ce ne serait pas vous qui auriez assassiné des gens n'ayant aucun point commun avec le Milieu... Alors qui ?

Bolan eut un petit rire :

— Demandez ça à Lou Androsi, alias Matt Spiegel, Gerald Thompson et autres pseudos bidon.

— Ça ne veut rien dire. Il n'y a aucune preuve.

— Vous ne tarderez pas à en avoir.

— Bon, admettons que je vous croie. Pourquoi m'appellez-vous ? Je n'envisage pas que vous ayez résolu de vous constituer prisonnier.

— Ce n'est vraiment pas mon intention. Je voulais simplement vous demander un service, Raleigh.

— Ben voyons !... Allez-y toujours.

— Je cherche quelqu'un.

— Ah oui ? Un autre que vous cherchait aussi quelqu'un, dans l'antiquité. Il s'appelait Diogène. Vous avez perdu votre lanterne ?

— J'ai en effet besoin d'un peu de lumière. Ne me dites pas que vous n'êtes pas au courant.

— Eh bien, il se pourrait que j'aie entendu certaines rumeurs à ce sujet.

— Vous enregistrez notre conversation, Raleigh ?

— Qu'est-ce que vous croyez ?

— Je vous l'ai déjà dit. Je pense que vous êtes un bon flic.

— Je fais de mon mieux.

— N'essayez pourtant pas de me localiser, vous n'y arriverez pas.

— Vous finirez forcément par vous faire coincer, Bolan.

— Là n'est pas la question.

— Nous tournons en rond. Où voulez-vous en venir ?

— Je ne quitterai pas Houston avant d'avoir retrouvé ce que je suis venu chercher. Donnez-moi un coup de main et le sang cessera de couler.

— Rien que ça ! siffla le policier. Je croyais que vous me preniez pour un flic honnête ?

— Et je le pense toujours. C'est pour ça que je m'adresse à vous.

— Allez vous faire voir !

— Ouais. Dès que la Mafia aura relâché la personne que je cherche. Il n'y a pas d'alternative.

Raleigh poussa un soupir.

— Et que croyez-vous que je puisse faire dans ce sens ?

— Rapportez officiellement mes propos à vos chefs, sans rien y changer. Je suis sûr qu'une bande magnétique défile près de vous en ce moment.

— Vous êtes complètement dingue ! Bien sûr, que je vais le faire, mais ça vous avancera à quoi ?

— À faire passer le message là où il faut. Une bonne partie de l'administration de cette cité est pourrie, Raleigh.

Bolan ricana :

— Vous ne vous en doutiez pas un petit peu ?

— À qui faites-vous allusion ?

— Vous le saurez bientôt. Je suis Obligé de couper, lieutenant.

— Attendez ! Avez-vous au moins un semblant de preuves de ce que vous avancez ?

— Je n'ai pas besoin de preuves. Les faits existent et ça me suffit.

— Mais nous pourrions en discuter.

— Plus tard. Faites écouter cette bande à vos supérieurs, termina Bolan en raccrochant.

Il consulta sa montre, vit qu'il était presque 10 heures, et décida de se rapprocher du centre-ville.

Lou Androsi sirotait à petites gorgées un whisky-coca tout en écoutant la kyrielle de communications captée par le radioscaner dans la Cadillac. Par prudence, il avait ordonné à son chauffeur de déplacer le long véhicule qui était à présent garé sur un parking sombre près de l'Astrodôme, dans South Main Street. Deux voitures de protection bourrées de tueurs se tenaient planquées à faible distance dans des zones obscures.

Un peu plus tôt, il avait reçu deux appels téléphoniques émanant d'hommes au ton anxieux et chuchotant. Ces abrutis lui demandaient tout simplement de larguer le paquet merdeux qui servait d'appât pour la combinaison noire ! Nat Gianelli avait vu les yeux de son boss se dilater à mesure qu'il écoutait la supplique et il avait bien cru un moment qu'il allait exploser de rage. Mais Lou s'était calmé. Il s'était servi un verre et, depuis, il demeurait dans un mutisme absolu.

Lorsqu'une nouvelle sonnerie retentit, Nat retint un soupir et fixa l'appareil avec appréhension, sans réagir.

— Qu'est-ce que t'attends ? grogna Lou.

— Ça doit encore être un emmerdeur qui chie dans son pantalon.

— Prends-le !

Le chef de la sécurité obtempéra. Il reconnut la voix d'Angelo « Digger » Scapula, un important proxénète qui contrôlait plusieurs réseaux de call-girls dans East Side et qui rapportait un énorme bénéfice à l'*Organisation*.

— C'est toi, Nat ? Passe-moi tout de suite qui tu sais, faut que je lui parle, débita précipitamment le maquereau.

— Ce n'est pas le bon moment, Digger. Tu devrais rappeler un peu plus tard, il est...

Androsi lui arracha brusquement le combiné des mains et

prononça d'une voix étonnamment aimable :

— Digger ? Ça me fait plaisir de t'entendre. Est-ce que je peux te rendre un service ?

— Je sais pas encore, Lou. Je sais pas vraiment. Je voudrais pas que tu prennes mal ce que je vais te dire, mais ça ne va pas très fort dans notre secteur. Y a beaucoup de gars qui pensent que tu as commis une... enfin, que tu n'aurais pas dû provoquer ce mec et l'attirer ici. Tu me comprends ?

— J'te comprends parfaitement, Angie. Et toi, quelle est ton opinion ?

— Tu sais... Je te fais confiance, j'ai toujours marché avec toi. Mais les autres, c'est pas pareil. Ils ont les foies et je crois bien qu'ils ne vont pas tarder à faire des conneries. Alors, si tu voulais bien, heu...

— Tu me suggères de balancer le paquet de merde ? C'est ça ?

— Ce serait peut-être préférable, non ? Ça calmerait les esprits.

— D'après toi, qu'est-ce que ces gars dont tu parles ont l'intention de faire comme connerie ?

— Ils sont décidés à remuer toute la ville pour découvrir le paquet en question et le larguer dans la rue. Tu imagines le bordel que ça occasionnerait...

Androsi jeta un regard rusé à Gianelli et mit l'amplificateur en marche pour que ce dernier puisse suivre la conversation.

— Ce serait ennuyeux, en effet. On en est arrivés tous les deux à la même conclusion, Angie. On ne va pas risquer de foutre en l'air tout le business pour une opération foireuse.

— L'idée était superbonne, Nat, répliqua hypocritement Scapula. Mais les connards de la rue ne comprendront jamais rien à la stratégie. On ne peut pas compter sur ces minables... Ce sera un coup à blanc, voilà tout.

— Ouais, ouais. Je suis bien d'accord, faut lâcher le lest avant que tout pourrisse. Seulement, y a un problème.

— Quoi donc ?

— Ce n'est pas moi qui ai personnellement la denrée périssable.

— Ça, j'm'en doute.

— Tu ne comprends pas... Je veux dire qu'elle n'est plus sous mon contrôle.

— C'est quand même pas une blague, Lou ?

— Merde, comment t'expliquer ça ? Tu dois te douter que j'avais besoin d'avoir les mains libres, ces dernières heures.

— Heu, oui. J't'écoute...

— J'ai été obligé de confier la denrée à un sous-traitant. Tu me suis ?

— Oui, oui. Mais je vois toujours pas où est le problème.

— Je te l'ai dit, avant que tu appelles, j'en étais arrivé à la même conclusion que toi. J'ai contacté le sous-traitant en question tout à l'heure. Il ne veut pas se défaire de la marchandise. Ce con prétend que c'est contraire à nos engagements respectifs et qu'il a reçu des ordres dans ce sens.

Un juron passa dans l'appareil, puis :

— C'est pas quelqu'un de chez nous ?

— Pas exactement, non, admit Androsi avec une hésitation calculée. Garde l'information pour toi, le projet a été monté avec la participation d'un, heu... d'un associé de la côte Est. Ça ne pouvait pas se faire autrement.

Après un silence de plusieurs secondes, Androsi demanda :

— Tu m'entends, Angie ?

— Ouais. Je réfléchissais. Cet associé en question ne serait pas à Philadelphie ?

— Exactement.

— Putain ! L'enfoiré...

Le boss de Houston acquiesça par un grognement tandis que le maquereau enchaînait :

— Si j'ai bien compris, il est en train de te faire un enfant dans le dos. Chez toi, dans ta propre ville !

— Tu as tout compris. Il profite de ce que je suis obligé de rester ici à surveiller les opérations, pour tirer les marrons du feu.

— L'enfoiré ! répéta Scapula. Il est vraiment ici ?

— Pas lui. Seulement son représentant.

Un nouveau silence passa sur la ligne, que Lou The Mask se garda bien de rompre. Enfin, Scapula demanda sur un ton impatient :

— Tu sais où est la marchandise ?

— Si je le savais, le problème serait aux trois quarts résolu.

— Comment s'appelle ce mec ? Où est-ce qu'il se planque ?

— Bon Dieu, qu'est-ce que tu as dans la tête ?

L'appareil fit entendre un souffle rauque.

— Je t'ai dit que je te fais confiance, Lou, et je suis sûr que c'est réciproque. Laisse-moi m'occuper de ça. Je vais lui faire bouffer ses couilles, à cette ordure !

— Ça risque de mettre le feu aux poudres.

— Ce sera bien pire si on ne fait rien. On ne peut pas rester le cul dans un fauteuil et résoudre en même temps le problème.

— Qu'est-ce que je dois comprendre, Digger ? J'aime pas beaucoup ce que tu viens de dire.

— Merde, prends surtout pas ça pour toi ! Je parlais pour nous tous, ici.

— Oui, tu as raison. Tu es à cran comme moi, hein ?

— Y a de quoi !

— Dis... Tu penses vraiment que tu peux y arriver ?

— T'inquiète ! Quand je lui aurai foutu la main dessus, je saurai lui faire cracher où il a planqué la marchandise ! Tu n'auras plus qu'à t'arranger pour faire connaître la nouvelle. Bon, tu me dis où c'est ?

Androsi s'éclaircit la gorge, émit un petit soupir, puis indiqua :

— Tu le trouveras au motel *Hollyday Inn* de South Side. Il s'appelle Joseph Lipsky, mais il y est descendu sous le nom de Cari Lindsay. Faudra que tu fasses attention aux domestiques qu'il a amenés avec lui. Emmène ce qu'il faut pour la réception.

— Je vais embarquer ceux qui râlent le plus fort ici.

— Prends pas de risques.

— Tu peux me faire confiance pour ça, l'affaire va être vite réglée. J'espère seulement que tu n'oublieras pas ce que je fais, Lou.

— Tu n'as aucun doute à avoir là-dessus. Je saurai me souvenir comment Digger a aidé l'*Organisation* à se tirer d'embarras.

C'était une de ces phrases à double sens chères aux mafiosi, dont Scapula ne comprit pas sur le moment l'exacte signification, tout préoccupé qu'il était par ses calculs. Après un petit temps mort, le proxénète fit remarquer :

— On devrait se voir et se parler comme ça plus souvent, Lou. Dommage que ce soit aujourd'hui dans une occasion merdique.

— Tout à fait d'accord avec toi, chuinta Androsi. Dès que cette comédie à la con sera finie, on se fera une bouffe ensemble et on discutera. Mais faut pas perdre de temps.

— O.K., je te tiens au courant.

— Ciao, fit Androsi en reposant le téléphone avec un large sourire ironique.

— Et voilà ! annonça-t-il en faisant claquer ses doigts. Ce taré va me débarrasser de Lipsky l'endoffeur sans que j'y sois pour quoi que ce soit. Marinello pourra fermer sa gueule de raie.

Puis, sans paraître accorder d'attention à Gianelli, il lui lança perfidement :

— C'est quand même dommage que je doive faire le boulot pour toi, Nat.

— Tu ne m'en as pas tellement laissé le temps. Je dois avouer que tu es drôlement rapide et efficace pour retourner une situation. Ce mec a marché à fond.

Androsi ne fut pas dupe. Les paroles flatteuses de Gianelli cachaient à la fois de la rage et du dépit.

Il se ficha un cigare entre les lèvres.

— Allume-moi, tu veux ?

Observant la main qui lui tendait la flamme d'un briquet, il releva un sourcil et lança vicieusement :

— Hé, coco ! Tu déconnes ou quoi ?

— Excuse-moi, fit Gianelli en rempochant le briquet pour attraper une boîte d'allumettes sur une petite console. J'étais en train de réfléchir à ce qui va se passer avec Digger. Tu envisages quoi exactement quand il aura liquidé Lipsky ?

— Je pensais que tu aurais trouvé tout seul la réponse, fit le boss de Houston en soufflant sa fumée dans le visage de son acolyte. C'est pas un super intelligent, mais il est malin. Il pigera vite que Lipsky n'est pas le bon numéro. S'il ne se fait pas dessouder dans l'opération, quelqu'un devra s'en charger. Alerte une équipe de gars sûrs et envoie-la tout de suite sur place. Qu'ils se démerdent pour faire ça dans la foulée. J'espère qu'il n'y aura pas de bavure, Nat, parce que ce serait plutôt ennuyeux pour toi.

— Ça se passera comme tu le veux, affirma Gianelli, les yeux fixés sur ses chaussures. Et pour le grand fumier, est-ce qu'on continue de laisser faire les flics ?

— Faudrait l'aider à s'exciter un peu plus. Il est en train de tout bousiller pour retrouver son pote ? On va le lui refiler. En pleine tronche !

CHAPITRE X

Les bureaux du *Houston Police Department* ressemblaient à une fourmilière en pleine effervescence. Des policiers en uniforme et des enquêteurs en civil grouillaient dans la salle d'ordres, allant et venant, contrôlant leurs équipements, répondant à des appels téléphoniques de multiples provenances ou consultant la grande carte murale sur laquelle étaient représentées les zones sensibles.

Tout au fond, encadrant le dispatcher assis devant sa console, le lieutenant Raleigh et un autre officier de police écoutaient attentivement les messages qui crépitaient en permanence, annonceurs d'alertes, précisant les mouvements des véhicules de patrouilles, ou demandant de nouvelles consignes.

Raleigh aperçut le signe que lui adressait l'un de ses hommes depuis un bureau vitré. Il marcha jusque-là, saisit le téléphone qu'on lui tendait et s'annonça.

— Quelles sont les réactions officielles ? fit l'appareil, sans préambule.

— Vous ne manquez pas de culot ! fulmina le policier qui venait de reconnaître la voix.

— Je suis simplement pressé. Une vie est en jeu et les heures passent vite.

— Vous parlez d'une vie alors que vous êtes en train d'en supprimer des dizaines !

Il avança la main vers le magnétophone relié au poste téléphonique, mais une impulsion irraisonnée lui fit suspendre son geste.

— C'est une question d'échelle de valeurs, dit Bolan.

— Dites plutôt de la valeur que vous leur accordez.

— Ça revient au même. Comment ont réagi certaines personnes ?

— Vous vous imaginez vraiment que je vais vous donner une indication à ce sujet ?

— Je suis convaincu que vous ne tarderez pas à apercevoir la merde qui est autour de vous, lieutenant. J'espère pour vous que vous n'allez pas vous y enfoncer. Non seulement certains de vos chefs directs sont concernés, mais de nombreuses personnalités de la ville mangent dans la main des cannibales.

— Le chef de la police aussi, pendant que vous y êtes ?

— Ce n'est pas moi qui le dis.

— Cette conversation ne rime à rien. D'abord, comment pourrais-je vous joindre ?

— Au cas où vous en auriez envie, essayez le canal 38, il est

branché en permanence sur écoute. Vous demanderez un strike 126.

— Vous nous espionnez ?

— Je m'informe.

— Écoutez, Bolan, décrochez pendant qu'il en est encore temps. Vous ne pouvez pas continuer ainsi à...

— À bientôt, fit le téléphone.

Raleigh resta un moment sans réaction, le combiné à la main et les yeux dans le vague. Puis il raccrocha sèchement.

— C'était réellement lui ? s'enquit le policier qui lui avait passé la communication.

— Non. C'était l'Ange Gabriel, grogna Raleigh en quittant le bureau.

Lorsqu'il rejoignit la console de dispatching, les répliques qu'il venait d'entendre tournaient encore dans sa tête. Malgré ses efforts pour se concentrer sur les informations qui continuaient de filtrer du gros émetteur-récepteur de trafic, il n'arrivait pas à s'en débarrasser. C'était dingue ! Comment ce Don Quichotte habillé en commando pouvait-il être aussi sûr de lui ? D'où Bolan tenait-il ses informations ?

Évidemment qu'une certaine corruption régnait dans les rangs de la police et vraisemblablement au sein de l'administration de Houston. Mais pas plus que dans n'importe quelle autre grande ville américaine. Du moins était-ce ce que le lieutenant s'efforçait de croire. Ce qui importait avant tout pour lui, c'était de faire le travail qu'on lui demandait comme n'importe quel flic était tenu de le faire, sans se mettre à faire de la suspicion maladive à leur rencontre ou à l'encontre des responsables de l'administration. Une telle méfiance, d'ailleurs, équivalait à remettre en cause tout le système judiciaire du pays, et seul un paranoïaque pouvait se comporter de la sorte. On avait appris à Dean Raleigh à respecter l'ordre établi et à le faire respecter. Par ailleurs, il ne s'était jamais senti concerné par les mécanismes politiques, quels qu'en fussent les tenants et les aboutissants. Donc, Raleigh observait la règle générale, celle qui consiste tout simplement à faire confiance à ses chefs et à leur obéir.

« Nous devons nous comporter comme un fleuve immuable traversant un paysage tourmenté et qu'il doit sans cesse irriguer », lui avait confié un peu pompeusement un sergent formateur lors de sa période d'instruction. « Un fleuve que rien ni personne ne peut détourner de son cours. »

Pourtant, depuis quelques heures, le fameux fleuve immuable semblait devenir bien méandreux et ses eaux, quelle qu'en fut la source, commençaient à être plutôt limoneuses. Et, malgré ses convictions professionnelles, le jeune lieutenant ne pouvait s'empêcher d'éprouver secrètement de la sympathie pour ce tueur dingue qui se promenait dans l'ombre de la cité. Pire encore, un obscur sentiment

grandissant d'instant en instant lui suggérait que les affirmations de Mack Bolan étaient beaucoup plus fondées que ce que la raison autorisait à penser. « Pourquoi est-ce si compliqué de vouloir à tout prix observer la régie établie ? » se demanda-t-il soudain avec émotion. Puis il se secoua mentalement.

« Tu es un flic, mon vieux ! Fais ton boulot et arrête de philosopher. Ça ne mène nulle part. »

— Y a quelque chose qui ne va pas, lieutenant ? demanda sèchement une voix de baryton tout contre lui.

Raleigh releva les yeux et fixa le visage de rapace du capitaine Dagghaert en se passant la main sur le front.

— Si, tout va bien, répliqua-t-il en s'apercevant que sa main était humide de transpiration.

— Tant mieux, parce que vous filez tout de suite sur South Side, grommela Dagghaert en lui tendant un morceau de papier sur lequel le dispatcher avait porté des coordonnées.

— Du nouveau là-bas ?

— Ouais ! On nous signale une possibilité d'agression.

— Comment ça, une possibilité ? Comment peut-on...

— Discutez pas et magnez-vous le cul. Les voitures 7 et 14 vous rejoindront sur place.

— O.K. Au fait, que pensez-vous de cet enregistrement ?

Le capitaine lui tournait déjà le dos, se penchant pour saisir un téléphone. Il se redressa et lui lança un regard aigu.

— Quoi ?

— La bande que je vous ai remise tout à l'heure.

— Des conneries ! N'importe quel cinglé a pu vous appeler pour se donner de l'importance. Soyez pas naïf !

— Mais je ne l'ai pas seulement entendu. Je l'ai vu lorsque j'étais en...

— Taisez-vous ! grogna la voix de violoncelle. On en reparlera plus tard. Foutez le camp tout de suite !

Raleigh se mordit la lèvre pour s'empêcher de répondre. Hélant Jim Holson, le tout jeune agent qui le secondait depuis le début de la journée, il traversa la salle pour rejoindre le parking.

— Quelle destination ? s'enquit son subordonné en lançant le moteur de la Ford.

— Cap au sud, renvoya machinalement Raleigh tout en se demandant pour quelle raison il n'avait pas immédiatement fait part au capitaine du dernier appel de Mack Bolan.

Ça aussi, c'était instinctif. Il n'y avait même pas songé sur le moment, contrairement aux habitudes.

Lançant le véhicule banalisé dans la circulation, Jim Holson commenta :

— Le grand Humphrey ne semblait pas être dans son assiette tout à l'heure.

— Oui ?

— Au téléphone, on aurait dit qu'il se faisait passer un sacré savon.

— Vous avez entendu quelque chose ? fit Raleigh, subitement intéressé.

— Pas vraiment. Je passais devant son bureau pour aller aux toilettes. J'ai juste entendu qu'il parlait d'un enregistrement en s'adressant à un certain M. Stahlbaum. Ce serait pas l'un des adjoints du préfet ?

— Peut-être bien.

— Comment ça, peut-être bien ?

— Pardon ?

— Pourquoi êtes-vous si évasif ?

— Oui, heu... Je réfléchissais, Jim.

Holson lui jeta un regard latéral avant de tourner à un croisement.

— Dites, lieutenant, vous n'êtes pas forcé de me répondre, mais j'ai le sentiment que quelque chose ne tourne pas rond. Y a comme un malaise.

— Qu'est-ce qui vous fait penser ça ?

— Rien de précis. Mais la plupart des ordres qu'on reçoit sont presque aussitôt démentis, c'est la pagaille, on nous donne pour consigne générale de rechercher un type qu'il faut descendre sans sommation, et les chefs ne semblent pas bien savoir où ils en sont. J'ai pas mal discuté avec les autres. J'sais pas, mais tout ça me laisse une drôle d'impression.

— Quand vous aurez un peu plus de métier, vous comprendrez que c'est toujours ce qu'on ressent dans ce genre d'opération, affirma Raleigh d'un ton qu'il jugea peu convaincant. N'y pensez plus.

— Vous avez sans doute raison. Où va-t-on exactement ? C'est une alerte ?

— À ce qu'il paraît. Accélérez, Jim, ou on va rater le lever du rideau !

— Scout Deux à Scout Un !

— Oui, Scout Deux.

— J'ai du nouveau, rendez-vous sur Phantom Quatre !

À bord du gros QG mobile, Gadgets venait d'indiquer qu'il passait sur une fréquence spéciale en dehors de la bande radio usuelle.

Bolan régla son *transceiver* qui se fit aussitôt l'écho de la voix amie :

— Ça a l'air de commencer à bouger sérieusement dans les parages, Striker. Les ondes sont saturées sur toutes les gammes. Les bleus reçoivent une multitude de cris d'alarme et foncent tous azimuts. De ce que j'ai compris, ils sont éparpillés dans toute la ville.

J'ai aussi appris qu'il pourrait y avoir un sacré tilt dans South Side. Je ne sais pas si cela a un rapport avec nos recherches, mais il serait peut-être bon de vérifier.

— Coordonnées ?

— Le *Hollyday Inn* de *Glanmoore*.

— Noté !

— J'ai aussi reçu la réponse d'Alice au pays des Merveilles. Ça semble intéressant.

Gadgets parlait à mots couverts de Hal Brognola à Washington.

— La société avec un nom de whisky est une boîte à cinquante pour cent jamaïcaine. Les cinquante pour cent restants sont concernés par des ressortissants du Milieu local. Ça pourrait très bien être le vrai objectif... Tu me reçois bien ??

— Ouais. Est-ce que l'homme au masque y possède des parts ?

— Pas personnellement, mais l'un de ses hommes de confiance en est le cogérant. Et il y a un sérieux recoupement électrique dans l'atmosphère. Le réseau du radiotéléphone véhicule depuis près d'une demi-heure des conversations chuchotées avec un accent typique. Des mecs bronzés qui se posent quantité de questions et qui semblent sérieusement inquiets.

— Intéressant. C'est tout ?

— Pour l'instant, oui. Je reste accroché aux ondes célestes. Bonne chance, Striker.

— O.K., Surveyor. Over.

Bolan régla l'appareil radio sur le canal 38 et fit tourner la Corvette dans Franklin Street pour se diriger vers le sud.

Ainsi, la *Chivas Forwarding Agency* appartenait à parts égales à la Mafia jamaïcaine et à l'*Organisation* de Houston... L'information n'avait d'ailleurs rien d'étonnant. Cela correspondait à la psychologie tortueuse de Lou Androsi qui cherchait par tous les moyens à étendre son pouvoir le plus loin possible et à contrôler un maximum de marchés. En tout cas, il y avait sans doute là matière à une nouvelle orientation des recherches.

En attendant, il fallait sans tarder jeter un coup d'œil sur ce qui se tramait dans South Side.

La montagne de muscles qui servait de garde du corps à Jo Lipsky demanda précipitamment dans son talkie-walkie :

— Qu'est-ce que tu veux dire, Hoops ? Quelles bagnoles ? Parle plus clairement.

— Les tires qu'on a vues tout à l'heure. J'te dis qu'elles viennent de repasser. Quatre caisses qui roulent assez lentement comme pour inspecter le paysage.

— Tu es sûr ?

— Y a pas d'erreur, Skipper.

— Tu as vu combien il y a de mecs à l'intérieur ?

— J'ai pas pu, il fait trop sombre.

— Bon, ordonne à tes gars de se déployer. Qu'ils se planquent et qu'ils restent surtout pas en paquets. Et ouvrez l'œil.

Lipsky s'était approché d'une fenêtre et scrutait les abords du motel.

— Vous devriez pas rester devant cette fenêtre, m'sieur Jo, fit le gorille d'un ton désapprobateur. On a une bonne équipe de protection, mais on sait jamais.

L'homme de confiance d'Augie Marinello hocha la tête et alla s'asseoir dans un divan où il demeura un long moment silencieux, regardant Skipper Razzi sans le voir. Puis il consulta sa montre, fit entendre un raclement de gorge, lui annonça :

— Préviens les autres. Qu'ils lancent le plan.

— Tout de suite ?

— Immédiatement. Vas-y.

Skipper acquiesça, changea la fréquence de son talkie-walkie et se remit à parler dedans à l'instant où le téléphone se manifestait. Lipsky tendit le bras pour prendre la communication. C'était Lou.

— Jo, écoute-moi, tout se précipite. Aux dernières nouvelles, le type en noir est dans ton secteur.

— Comment ça ? Il n'y a pas trente minutes, il a secoué Brook Station !

— L'information a été émise avec un temps de retard. Et il se déplace vite. Il est dans ton coin, je te dis.

— Qui t'a dit ça ?

L'écouteur laissa passer un ricanement.

— Le petit oiseau. Tu sais quels sont mes contacts... On va le piéger, Jo. Des équipes sont déjà en route pour South Side. Il se peut même qu'elles y soient déjà. Alors, le mieux est que tu restes planqué sans bouger d'un poil.

— Et depuis quand es-tu au courant de ça ? fit Lipsky en s'efforçant de ne pas laisser filtrer sa méfiance subite.

— J'ai réagi dès que je l'ai su. Tiens-toi au chaud.

— Ouais, t'inquiète pas, répliqua Lipsky.

Il reposa le combiné d'une main qui tremblait un peu. Son garde du corps avait suivi la fin de ses répliques.

— Tu as passé l'ordre, Skipper ?

— C'est fait. Les gars sont déjà en train de s'activer. C'était Androsi ?

— Oui. Il affirme que Bolan est dans les parages.

— Faites attention qu'il essaie pas de vous endormir, m'sieur Jo ! Ça me semble pas catholique.

— Va avertir l'équipe au-dehors qu'on déménage. Dépêche-toi.

CHAPITRE XI

L'adjoint de Dean Raleigh ralentit pour négocier un virage débouchant dans *Rosharon Alley* puis appuya de nouveau sur l'accélérateur.

— Vous ne relancez pas le QG ? demanda-t-il. Je me demande ce que fabriquent les voitures 7 et 14.

Le lieutenant de police hocha la tête. Reprenant le micro, il lança :

— Hard Case Un de Hard Case Spécial Cinq ! Vous me recevez ?

Après un temps mort, la voix du dispatcher grésilla dans la radio :

— Affirmatif ! Donnez votre position.

— Secteur H-8, *Rosharon*. En approche de l'objectif. Où sont les voitures 7 et 14 ?

— Il y a un problème, Spécial Cinq.

— Comment ça, un problème ?

— La 7 et la 14 ont été déroutées vers une alerte dans le secteur F-18. Attendez !

Quelques secondes plus tard, la voix caverneuse et autoritaire du capitaine Dagghaert envahit l'habitacle :

— Vous allez devoir vous débrouiller seul en attendant les renforts, Spécial Cinq. C'est seulement une routine verte pour vous.

— Vous m'aviez annoncé un Hot-5 ! s'exclama Raleigh.

— Seulement une possibilité. Je n'ai pas le temps de discuter ! Vérifiez sur place et informez-moi. Terminé.

Jim Holson jura entre ses dents.

— C'est une histoire de fou ! S'il y a vraiment un Hot-5 en préparation, que peut-on faire à deux seulement ?

— Je n'en sais rien, admit Raleigh dont la voix était empreinte d'une froide colère. Mais on ne va pas tarder à le savoir. L'objectif est droit devant !

— Oui, au prochain croisement, acquiesça Holson en scrutant la route dans le faisceau des phares.

Quelques secondes plus tard, il ralentit et s'exclama :

— Qu'est-ce que c'est que ces types, là-bas ?

Plusieurs silhouettes masculines marchaient rapidement vers deux voitures en stationnement le long du trottoir. Deux d'entre elles les avaient rejointes et en ouvraient les portières.

— Aucune idée, mais on va leur poser la question. Accélérez-moi cette caisse, Jim !

La Ford fit un bond en avant, ses pneus crissant un peu sur l'asphalte. Ce fut à cet instant que deux paires de phares s'allumèrent en amont de la chaussée, découpant crûment les contours des

silhouettes qui maintenant s'engouffraient à la hâte dans les véhicules. Dans la seconde qui suivit, Holson fut ébloui par un vif éclat dans son rétroviseur. Se retournant, Raleigh nota la présence subite de deux autres faisceaux de lumière blanche derrière eux.

— Nom de Dieu ! s'écria-t-il. Une routine, tu parles ! Ne vous arrêtez pas, Jim, foncez !

Alors que son adjoint enfonçait un peu plus l'accélérateur, plusieurs coups de feu retentirent devant eux et le jeune lieutenant aperçut distinctement les courtes flammes rapides qui jaillissaient des voitures à l'arrêt. Une longue rafale répondit en écho, tirée depuis les autres véhicules en approche de face, puis une autre, ainsi que l'abolement de plusieurs revolvers. Il y eut des cris, des interpellations, mêlés aux hurlements des moteurs emballés et du staccato des armes automatiques.

— Foncez, bon Dieu ! cria encore Raleigh. Contournez ces bagnoles !

La Ford des policiers n'était plus qu'à une cinquantaine de mètres des premiers véhicules dont un commençait brutalement à se décoller du trottoir. Holson braqua le volant pour l'éviter en roulant sur la partie gauche de la chaussée, mais une nuée de balles crépita soudain contre la carrosserie et le pare-brise s'étoila.

Privé de visibilité, Raleigh se rendit compte que la Ford partait dans un brutal dérapage. Ensuite, par la vitre latérale, il eut juste le temps d'apercevoir la voiture qui avait quitté son stationnement se précipiter sur eux dans une série de violentes embardées, ressentit douloureusement le choc de l'éperonnage, et perdit ensuite le sens de la réalité.

Il eut seulement conscience qu'ils heurtaient un nouvel obstacle et que leur voiture se soulevait du sol pour amorcer un tonneau, poursuivant sa course insensée dans un vacarme de tôle froissée. Un choc d'une violence inouïe mit soudain fin à la folle trajectoire.

Il se demanda s'il avait perdu connaissance, n'était-ce que pendant quelques secondes. Sans doute pas, car il n'avait cessé d'entendre la fusillade qui, à présent, prenait une ampleur démentielle. Des balles sifflaient à proximité, quelques-unes s'enfonçant avec un bruit atroce dans la carrosserie.

La Ford était retombée sur ses roues. Le jeune Holson était effondré sur son volant, la tête inondée de sang. Et il y avait une forte odeur d'essence dans l'habitacle. Raleigh pensa aussitôt au feu, essaya d'ouvrir les portières, mais elles étaient bloquées. Le toit du véhicule avait été écrasé lors des tonneaux et empêchait l'ouverture. C'était foutu pour sortir de là sans un secours venu de l'extérieur. Pour l'instant, tout ce que le lieutenant Raleigh pouvait attendre du monde extérieur se résumait à une grêle de plomb brûlant tirée par une

multitude de tueurs surexcités.

« Bravo, Dean ! songea-t-il amèrement. T'es vraiment un as de la connerie professionnelle ! »

Il s'était laissé piéger comme le dernier des débutants. Et il allait bêtement crever dans un cercueil de métal qui n'allait pas tarder à exploser. Tout ça parce qu'il avait voulu respecter la règle du Service en refusant de se poser des questions par trop gênantes, mais pourtant essentielles. Il s'était laissé envoyer à l'abattoir !

Il essuya d'un revers de main le sang qui lui coulait du front, puis son regard se porta sur l'émetteur-radio dont le voyant était toujours allumé. Et une soudaine idée s'imposa alors à lui. Pourquoi pas, après tout ? C'était peut-être la seule chose à tenter.

Les yeux brouillés, il tendit la main pour décrocher le micro. Il dut faire un effort démesuré pour s'éclaircir la vue et tourna le bouton de sélection sur le canal 38.

Sa voix lui parut incroyablement faible quand il commença à lancer son appel.

— Code Strike 126 ! Appel d'urgence pour un Hot-5 ! Objectif piégé dans *Rosharon Alley*. Strike 126, vous me recevez ?

Comme un automate, la tête bourdonnante, il répéta plusieurs fois son message. Autour de lui, à une distance qu'il était incapable d'apprécier, la bataille continuait de faire rage. Il était piégé comme un rat, pris sous le feu croisé de deux clans en plein affrontement.

Et maintenant, tout près de lui, il entendait cette saloperie d'essence qui s'écoulait quelque part dans l'habitable.

Mack Bolan était parvenu dans le secteur signalé par Gadgets lorsqu'il entendit les premiers échos de la fusillade. Il fallait aller observer ce qui se passait exactement là-bas, essayer d'analyser la situation afin d'en tirer de nouvelles données opérationnelles. Il tourna dans une rue perpendiculaire pour rejoindre *Rosharon Alley*, dans *Glanmoore*. Ce fut à cet instant que lui parvint l'appel de Dean Raleigh qui sonna comme un tocsin dans sa radio de bord. Sa réaction fut immédiate et instinctive. Son pied écrasa l'accélérateur. Le petit monstre de la General Motors fit un bond en avant dans le rugissement sauvage de son moteur.

Bolan fut plaqué contre le dossier de son fauteuil-baquet tandis que la Corvette semblait dévorer l'asphalte de la rue. En quelques instants, à une allure démentielle, il surgit sur une chaussée bordée de belles villas résidentielles qui débouchait dans *Rosharon Alley*. Après une nouvelle ligne droite parcourue pied au plancher, il freina à mort une cinquantaine de mètres avant le lieu de l'affrontement.

Dans la seconde qui suivit, il saisit sur le plancher du véhicule un combiné M-16-M-203 en complément de son équipement de guerre, puis s'élança vers la ligne de feu.

Une ahurissante fusillade faisait rage de part et d'autre de l'allée, à proximité du *Holliday Inn*. Des coups de feu partaient d'un peu partout. La plupart des tireurs s'étaient retranchés derrière des véhicules à l'arrêt, d'autres avaient choisi des abris naturels, arbres et talus. D'autres encore se déplaçaient par petits bonds rapides d'une position à une autre, tiraillant presque sans discontinuer. Il y avait déjà de nombreux corps inertes visibles dans le faisceau des phares d'une voiture abandonnée au milieu de la chaussée.

Un autre véhicule à la carrosserie toute cabossée et au toit enfoncé avait percuté le muret d'enceinte du motel. Malgré son état délabré, Bolan reconnut la Ford du lieutenant Raleigh. Un peu de fumée commençait à s'en échapper.

Bolan pointa le canon du gros combiné de guerre et commença à arroser les belligérants hystériques, prenant pour première dble quatre tireurs embusqués derrière une grosse De Soto noire. Une nuée de petits projectiles de .223 High Speed crépita contre la carrosserie qui fut traversée de part en part, atteignant les hommes qui avaient cru à cette vaine protection. Trois d'entre eux furent déchiquetés par les mortels frelons, brutalement projetés au sol à l'état de cadavres. Le quatrième avait réussi à échapper à la rafale en s'élançant vers le motel. Il fut rattrapé par le deuxième tir de Bolan et tressauta un instant sous les impacts, dans une singulière danse macabre.

Le reste du chargeur servit à arroser plusieurs mafiosi de l'autre camp qui croyaient à un renfort inattendu et en profitaient pour se démasquer et progresser vers le motel.

Bolan avait changé trois fois de position depuis le début de son intervention. Il largua une grenade explosive avec le M-203 sur un véhicule qui tentait une manœuvre brutale pour s'enfuir, une autre en direction d'un bosquet d'où partaient des coups de feu. Remplaçant le chargeur du M-16, il balaya en continu les attaquants du motel. Trois autres grenades soulevèrent du sol les véhicules encore intacts, les désintégrèrent dans des gerbes de flammes et de fumée.

Il arrosa encore deux malfrats qui essayaient stupidement de l'atteindre dans la zone obscure où il se trouvait, les transformant incontinent en passoires sanguinolentes. Puis il cessa de tirer. Un silence douloureux s'abattit dans *Rosharon Alley*. Apparemment, la place était nettoyée.

Là-bas, à une quarantaine de mètres, de petites flammes rapides commençaient à lécher la Ford accidentée. L'Exécuteur la rejoignit au pas de course. Il dut faire sauter d'une balle de l'*AutoMag* la serrure de la portière du passager, tirant de biais pour ne pas blesser les passagers. Dieu merci, le flic était encore vivant. Il avait du sang partout, sur le visage et la poitrine, mais il était sauf.

Bolan le tira hors de l'habitacle et l'étendit dans l'herbe de

l'accotement. Il voulut faire de même avec le second policier, mais s'aperçut qu'il était déjà mort, le crâne défoncé par un projectile et laissant voir une partie de son cerveau. Il dut se rejeter brusquement en arrière pour éviter l'immense flamme qui s'empara soudain du véhicule, courut jusqu'au blessé pour le transporter à l'écart.

Alors, le réservoir de la Ford explosa. Une multitude de fragments incandescents et de gouttelettes d'essence enflammée retomba alentour. L'Exécuteur s'était couché sur le flic, lui faisant une protection de son corps. Lorsqu'il se redressa, il scruta la nuit et aperçut dans la fantastique lueur de l'incendie deux silhouettes qui se précipitaient vers une voiture en stationnement, à moins de trente mètres, de l'autre côté de la chaussée. Il faisait presque aussi clair qu'en plein jour, aussi Bolan put-il distinguer nettement les visages des deux hommes. L'un était grand et massif, brandissait un gros revolver devant lui. L'autre était de taille moyenne et vêtu d'un costume classique, mais il était parfaitement reconnaissable avec ses lunettes d'intellectuel, ses cheveux roux et son teint blafard.

Joseph Lipsky !

Bolan n'eut même pas à réfléchir sur la conduite à tenir. Réagissant automatiquement, il fit tonner son gros *AutoMag*. Une balle de .44 magnum atteignit l'armoire à glace en pleine tête, le fit valdinguer à la renverse. L'homme de confiance d'Augie Junior s'arrêta net, eut une seconde de panique qui le cloua au sol, puis se mit à rebrousser chemin en courant. Une seconde ogive monstrueuse le toucha à la jambe, le faisant bouler au sol. Déjà l'Exécuteur fonçait dans sa direction.

Il le trouva étendu à terre, en train de geindre et les yeux fous.

— Tu as trois secondes pour sauver ta peau, cracha l'Exécuteur en s'agenouillant près de lui. Où est-il ?

— J'ai mal ! gémit Lipsky. J'ai mal...

— Tu n'auras plus du tout mal si tu ne parles pas. Où est Blancanales ?

Les lunettes du blessé avaient disparu dans sa chute. Il plissa les yeux pour regarder la grande silhouette noire penchée sur lui et bredouilla :

— J'en sais rien, Bolan... Je vous jure que je vous le dirais si je le savais... Je ne veux pas mourir comme ça, faites-moi transporter à l'hôpital...

— Tu n'as plus que deux secondes.

— Bon Dieu, vous êtes fou !... Je... Ils l'ont remis aux... Jamaïcains.

— Où ? Donne-moi l'adresse.

— Je ne la connais pas... Tout ce que vous pourrez me faire n'y changera rien. Androsi... ne m'a rien dit...

— Tant pis, fit Bolan en caressant la détente de l'*AutoMag* qui tonna une nouvelle fois.

Le front d'intellectuel pourri explosa dans un éclaboussement de sang, d'os et de cervelle.

Un vieux compte était réglé. Mais Bolan n'était pas avancé pour autant, mis à part qu'il venait d'avoir une confirmation quant à ce que Schwarz lui avait annoncé un peu plus tôt.

Il retourna près de Dean Raleigh pour vérifier qu'il pouvait tenir le coup. La blessure que le flic avait au front n'était pas grave. Le sang qui le recouvrait était en grande partie celui de son coéquipier. Pourtant, il devait avoir de nombreux hématomes à la poitrine et peut-être quelques côtes brisées.

— Ça ira ?

— C'était moins une ! grimaça le policier. Je suis un sacré con, Bolan...

On commençait à entendre des appels et des cris en provenance du motel. Des gens effrayés s'interpellaient, quelqu'un se mit à crier au secours.

— Vous n'avez rien à vous reprocher. Comment vous sentez-vous ?

— Comme si j'étais passé sous un bulldozer. Mais je crois que je m'en sors bien, n'est-ce pas ?

Le policier fixait Bolan avec intensité. Ses yeux exprimaient de la reconnaissance, mais aussi ce qui pouvait passer pour une étrange admiration.

— Vous aviez raison, Striker, articula-t-il avec difficulté. La pourriture est bien ancrée chez nous et j'ai mis les deux pieds dedans sans même m'en apercevoir.

L'Exécuteur lui envoya un sourire de compréhension.

— Serrez les dents, soldat. Vous vous en sortirez bien.

Raleigh comprit qu'il ne parlait pas seulement de son état physique.

— Vous croyez qu'il n'est pas trop tard ?

— Tout n'est pas gangrené, affirma Bolan. Rien que pour ça, vous devez vous accrocher à votre insigne.

Il se redressa en entendant brusquement des sirènes qui semblaient se rapprocher à vive allure. Il était grand temps de se replier. Raleigh le vit s'éloigner rapidement dans la lueur dansante des flammes, puis disparaître comme s'il n'avait été qu'une brève apparition de l'au-delà, une illusion issue de son imagination fiévreuse.

CHAPITRE XII

L'Exécuteur était en approche du quartier Montrose pour un nouveau blitz quand il reçut un appel de Gadgets :

— Striker ! Je viens de capter une sale information sur la fréquence des Bleus.

— Vas-y, balance.

— Ils ont découvert un corps dans la banlieue nord.

La voix de Schwarz avait une intonation cassée, presque douloureuse.

— Il y avait des papiers d'identité dans les vêtements. Selon... selon ce que j'ai entendu, ça correspond.

— Tu veux dire...

— Oui, Striker. Il n'y a pas de doute. Et il était dans un très mauvais état.

Bolan ressentit un vide affreux dans la poitrine.

— Comment Toni a-t-elle réagi ? demanda-t-il.

— Mal, évidemment. Elle est à côté de moi.

— C'est peut-être une fausse information.

— On pourrait l'envisager en effet, admit Schwarz. Il peut s'agir d'une manœuvre visant à te faire perdre tout contrôle.

— Je vais essayer de vérifier, dit Bolan. Over.

Il coupa temporairement l'émission, se brancha sur une fréquence de police et appela :

— Hard Case Spécial Sept pour Hard Case Un ! Répondez !

La voix du dispatcher se signala après un délai de quelques secondes :

— Hard Case Un, parlez !

— J'ai besoin d'une confirmation pour le Cold-5 du secteur nord. D'après un contact, l'information serait fausse.

— Négatif. L'identité concorde.

— A-t-il été identifié physiquement ?

Bolan entendit un petit rire désabusé.

— Comment voulez-vous qu'on détermine ça aussi vite ? La tête du type a été brûlée au chalumeau et il n'a plus de mains ! Tout son corps n'est qu'une plaie. On attend les experts de l'identité. Donnez votre position !

Un sourd gémissement quitta les lèvres de l'Exécuteur qui ferma les yeux un instant. Cette fois, le doute n'était plus permis. L'ignoble racaille de la *Cosa Nostra* avait précipité les événements. Ils avaient choisi de se défaire de leur otage après l'avoir sans aucun doute torturé pendant des heures. Cela, dans le but évident de pousser Bolan

hors des limites de sa résistance nerveuse, de lui faire perdre tout contrôle de soi.

— Vous avez entendu, Spécial Sept ?... Répondez !

— Ici Spécial Sept ! fit une voix supplémentaire sur les ondes. Je viens de rejoindre ma voiture. Qu'est-ce qui se passe ?

— Comment ça ? Vous venez de m'appeler !

— Négatif. Vous déraillez.

— Donnez votre indicatif complémentaire ! crépita la voix du dispatcher.

— Rouge 17, troisième section.

— Bon Dieu, on nous bluffe ! Passez sur les fréquences de secours ! Attention ! À toutes les patrouilles...

L'Exécuteur réduisit l'écoute et continua de rouler à la vitesse légale dans *Westheimer Street*. Son visage avait l'apparence du granit et ses yeux étaient devenus de glace.

Ainsi, Lou Androsi avait abattu sa dernière carte. Mais, ce faisant, il venait aussi de gaspiller sa dernière chance de pouvoir continuer tranquillement à diriger son empire de Houston. Bolan n'allait absolument pas perdre le contrôle de lui-même. La rage glacée qui l'habitait depuis qu'il venait d'apprendre l'horrible nouvelle n'avait rien de commun avec un délire de dément.

Lou The Mask, Lou l'Ordure, allait devoir payer très cher la facture. Ce n'était plus l'Exécuteur qui se dirigeait maintenant vers une nouvelle cible mafieuse, mais l'ami de Blancanales, armé d'une froide détermination et se préparant à un carnage sans précédent.

Bolan allait montrer aux *amici* une autre forme de sauvagerie infiniment plus dévastatrice que tout ce qu'ils pouvaient imaginer.

Ayant passé un imperméable léger par-dessus sa combinaison noire, il se rendit dans une boîte à strip-tease de Preston Street tenue par un certain Dave Lancry. Il y fit une entrée discrète, commanda un Bourbon-coca, demanda ensuite à voir le patron.

Le type qui recueillit sa requête se tenait debout devant une porte marquée « privé », tout au fond de la salle. C'était un gros bras à tête de sanglier, avec une balafre sur le front.

— Il ne veut pas être dérangé, grogna-t-il d'un air hautain. Tire-toi, mec.

Bolan lui tira une balle de .9 mm silencieuse dans la bouche avant même qu'il ait fini de parler. Il soutint son corps pendant qu'il ouvrait la porte et le laissa ensuite tomber dans le couloir qui s'étendait devant lui.

Dans un grand bureau situé au fond du couloir, il découvrit quatre hommes occupés à échanger de gros sachets blancs en plastique contre des liasses de billets. Deux gardes du corps debout au fond de la pièce observaient le manège avec une impassibilité de statue. Sans leur

laisser la moindre chance, froidement, il leur expédia à chacun une balle dans la tête, liquida ensuite les quatre autres de la même façon, puis quitta l'établissement aussi simplement qu'il y était entré.

Plus tard, le barman et un serveur déclarèrent que pas un instant ils n'avaient éprouvé le moindre soupçon quant à la personnalité de l'agresseur. Ils décrivirent celui-ci comme un homme de grande taille qui pouvait être assimilé à n'importe quel autre client. Il paraissait un peu fatigué et avait les yeux cernés comme s'il avait un peu trop fait la fête, ajouta le barman. Mais il avait un air très calme, très détendu et même sympathique. Personne n'aurait pu imaginer que c'était Mack Bolan et qu'il allait se livrer à une telle boucherie.

Quarante minutes après avoir liquidé Dave Lancry et six de ses hommes – dont l'appartenance au Syndicat du Crime ne faisait aucun doute – Bolan s'en prit à une autre filière également spécialisée dans la revente d'héroïne en gros. Ceux-là étaient des Jamaïcains. Il connaissait leur repaire grâce aux informations transmises la veille par Hal Brognola, un atelier de tôlerie qui leur servait de couverture.

À l'aide d'un garrot en nylon il élimina silencieusement une sentinelle armée qui fumait un joint, adossée contre un mur, et s'introduisit dans l'atelier par une porte dérobée. Les occupants des lieux, au nombre d'une dizaine, s'étaient réunis dans une grande pièce aux murs constellés de graffitis et qui tenait lieu de dortoir et de salle à manger. Des matelas étaient disposés à même le sol en compagnie d'un mobilier sommaire.

Sans doute passablement inquiets des événements sanglants qui secouaient la cité depuis plusieurs heures, ils discutaient nerveusement en buvant de la bière, un transistor en marche sur une table. Deux fusils d'assaut étaient appuyés contre un mur et plusieurs étuis de revolvers pendaient aux dossiers de chaises branlantes.

C'étaient tous des métis et ils parlaient anglais avec un accent typique. L'un d'eux, un homme au visage de fouine, était en train de débiter précipitamment :

— Je vous dis que ce fumier va finir par s'en prendre à nous, c'est sûr ! Vous avez entendu ce que vient de dire le connard de la radio ? Il sillonne toute la ville en bousillant un max de gus. Faut faire quelque chose. J'en ai rien à branler que cette putain de merde de grosse légume veuille piéger la combinaison noire...

— Tu nous fais chier, Sammy ! rétorqua grassement un costaud au visage épais. Johnny nous a dit de pas bouger, alors on bouge pas.

— J't'emmerde !

— Répète ça, espèce d'enfoiré !

Sammy la Fouine n'eut pas le temps de répéter quoi que ce soit. La porte entrouverte avait violemment pivoté sur ses gonds, claquant contre le mur, et une haute silhouette noire s'y était encadrée.

Plusieurs Jamaïcains bondirent sur leurs pieds pour se précipiter sur leurs armes. Ils furent fauchés dans leur élan par un ouragan de feu et de plomb craché par le M-16 et se mirent à tressauter hystériquement avant de mourir. D'autres cherchèrent leur salut dans la fuite, s'élançant en paquet vers une porte qu'ils n'atteignirent jamais. La rafale les rattrapa à mi-chemin et les cloua contre le mur dans un jaillissement de sang.

Puis Bolan dirigea le canon de son arme sur un métis qui n'avait pas bougé de sa place et levait désespérément les bras vers le plafond.

— Attendez ! Faites pas le con, mon pote ! cria-t-il subitement. Je suis pas ce que vous croyez !

Le doigt de l'Exécuteur se relâcha légèrement sur la détente du M-16.

— Qui es-tu ? Dépêche-toi.

— Bon Dieu, tirez pas, Bolan ! J'suis... j'suis un flic !

— Prouve-le.

Les yeux du type décrivirent un mouvement rapide vers le bas.

— Je peux vous le prouver, mais faut que je baisse les bras...

— Vas-y, dit Bolan. Tu fais un faux mouvement et tu trinques comme les autres.

Avec des gestes lents et calculés, le métis s'assit et entreprit d'ôter une de ses chaussures. Il en arracha la semelle intérieure, y fourragea quelques instants, puis finit par exhiber un insigne du Département de Police. Son front était trempé de sueur.

— Vous voyez, je vous ai pas raconté de blague ! Je suis l'enquêteur Andy Jackson. Ma mission était d'infiltrer le réseau de ce gros dealer.

— De qui dépendez-vous ? fit Bolan qui n'était qu'à moitié convaincu.

— C'est le *capitaine* Dagghaert qui m'a mis sur cette opération.

Ça n'avait rien d'une bonne référence, étant donné ce que Bolan savait du *capitaine*. Dagghaert touchait des enveloppes de l'organisation de Lou Androsi. Peut-être ce dernier faisait-il surveiller ses partenaires jamaïcains en se servant des flics qu'il avait achetés. Dans cet univers tordu et régi par la corruption, tout était possible.

— Qui est le boss de ce réseau ? questionna-t-il en gardant le canon du gros combiné toujours pointé sur le métis.

— Vous l'ignorez ?

— J'attends une réponse.

— Et si je refuse de vous le dire, vous allez me descendre ?

— Laissez tomber, dit Bolan avec un soupir.

Il abaissa son arme et commença à s'éloigner.

— Attendez, Bolan ! Je... Merde ! Au point où en est la situation,

ça n'a plus aucune importance.

L'Exécuteur se retourna.

— Son nom est Johnny Santiago. C'est un type super important dans le business. Il couvre la totalité des secteurs nord et sud-est des faubourgs.

— Vous voulez dire, tout le territoire occupé par l'organisation jamaïcaine ?

— Exact. C'est pas lui le grand patron, mais je crois bien qu'il s'est personnellement occupé de votre copain. Je l'ai vu au début de la nuit, il a lâché quelques mots à ce sujet.

— Par exemple ?

— Il rigolait et disait que vous pouviez toujours courir, que vous le trouveriez jamais. Ensuite, il a affirmé que si vous y parveniez quand même, vous auriez une sacrée surprise.

Andy Jackson eut un soupir et poursuivit :

— Je suppose que cela vous intéresse de savoir où il se planque... Vous devriez jeter un regard du côté de la Chivas Agency. Je ne peux pas vous garantir que vous le trouverez là-bas, mais c'est habituellement son QG en même temps que sa couverture officielle. Il a également d'autres affaires commerciales un peu partout. C'est un type immense avec des bagues en or plein les doigts.

Bolan le fixa un instant sans paraître vraiment le voir.

— Faites gaffe, ce mec est une véritable ordure sanguinaire.

— Merci, dit Bolan en tournant définitivement les talons.

Il sortit par l'arrière du bâtiment et se dirigea à grands pas vers la Corvette qu'il avait garée dans une petite rue tranquille. Le véhicule de sport semblait sommeiller comme un monstre tapi dans l'ombre, attendant d'être lancé vers un autre champ de bataille. Il se mit bientôt à ronronner gravement puis à rugir sur le *Highway* N° 45 qui traversait Houston en direction de East-Side.

CHAPITRE XIII

Les quartiers périphériques de Houston ont la réputation d'être la proie d'une faune dépravée, drogués, dealers, proxénètes, maraudeurs et assassins de tous crins. Statistiquement, il s'y produit plus d'un meurtre à l'heure et les viols ainsi que les rixes y sont innombrables. Pourtant, les habitants de la cité portuaire n'avaient jamais encore été les témoins d'une tuerie telle que celle qui se déroula pendant la nuit du 27 juin.

De minuit à quatre heures du matin, divers rapports verbaux émanant de patrouilles de police firent état de six autres agressions perpétrées dans divers quartiers de la périphérie et des faubourgs sud-est. La première concernait une entreprise de pompes funèbres dont les locaux furent entièrement détruits en quelques secondes par de puissantes charges explosives. Les croque-morts chargés de faire tourner la boîte – au nombre de quatre – portaient tous des noms à consonance sicilo-américaine et étaient soupçonnés par les services de police d'importer de grosses quantités de drogue en provenance du Mexique. Pourtant, jusqu'alors, aucune preuve n'avait pu être relevée à leur encontre et ils n'avaient jamais été véritablement inquiétés par les autorités. Dans les décombres de l'établissement mortuaire, on retrouva les cadavres de ces quatre personnages ainsi que ceux de trois autres individus qui faisaient l'objet d'un mandat d'amener établi par le Bureau fédéral.

L'attaque suivante avait été dirigée contre la *Jamaican Bank of Texas*, une officine située dans *Overside Boulevard*, où étaient stockés d'importants fonds issus d'une multitude d'affaires illégales. Il fut établi par les enquêteurs que ce coup de main avait été opéré à l'aide de roquettes antichars, puis de charges de TNT, et n'avait duré qu'une dizaine de secondes au maximum.

Les quatre autres interventions visaient également des objectifs bien connus des forces de l'ordre, mais qui, curieusement, n'avaient en aucun cas fait l'objet d'enquêtes. Parmi ceux-ci, il y eut une société de prêts sur salaires qui servait de paravent à un réseau d'immigration clandestine, et une agence d'import-export, la *Chivas Forwarding*, dont l'immeuble subit une destruction aux explosifs et se mit à flamber sur le coup de 3 h 30 du matin.

Interviewé par un reporter de la télévision, un adjoint au maire de Houston avoua que les forces de police étaient momentanément dépassées par l'ampleur des événements qui ébranlaient la cité. Il assura pourtant que la situation ne saurait durer et que le calme serait revenu avant la fin de la nuit.

Parallèlement, un bruit alarmant circulait parmi les ressortissants de la pègre. On susurrail qu'on était en présence d'un affrontement entre l'organisation jamaïcaine et celle des sicilo-américains. La pression était devenue trop forte, certifiaient certains Noirs des bas quartiers. Les escrocs blancs ne leur laissaient qu'une part misérable des bénéfices de la Horse[1] et des putes.

Et si d'aucuns se terraient, répondant à une consigne générale venue de mystérieux gros bonnets, d'autres avaient pris les armes et commençaient à descendre dans la rue pour protéger leurs territoires, déclenchant de nouvelles tueries entre bandes rivales.

Pendant ce temps, Bolan roulait rapidement sur l'expressway vers l'extrémité ouest de la ville. Il voulait secouer encore un peu la Mafia avant de se lancer sur une filière qui allait peut-être lui permettre de remonter jusqu'à Lou Androsi.

Comme il s'y était attendu, il n'avait trouvé aucun occupant dans les locaux de la *Chivas Forwarding* et avait dû se contenter de les détruire en y plaçant des charges d'explosif C-4. Mais il avait pourtant découvert dans un bureau un agenda où étaient inscrits de nombreux numéros de téléphone et des noms. Parmi ces derniers figurait celui de Juan Alexis Santiago. C'était un point de départ pour remonter la piste jusqu'au grand patron des Jamaïcains, puis à Androsi.

Quelques minutes auparavant, il avait demandé par radio à Gadgets d'établir une recherche sur les coordonnées téléphoniques. Mais en attendant, il fallait continuer le blitz, ne pas accorder à la Mafia un seul instant de répit.

Il quittait l'expressway pour rejoindre *Main Street* quand un appel se fit entendre sur le canal 38 que le scanner venait de sélectionner :

— Code 126 ! Scout bleu appelle Striker !

Après une seconde de surprise, Bolan appuya sur la pédale du micro :

— Je vous reçois. Passez sur canal moins 3 !

Il sélectionna le canal 35 et lança sèchement :

— Précisez votre identification, Scout bleu. Il y a beaucoup de monde sur les ondes.

— 285 à Rosharon, prononça clairement la voix du lieutenant Dean Raleigh. Je n'ai plus d'états d'âme et je commence sérieusement à penser qu'il n'est pas trop tard. Cela vous va ?

— O.K. ! Je vous croyais sur la touche.

Un rire bref passa dans le haut-parleur.

— Juste le temps de me faire rafistoler et de prendre un remontant. Ça n'avait rien de sérieux.

— Content pour vous.

— Vous avez une drôle de voix. Vous êtes crevé, on dirait.

— Ça ira. J'ai encore beaucoup à faire, Scout bleu. À bientôt peut-

être.

— Attendez une seconde ! Je roule en ce moment avec ma caisse personnelle. Savez-vous qui est à côté de moi ?

— Aucune idée.

— Une personne que vous avez rencontrée il n'y a pas si longtemps dans un endroit bourré de types bronzés. Ses initiales sont A. J. Il a des éléments intéressants à vous transmettre.

Bolan se remémora son bref face-à-face avec Andy Jackson qu'il avait bien failli éliminer en même temps que les dealers jamaïcains.

— Je vous écoute.

— Il croit savoir comment remonter jusqu'à la personne que vous cherchez.

— Ça n'a plus aucune importance. Le coup est annulé, je dois poursuivre.

La voix de Bolan était devenue rauque.

— Ne faites pas le con, Striker. Vous vous trompez. J'ai une information de première à vous transmettre. Le Cold-5 de la banlieue nord a été identifié, il s'agit d'un maquereau de Galveston. La première hypothèse était fausse.

Subitement, le visage fatigué de Bolan se détendit. Il resta silencieux un assez long moment et se frotta les yeux du revers de la main.

— Vous avez compris ce que je vous ai dit, Striker ?

— Oui. En êtes-vous sûr ?

— Certain. Alors, arrêtez le massacre, bon Dieu !

— J'arrêterai quand j'aurai abouti.

— Bien sûr, je vous comprends. Mais il se pourrait que de notre côté nous trouvions où vous devez vous diriger, Striker.

— Vous voulez vous griller ?

— Ce n'est pas indispensable. Bon, si je veux vous joindre plus tard, c'est toujours le même numéro ?

— Appelez n'importe quel canal, ça aboutira toujours.

— O.K., vous pouvez être sûr que je n'y manquerai pas. Faites gaffe à vos os. Beaucoup de personnes sont de tout cœur avec vous malgré les apparences.

— Bien reçu, fit Bolan en coupant l'écoute.

Pendant un court instant, une onde chaleureuse monta en lui, s'épanouit vivement. Il eut un geste machinal comme pour chasser une poussière de son œil. Ce qu'il éprouvait n'était pas autre chose que de l'émotion, de la reconnaissance et de la fierté.

Le guerrier solitaire avait réussi à se faire deux amis dans cette ville gangrenée par la corruption et la rapacité. Rien que cela valait la peine qu'il se donnait à aller jusqu'au bout de ses idées.

Quelques instants plus tard, il fit demi-tour pour reprendre

l'expressway et accéléra. La filière Johnny Santiago attendrait un peu.
Une autre ouverture requérait son attention de toute urgence.

CHAPITRE XIV

Les deux flics en civil dans la voiture banalisée donnaient l'impression de dormir. Ils avaient basculé les fauteuils avant en position de repos tandis qu'une radio de service égrenait de temps en temps en sourdine des messages laconiques lancés par le dispatching du H. P. D. Deux autres flics se dissimulaient dans l'ombre d'un petit jardin qui s'étalait devant la façade d'une belle villa en pierre de taille.

Les quatre policiers avaient reçu pour mission d'opérer une surveillance discrète de la demeure de Nadège Stahlbaum, l'un des deux adjoints du préfet. Ils savaient que d'autres points stratégiques de la ville faisaient également l'objet d'une surveillance, mais ils ne croyaient que modérément à l'utilité de leur présence en ces lieux.

Au terme d'une longue attente silencieuse, le chauffeur s'étira et confia à son collègue :

— Je commence à en avoir marre. Mon cul va bientôt faire partie de la banquette si ça continue. Il est quelle heure, Steve ?

— Bientôt l'heure de la relève, sourit le sergent Steve O'Hara. Une dizaine de minutes tout au plus. Patiente un peu et tu vas pouvoir aller faire un gosse à ta bonne femme.

— Tu parles ! Chaque fois que je rentre à une heure aussi tardive, elle se met à grogner et me montre son dos !

— C'est pas incompatible, rigola Steve. Me dis pas que tu ne connais que la position du missionnaire.

— Moi non. Mais vas-t'en le lui faire comprendre !

— Si tu veux, je peux aller le lui expliquer ?

— Arrête tes conneries. Merde ! Ça fait déjà presque quatre heures qu'on est sur cette planque.

— Il n'y a pas assez d'effectifs...

Ils entendirent un bruit de moteur dans une rue adjacente et Ted soupira :

— Dire qu'il y a des gens qui passent leurs nuits dans les boîtes à strip pendant qu'on s'escrime à gagner quelques dollars par mois !

— Change de boulot...

— Ben voyons ! Et qu'est-ce que tu veux que je fasse ?

— Je sais pas. Maquereau, par exemple. Ou dealer. Paraît que ça rapporte gros.

— T'es vraiment con.

— Peut-être. Con au point de ne pas vouloir accepter les enveloppes de ces gros mecs d'*Old Market Square*. Faudra que j'y réfléchisse un de ces jours.

— Tu ferais ça ?

— Ça va pas, la tête ? Tu me vois ensuite en train de leur faire des courbettes et des...

— Hé ! Ferme-la un peu, tu veux, l'interrompit Stève, l'œil braqué sur le rétroviseur extérieur.

Son coéquipier tourna la tête pour regarder la rue derrière eux.

— Ouais, on a de la visite, dit-il en posant machinalement la main sur la crosse de son revolver. Et c'est pas la relève.

Il continua d'observer la silhouette en approche tout en commentant à voix basse :

— C'est sans doute un fêtard qui rentre chez lui. Je te parie qu'il pue l'alcool à plein nez !

Mais l'arrivant n'avait rien d'un fêtard. Il marchait rapidement, sans la moindre hésitation. Il portait un imperméable et un chapeau au bord rabattu sur le front.

— Bon Dieu, j'espère que c'est pas un de ces chieurs de l'inspection générale ! La dernière fois que j'ai eu affaire à un de ces nazis, il ne m'est arrivé que des emmerdes.

Ils gardèrent ensuite le silence, puis Ted émit un petit soupir ennuyé quand l'homme à l'imperméable s'arrêta devant leur véhicule. L'arrivant s'accouda à la portière et leur montra un insigne de la brigade des antigangs.

— Salut, fit Ted en essayant un sourire. J'ai cru un instant qu'on avait la Gestapo sur le dos.

Le type lui rendit brièvement son sourire, questionna d'un ton amical :

— Rien d'anormal ?

— Stand-by complet.

Steve fit un mouvement de la tête pour désigner deux fenêtres éclairées à l'étage de la villa, ajouta :

— Apparemment, il n'a pas envie de se coucher. Peut-être qu'il s'est collé à côté de son téléphone pour s'informer de ce qui se passe.

— Ouvrez grands les yeux, conseilla le flic des antigangs. Et faites gaffe !

— Ici, tout est calme...

— Ça risque de ne pas durer.

— Aurait-on vu le grand méchant Bolan dans les parages ?

— Le grand méchant Bolan pourrait bien être en train de nous concocter un coup à sa façon. Il vient de descendre deux autres types tout près d'Hermann Park, à deux pas d'ici.

— Merde ! On n'a rien entendu à la radio.

— C'est encore confidentiel. On va essayer de le piéger, tout le secteur est bouclé.

— Bon, pas question de pioncer, alors !

— Y a pas intérêt, répliqua le flic à l'imperméable qui se décolla du

véhicule pour traverser la rue en direction de la villa.

Ils le virent pousser le portillon du jardin et s'arrêter tandis que la silhouette d'un des policiers de garde s'approchait de lui. Il y eut apparemment un court conciliabule, puis la porte de la maison s'ouvrit et se referma sur le visiteur.

Ted poussa un nouveau soupir.

— Y en a qui ont le beau rôle. Ces gus passent leur temps à se balader sous prétexte de faire leur enquête.

— Sois pas mauvaise langue. Ces gus, comme tu dis, doivent assumer beaucoup plus de risques que nous. Quand ça pète, ils sont aux premières loges.

— Ils sont payés en conséquence.

— Écoute, Teddy, prends pas mal ce que je te dis, mais tu commences à m'emmerder avec tes jérémiades. Je crois que je comprends pourquoi ta bonne femme te tourne le dos au plumard.

— Oh ! Arrête de me charrier, tu veux ! Tu dis ça parce que tu n'es pas marié ?

— Quand je t'écoute parler, je me dis que c'est une bénédiction ! s'esclaffa Ted. Dis, t'as pas faim ?

Il fouilla dans le vide-poches du tableau de bord et en sortit deux sandwichs. O'Hara en accepta un qu'il déballa de son sac plastique. Il commençait à mordre dedans quand son attention fut attirée par le rectangle lumineux qui venait de se découper au rez-de-chaussée de la maison, à l'emplacement de la porte.

— Monsieur superflic a fini son inspection, commenta-t-il, la bouche pleine.

Il comprit que son interprétation était erronée en entendant d'abord une exclamation puis un appel pressant en provenance du jardin.

— Steve, Ted !... Rappliquez ! Bon Dieu !...

— Reste là ! lança-t-il en crachant par la portière le morceau de pain qu'il avait dans la bouche.

Il sortit précipitamment pour rejoindre les deux autres policiers dont l'un soutenait un homme chauve en robe de chambre qui paraissait avoir du mal à respirer.

— Qu'est-ce qu'il y a, Mark ? Qu'est-ce qui se passe ?

Brusquement inquiet, il considéra le domestique qui reprenait péniblement son souffle, lui lança nerveusement une question :

— Quel est le problème ?

— C'est... c'est cet homme qui est entré. Il...

— Quoi ? Reprenez-vous, bon sang !

— Il m'a envoyé... du... du gaz et je suis... Je...

Une quinte de toux agita le chauve dont les yeux s'embruèrent. Steve se sentit frémir.

— Suis-moi ! lâcha-t-il à l'adresse du policier en civil à côté de lui.

Puis, dégainant son arme, il s'élança à l'intérieur de la villa, monta quatre à quatre les marches jusqu'à l'étage. Il fonça vers la porte éclairée au fond du couloir, s'adossa un court instant contre la cloison, puis fit irruption dans la pièce, son .38 réglementaire tenu à bout de bras.

— Nom de Dieu ! sacra-t-il après deux secondes d'inspection.

Il n'y avait personne dans le grand bureau luxueux où planait pourtant la lourde odeur d'un cigare qui achevait de se consumer. Le cendrier était posé sur une table basse à côté d'un téléphone. Mais, apparemment, il n'y avait pas eu lutte.

Le flic du H. P. D grogna, parcourut rapidement les autres pièces de l'étage sans découvrir la moindre présence.

— Tout va bien, Steve ? questionna un de ses collègues qui débouchait en courant dans le couloir.

— Tout va bien, mon cul ! On s'est fait posséder !

— Tu veux dire que...

— Ouais !

— Mais comment a-t-il pu faire ça ? On n'a pas bougé d'en bas...

— La baraque n'a sûrement pas qu'une sortie... Hé ! Tu sens ça ?

— Ça pue le cigare.

— Y a une autre odeur.

— Ouais... Une drôle d'odeur, comme...

— Je... Merde, j'ai la tête qui se met à tourner...

— C'est du gaz de combat ! Foutons le camp d'ici !

Titubant, ils redescendirent dans le hall du rez-de-chaussée où se pressaient maintenant quatre autres policiers en civil qui devaient assurer la relève.

— On peut savoir ce qui se passe dans le secteur que tu étais censé surveiller, Steve ? demanda aigrement un flic trapu au visage rougeaud.

D'un revers de la main, le sergent O'Hara balaya quelques croûtes de pain accrochées à sa veste et se baissa vers l'oreille de son collègue.

— Je suis sûr qu'il connaît la réponse, Sam.

— Qui ça, il ?

— Le gros maquereau qui te file tes pots-de-vin à la fin du mois. Pose-lui la question.

Il le planta là, se dirigea à grands pas vers son véhicule dans lequel il se laissa tomber, claquant bruyamment la portière.

— De quelle couleur est la merde, Steve ? s'enquit Ted en grimaçant.

— De toutes les couleurs, mon vieux. Quand Dagghaert va apprendre qu'on nous a escamoté cette grosse légume presque sous nos yeux, ça va faire vilain. Tu peux t'attendre à ce qu'il nous balance

à la circulation.

— C'était pas un mec des antigangs...

— T'as trouvé !

— Et alors ? Qui pourrait être assez gonflé pour... Putain !... Bolan, non ?

— J'en sais trop rien, mais je parierais volontiers sur lui.

— Hé ! C'est dingue. Tu te rends compte qu'on est des centaines de flics à lui cavalier après et qu'il a le cran de se pointer en plein dans une zone de surveillance...

— Et par la même occasion, on passe pour des minables.

— On n'est pas des minables. Personne ne peut nous reprocher de nous être fait avoir par Bolan. Il a blousé des centaines de types avant nous !

— Le résultat sera le même. Il se peut aussi qu'en haut lieu on décide subitement une consigne de silence, et ce sera encore pire.

— Quel mec gonflé, quand même !

— T'excite pas trop, c'est pas sûr qu'il s'agisse de lui.

— Moi, j'en suis sûr, en tout cas ! Et je vais te dire autre chose : je souhaite que Bolan foute la pâtée à toutes ces grosses ordures qui pourrissent notre ville. Je me fous pas mal que Dagghaert me flanque à la circulation. Je commence à être sérieusement écoeuré de toute cette magouille qui se passe en douce chez nous, Steve. On nous dit à mots couverts qu'il faut fermer les yeux, qu'il y a d'indispensables concessions à faire avec la racaille pour mieux la contrôler, et que c'est pas notre problème. Mais tout ça, c'est du bidon, des manigances bien dégueulasses.

— Tu prêches un converti, s'entendit affirmer O'Hara.

— Et je suis à peu près sûr que des grosses têtes de notre administration sont dans le coup... Je crois d'ailleurs que Stahlbaum est mouillé. C'est pas ton avis ?

— Il y a des bruits qui circulent sur lui, rien de plus. Mais si c'est vraiment Bolan qui l'a embarqué, ça pourrait être une confirmation... Et je suis en train de me dire qu'il pourrait bien se passer certaines choses d'ici à ce que le jour se lève.

— Espère un peu ! Ce mec est vachement gonflé ! répéta encore Ted, admiratif, en hochant la tête avec force.

CHAPITRE XV

Le « mec gonflé » avait rejoint depuis dix minutes un parking de West End Station où était stationné son QG roulant. Il avait bandé les yeux de son prisonnier, l'obligeant à monter dans le char de guerre sous la menace de son Beretta, puis l'avait enfermé dans la partie habitable.

Nadège Stahlbaum était encore un peu sous l'effet du gaz anesthésiant dont Bolan s'était servi pour le neutraliser.

— Est-ce que tu crois que ça va marcher ? demanda nerveusement Toni Blancales, dans le module opérationnel.

— Il faudra qu'il parle, gronda sourdement Bolan, les mâchoires serrées.

— Et s'il n'a pas la bonne réponse ?

Elle nota l'imperceptible crispation de l'Exécuteur, se tut en le regardant disparaître par la petite porte métallique.

Le fonctionnaire de police était assis sur une couchette, là où Bolan l'avait laissé, prostré dans une attitude apparemment résignée. Il releva la tête pour fixer son ravisseur et un tic nerveux lui agita la bouche.

— Vous êtes complètement fou, marmonna-t-il. Jamais vous ne vous en sortirez.

— Si je ne m'en sors pas, vous non plus expliqua calmement Bolan dont les yeux avaient pris la couleur de la banquise.

— Qu'attendez-vous de moi ?

— Vous le savez parfaitement. Vous savez pourquoi je suis, ici, à Houston, et qui je suis venu chercher. Si on y a touché, vous écoutez. Si on le tue, je vous tuerai de la même façon. Vous avez donc intérêt à coopérer.

— Vous faites une grossière erreur, vous savez ? Je ne suis qu'un simple fonctionnaire et je ne vois pas quelle aide je pourrais vous apporter.

Bolan lui montra un chrono qu'il enclencha et posa à côté de lui sur la couchette. Le Beretta prolongé par le sinistre silencieux apparut dans sa main.

— Le compte à rebours a commencé. Dans trois minutes exactement, il sonnera la fin de votre existence.

— Vous n'oserez pas !

Le regard glacé se posa fixement sur Stahlbaum qui le soutint un court instant puis baissa les yeux. De nouveau, sa bouche s'étira par saccades.

— À vous entendre, on pourrait croire que vous ne me connaissez

pas. Mon nom est Bolan, Mack Bolan. Vous n'êtes qu'une ignoble pourriture sous l'apparence d'un honnête citoyen, Stahlbaum. Vous supprimer ne sera pour moi pas plus difficile que d'écraser une punaise.

— Oui, je vois... Vous faites peut-être allusion à certains contacts que les autorités jugent utile d'entretenir avec le Milieu ?

— Comme Lou Androsi, par exemple. Et bien d'autres encore.

— Je ne connais pas cette personne.

— Lou Androsi est Matt Spiegel comme vous-même êtes Direction Deux.

— Vous êtes... Vous êtes au courant de ces...

— Ouais. Je suis très bien équipé et tout ce qui a pu être échangé cette nuit par radio est enregistré sur une bande. Il ne vous reste plus que deux minutes et demie.

— Écoutez, tout ça n'a pas de sens, je...

— Vous avez sans doute raison, coupa soudain Bolan en pointant le gros bulbe du réducteur de son sur le fonctionnaire véreux. Vous laisser vivre n'a aucun sens, je pense qu'en fait vous ne me serez d'aucune utilité.

Les yeux de Stahlbaum s'exorbitèrent et de grosses gouttes de sueur jaillirent spontanément de son front.

— Vous ne pouvez pas ! s'écria-t-il d'une voix rauque et tremblante. Je sais que vous ne tirez pas sur les gens normaux. Je...

Il s'interrompit en entendant un petit rire semblable à un bris de vitre, puis le double déclic du chien qui se relevait à l'arrière du Beretta lui arracha un frémissement nerveux. Son tic le reprit de plus belle et le gémissement lugubre qu'il émit parut venir du plus profond de ses entrailles.

Bolan décrocha une extension du radiotéléphone, contre la cloison.

— Le compte à rebours ne tient plus, Direction Deux. Appelez immédiatement Matt Spiegel-Androsi ou apprêtez-vous à crever.

L'expression crispée qui avait jusqu'alors maintenu les traits de Stahlbaum s'effaça d'un coup. Le regard embué, le visage devenu cireux, il parut en quelques secondes avoir consumé dix ans de sa vie. Il fit entendre un bruit de respiration syncopée, tendit une main blême vers le combiné.

— Très bien, je vais le faire, acquiesça-t-il d'une voix aux consonances irréelles.

— Demandez-lui où est Rosario Blancanales. Tâchez d'être convaincant.

Après un toussotement râpeux, le fonctionnaire de la préfecture composa un numéro à sept chiffres, déglutit plusieurs fois en redressant son torse et une étrange transformation s'opéra. Bolan observa avec attention la lueur rusée qui brusquement modifiait son

regard, les petites pattes d'oie qui se formaient spontanément aux commissures de ses yeux et la moue sournoise apparue sur ses lèvres minces.

Maintenant, l'Exécuteur en était sûr, Nadège Stahlbaum allait mettre dans la balance toute son intelligence vicieuse pour essayer de sauver sa peau de vendu.

Sa voix était redevenue parfaitement ferme lorsqu'il demanda dans l'appareil :

— Passez-moi Matt. Dites-lui que c'est urgent.

Trois secondes s'écoulèrent en silence tandis qu'il fixait un point imaginaire sur la cloison, puis :

— Il s'est passé quelque chose de grave, Matt. Faut qu'on en discute.

Bolan brancha un ampli en sourdine et la voix de Lou The Mask se fit entendre :

— C'est toi ?... Bon Dieu, on vient de me dire que...

— Oui. Mais ce n'est pas exactement ça. Il a fallu que je trouve une astuce pour me sortir de ce mauvais pas.

— Tu veux dire que... que c'est toi qui as monté ta sortie ?

— C'était la seule solution, Matt. Le cercle se resserrait sur moi, tu comprends ?

— Comment as-tu fait ?

— Un type de la boîte me devait un service. J'ai arrangé une intervention. Je ne peux pas tout t'expliquer pour l'instant, il y a trop de risques. Et d'un autre côté, il va falloir que tu déplaces, lieu... la marchandise.

— Je ne vois pas pourquoi je ferais ça !

— Quelqu'un est en ce moment en train de confier des choses ennuyeuses là où il ne faut pas. Ne me demande pas qui, je sais seulement qu'il s'agit de quelqu'un de chez toi. C'est une chance que ça me soit venu à temps à l'oreille.

— Bon... Heu, qu'est-ce que tu suggères ?

— Modifie ton plan... En fait, je pense que tu ferais mieux de tout laisser tomber.

— Pas question !

— Ce serait mieux, crois-moi. Certains responsables que nous ne contrôlons pas sont en train de se poser des questions épineuses. Le numéro Un a tenu à reprendre personnellement les opérations en main.

— Cette potiche ?

— Il est poussé par d'autres. Tu vois ce que je veux dire ?

— Ouais, bien sûr... Mais je ne peux pas reculer. On pourra résoudre ce problème-là en même temps que l'autre.

— C'est de la folie ! Si tu savais ce que je sais, tu arrêterais

immédiatement les frais.

— Je t'ai dit que je ne peux pas.

— Alors, c'est tout le système qui va être réduit en miettes. Ne me dis pas que tu as déjà expédié le colis...

Un ricanement hystérique passa dans l'appareil.

— Tu me prends pour un demeuré ? On s'occupera du paquet seulement quand le marché sera conclu définitivement.

— Et où comptes-tu l'entreposer entre-temps ?

— T'inquiète pas. On va le mettre là où il sera facile de s'en débarrasser ensuite.

— Bon, heu, je souhaite que tu ne fasses pas une grosse erreur, Matt.

— Ça va, ça va !...

— Je ne peux pas rester longtemps en ligne.

— Rappelle-moi si tu as du nouveau ! fit le téléphone juste avant le décliç de coupure.

Nadège Stahlbaum le posa devant lui et annonça d'un ton désabusé :

— Vous vous doutiez évidemment qu'il n'allait pas lâcher comme ça l'information...

— Ce n'est pas votre problème, fit sèchement l'Exécuteur. Apprêtez-vous plutôt à trahir un autre de vos petits amis.

Il écrivit un nom sur un morceau de papier qu'il posa devant le fonctionnaire et fit une brève apparition dans le module opérationnel.

— Mets-toi en écoute large, indiqua-t-il à Gadgets. Mais filtre surtout la bande du radiotéléphone.

— Le scanner est en réception simultanée, renvoya Schwarz. On couvre tout ce qu'il est possible de capter dans un rayon de trente kilomètres.

Bolan posa son regard sur la sœur de Politicien assise devant la console informatique. Il lut dans ses yeux une muette interrogation et lui adressa un clin d'œil affectueux.

— Même si je dois ratisser toute la ville, je le trouverai, Toni.

— Je sais, Mack.

— Tiens bon.

— N'aie pas d'inquiétude, je m'accroche comme une grande, répliqua-t-elle en grimaçant un sourire.

Il repassa dans la cabine de séjour. Stahlbaum n'avait pas bougé d'un centimètre.

— Allez-y, appelez l'attorney général Robert Delang. Informez-le que c'est fini pour lui, que ses enveloppes vont lui exploser à la figure. Après ça, vous aurez encore une dizaine d'honorables citoyens à avertir qu'ils doivent laisser tomber la magouille pourrie.

On en était arrivé à la phase finale. L'idée de Bolan consistait à

couper tous les ponts à Lou le Masque, à désorganiser son système en créant un maximum de pagaille afin qu'il perde le contrôle de ses effectifs et que ceux-ci se mettent à paniquer. À partir de là, il sortirait bien quelque élément utilisable de la boîte de Pandore. Le seul impératif : déclencher tout le cirque en un minimum de temps.

L'aube n'allait pas tarder à poindre, les rats rentreraient dans leurs égouts et les flics renforceraient les barrages dans les rues. S'il parvenait suffisamment tôt à arracher son ami Blancanales de la gueule puante de la Mafia, Bolan s'occuperait ensuite de Lou l'Ordure. Il avait un plan pour le débusquer de sa tanière ambulante. Un plan qui requerrait à la fois de l'astuce technique et beaucoup de feeling, mais qui pouvait fonctionner en raison de la psychologie machiavélique du maître de Houston.

C'était peut-être une gageure. Mais, depuis longtemps, Bolan avait l'habitude des situations désespérées. Et il n'y avait pas d'alternative.

Stahlbaum passa un peu plus de vingt minutes à parler dans le téléphone avec des personnages aux intonations anxieuses, posant des questions insidieuses, leur fournissant des informations alarmantes et rusant pour les convaincre.

À la fin, il se passa une main lasse sur le front, fixa Bolan d'un regard pointu semblable à celui d'un oiseau, et cracha sourdement :

— Tuez-le ! Trouvez Androsi et tuez-le.

— Quel arrangement espérez-vous ?

— Si vous ne l'éliminez pas, c'est lui qui me fera descendre quand il apprendra que je vous ai parlé. Je sais que je ne resterais pas quarante-huit heures en vie, même si je me faisais enfermer dans une prison.

— Donnez-moi des éléments.

— En ce moment, il n'occupe sûrement pas un poste fixe. Il a une Cadillac aménagée en QG pour son business, avec toutes les installations techniques qu'on peut imaginer. C'est un véhicule tout-terrain, entièrement blindé et possédant une autonomie totale en cas d'attaque. Et il ne se déplace jamais sans au moins une équipe de protection qui le suit à distance, des hommes armés et bien entraînés...

— Est-il outillé électroniquement pour intercepter des communications hertziennes ? l'interrompt Bolan.

— Bien entendu ! Je vous dis que sa Cadillac est un véritable quartier général roulant équipé des moyens les plus modernes. En plus de ça, je sais que depuis ce matin il a fait monter un dispositif d'écoute et de localisation téléphonique dans certaines sociétés qu'il contrôle. Vous devrez en tenir compte.

Bolan ne fut pas étonné, cela confirmait ce que Gadgets avait déjà découvert à l'aide de ses détecteurs. Ce n'était d'ailleurs qu'un

handicap mineur qu'il comptait transformer en avantage.

Il alluma une cigarette.

— Continuez de vider votre sac. Parlez-moi de ses accords avec les Jamaïcains. Quels sont ses contacts, ses intermédiaires, les points d'échange et les boîtes sous contrôle ?

Le pion véreux de la Préfecture resta quelques secondes sans la moindre réaction, le regard dans le flou. Puis il prit son souffle et ses lèvres minces commencèrent à s'agiter, articulant des mots, des phrases qui s'enchaînèrent avec volubilité.

La cigarette de Bolan se consuma toute seule dans le cendrier où il l'avait déposée.

Quand Stahlbaum cessa de parler, l'Exécuteur en savait assez pour être en mesure de liquider la plupart des réseaux crapuleux de la cité. Mais il n'en avait guère le temps. Ce qui comptait à présent, c'était de récupérer Blancales de toute urgence, avant que la folie d'une ordure complètement paranoïaque ne fasse intervenir le pire. Pour cela, il lui manquait encore une information fragmentaire que le reste de la nuit allait sans doute lui apporter s'il ne se trompait pas dans ses estimations. Du moins adressa-t-il une muette prière au ciel pour qu'il en fût ainsi.

CHAPITRE XVI

L'asphalte du Highway défilait lentement sous le long véhicule luxueux. Deux autres voitures bourrées de buteurs suivaient, conservant chacune une marge d'environ cinquante mètres.

Lou Androsi actionna l'interphone pour ordonner à son chauffeur :

— Tu t'arrêteras au prochain terre-plein de Cross Road, Tim.

Regardant tour à tour son garde du corps et Natale Gianelli comme s'ils n'étaient que de simples accessoires, il se tripota le menton puis lâcha sur un ton ambigu :

— C'est quand même bizarre, cet appel...

— Quoi ? fit Gianelli. Tu veux parler de Nad ?

— J'ai beau me gratter les neurones, je comprends pas pourquoi il s'est débiné comme ça. C'est pas dans ses habitudes. Il avait la situation bien en main et je le vois mal tailler la route comme s'il avait le feu au cul.

— Ouais, on aurait dit qu'il était mort de trouille. Et si...

— Qu'est-ce que tu dis, Nat ?

— Je me pose une question. Suppose que l'information qu'on a reçue soit vraie, en fin de compte ? On en revient à ta première idée.

Androsi marqua une pause. Il fixa le cigare qui fumait entre ses doigts, le porta à sa bouche charnue pour le têter voluptueusement, hocha ensuite la tête d'un air entendu.

— C'est exactement ce que j'étais en train de me dire. Si c'est vraiment ça, tu comprends ce que ça signifie ?

— Qu'on est en train d'essayer de nous le mettre bien profond. Quelqu'un pourrait bien être derrière lui. Et j crois qu'il n'y a pas besoin de trop se creuser la tronche pour comprendre qui c'est.

Le boss souffla lentement sa fumée, tenta de faire un rond et ne réussit qu'à donner naissance à une sorte de spectre mou qui lui retomba sur les yeux.

— Putain de merde ! crachota-t-il en balayant la fumée avec sa main. Cet enfoiré commence à me taper sérieux sur le système !

Il se mit subitement à brailler avec hargne :

— Et tous ces connards qui ne sont même pas capables de lui vider un chargeur dans le buffet ! Je m'demande pourquoi je continue à leur filer tant de pognon, à tous ces cons ! Putain, c'est pas possible ! Merde, merde, merde ! Fait chier ! J'te jure que je vais en attraper quelques-uns et me les faire, bordel de merde ! Je vais les... les...

Il s'étrangla à moitié, toussa et lança une nouvelle bordée de jurons. Nat attendit prudemment la fin de l'orage pour intervenir en douceur :

— Te laisse pas avoir par les nerfs, Lou. Toi et moi, on est crevés, pense qu'on n'a pas roupillé depuis près de vingt-quatre heures...

— Ouais, t'as raison, admit Lou dont les yeux étaient devenus rouges et larmoyants. Bon, j'étais en train de te dire que... Merde, où j'en étais, bon Dieu ?

— Tu parlais de...

— Ouais ! J'te disais que finalement c'est moi qui le tiens par la queue, cet endoffé en combinaison.

Gianelli faillit lâcher un mot douteux. Lou recommençait à dérailler, comme à chaque fois qu'il se trouvait confronté à une situation qu'il ne parvenait pas à dominer suffisamment vite. Il n'y avait rien à faire contre ça, c'était paraît-il héréditaire. Fallait simplement attendre que ça passe et qu'il retrouve sa lucidité.

Une fois parmi d'autres, à la suite d'une crise où le boss avait poignardé un soldat de la rue qui lui avait tenu tête, l'un de ses conseillers lui avait bêtement suggéré de voir un spécialiste en psychothérapie. Le crétin imprudent n'avait pas survécu plus de deux heures.

Nat connaissait ce funeste épisode, ainsi que d'autres tout aussi peu encourageants. Aussi usait-il d'un maximum de souplesse et de diplomatie quand il était le témoin d'un débordement psychotique de son patron.

— C'est évident, Lou. Il est complètement coincé.

— Sers-moi une coupe, Turck ! dit brusquement Androsi à son gorille à tête d'oiseau de proie.

La montagne de muscles s'empressa de faire pivoter le bar réfrigéré, en sortit une bouteille de champagne et une coupe qu'il disposa sur une tablette amovible.

— Mets-en une aussi pour Nat. T'as soif, hein, Nat ?

— Heu, ouais, acquiesça automatiquement Nat. Tu sais...

Il s'interrompt un instant pour observer dans le faisceau des phares un large espace de terre battue sur lequel la Cadillac s'arrêtait doucement.

— Il a foutu une putain de pagaille, mais les flics finiront par l'avoir.

— C'est tous des cons ! Des mecs sans cervelle sur qui je peux même pas compter. Mais quand je te dis que je le tiens par la queue, tu peux me croire.

— Stahlbaum ?

Androsi demeura un court instant silencieux, puis il éclata d'un rire tonitruant.

— J'suis content qu'on soit enfin sur la même longueur d'ondes, Nat ! Ouais, Stahlbaum le Judas qui est en train d'essayer de m'endormir pour sauver son sale petit cul de rond-de-cuir ! Je viens

d'avoir une prémonition, et ce genre de truc, ça ne m'a jamais trompé. Tu peux parier toutes les putes d'*Old Market Square* contre un eunuque qu'il va rappeler pour me dégoïser d'autres conneries. Sûr qu'ü va essayer de savoir où on a planqué le copain de Bolan. Et c'est là qu'il va pas falloir rater le coup. Appelle tout de suite cette équipe de bras cassés pour qu'ils loupent pas la localisation, cette fois. Je veux savoir d'où il me balance ses conneries !

Gianelli avait déjà le radiotéléphone à la main.

— Attends ! Remets-moi d'abord la cassette... Je veux encore écouter cette tête de nœud.

Lou le Masque s'allongea à moitié sur sa banquette et commença à siroter doucement son champagne tandis que Nat s'exécutait. Puis il ferma les yeux, écouta pour la seconde fois l'enregistrement de la conversation qu'il avait eue avec Nadège le Malin. Un sourire s'épanouit peu à peu sur sa bouche lippue.

Génial ! C'était tout simplement génial. Bolan le grand fumier allait bientôt manger dans sa main !

Une odeur pestilentielle emplissait les lieux. Une odeur écœurante et forte, comme celle d'un cadavre en décomposition depuis plusieurs jours. Quelque part, un poste de radio débitait de la musique en sourdine et il y avait parfois des chuchotements et des rires étouffés.

Il ouvrit lentement les yeux, respira l'air fétide et poussa un gémissement. Il se sentait affreusement mal. Sa tête douloureuse était parcourue d'élancements qui lui donnaient à chaque fois l'impression qu'elle allait éclater. Il était au bord de la nausée.

On lui avait attaché les poignets dans le dos et ses jambes étaient réunies par du fil de fer barbelé qui lui martyrisait les chevilles et les mollets.

Rosario Blancanales avait encore présente à l'esprit la vision de la seringue qu'un gros Noir ricanant avait utilisée pour lui injecter cette saloperie. Il avait alors éprouvé la sensation d'une brûlure dans ses veines, avait eu l'impression subite de grandir démesurément, puis de devenir tout flasque. Ensuite, il avait perdu connaissance. D'après ce qu'il avait cru comprendre, c'était juste avant qu'on le change de lieu de détention qu'il avait été drogué. Et maintenant il se réveillait dans le noir complet, assailli par une puanteur immonde, sans la moindre idée de l'endroit où on l'avait transporté.

Il essaya de se tourner sur le côté pour soulager ses bras ankylosés, concentrant le peu de forces qu'il avait encore en lui, mais ne réussit qu'à basculer sur le ventre. Sa joue entra en contact avec une chose molle, froide et visqueuse qui glissa sous sa peau en répandant une fragrance ignoble. Il eut un spasme, puis un autre, et se mit à vomir. Quelques instants plus tard, l'inconscience le reprit.

Quand il refit surface, ce fut pour entendre des voix railleuses tout

près de lui. Ouvrant péniblement les paupières, il les referma aussitôt, aveuglé par l'éclat d'une torche électrique.

— Il est dégueulasse, ce mec ! T'as vu comment il se roule dans sa merde ?

— Ouais. À peine sorti des vaps, c'est pour faire des saloperies !

— Hé ! Regarde, il va pas tarder à s'étouffer dans son vomi !

Les deux types éclatèrent de rire et une troisième voix plus éloignée leur intima de la fermer.

— Ouais, ouais..., répondit l'un des deux rigolards. T'inquiète pas. Mais tu devrais venir voir ça. Il a l'air d'avoir vachement faim, ce taré !

— Arrêtez vos conneries ! cracha le troisième type en se rapprochant.

Il tenait une lampe à batterie qui répandait une lumière diffuse autour de lui. Blancanales tourna la tête en réprimant un gémissement, cligna plusieurs fois des yeux pour tenter d'éclaircir sa vue. Dans le faible éclairage, il distingua plusieurs paires de pieds et faillit vomir à nouveau en apercevant tout près de lui des ossements et ce qui ressemblait à des viscères.

— Bande de cons ! fit la dernière voix. Si on a encore besoin de le transporter, c'est vous qui foutrez les mains dans le dégueulis !

— On mettra des gants.

— Lavez-lui le visage. Johnny ne devrait pas tarder à passer et il sera pas heureux s'il voit ça !

— Tu veux quand même pas qu'on lui fasse prendre un bain ? Ce connard y passera de toute façon.

— Je vais te faire un dessin, merde !

— O.K., O.K. ! Te fâche pas. Bon Dieu, que ça pue !

— Oui. Vivement qu'on se tire d'ici. Tout ça à cause d'un gus qu'arrête pas de gerber. Je vais te lui en foutre, moi, un bain !... Sale con !

Blancanales encaissa dans la tête un coup de pied rageur qui le replongea aussitôt dans les ténèbres. Ensuite, un spasme le secoua lorsqu'une trombe d'eau le cingla brutalement, le repoussant et le faisant glisser sur le sol cimenté. Il comprit qu'on l'arrosait avec une lance à incendie. Il y eut encore des rires étouffés, des réflexions narquoises et quelques coups de pieds lancés vicieusement. Puis, tout retomba dans le silence et l'obscurité.

Plus tard, après une indéfinissable période de somnolence fiévreuse, il entendit une sorte de couinement et de petits grattements tout proches de lui. Il pensa aux rats. Ça ne pouvait être que des rats. Mais peut-être les rongeurs allaient-ils d'abord se repaître, de la charogne répandue partout dans l'endroit avant de s'en prendre à lui.

Il avait froid, une sueur glacée lui mouillait le dos et il commençait

à trembler des pieds à la tête. L'injection qu'on lui avait faite était sûrement très proche de l'overdose. Il se dit qu'il allait peut-être mourir. Mais il fallait qu'il vive. Il fallait qu'il tienne jusqu'à ce qu'un guerrier vêtu de noir retrouve enfin sa piste, crachant le feu et semant la destruction autour de lui.

Car, pour Blancanales, il n'existait pas la moindre parcelle de doute : Bolan allait survenir et faire comprendre aux crapules à quel point ils avaient commis une erreur. Une grave erreur.

CHAPITRE XVII

L'information était arrivée ! Les graines d'ortie semées par l'Exécuteur dans la jungle pourrie de Houston avaient germé, poussant rapidement leurs tiges venimeuses dans l'atmosphère. En fait, il y avait eu deux appels significatifs que Gadgets avait captés sur la fréquence du radiotéléphone.

Le premier avait été très bref et ordonnait l'application d'une « phase numéro Deux » dans le cadre de l'opération « Charly ». Un accusé de réception avait été formulé laconiquement. Le numéro indicatif du demandeur s'était inscrit sur un écran de la console ; il correspondait au nom de Matt Spiegel.

La seconde liaison était moins succincte et suffisamment claire pour que Bolan puisse en tirer des conclusions. En résumé, elle signifiait qu'une « denrée périssable » devait de toute urgence être transférée dans un faubourg du sud, par sécurité. « À la fabrique de Johnny », avait précisé l'un des interlocuteurs.

Bien sûr, analysée au premier degré, l'information était insuffisante. Mais Bolan avait fait le rapprochement avec un certain Johnny Santiago dont le flic Andy Jackson avait mentionné le nom, et qui avait un rang important dans la Mafia jamaïcaine. Il avait confié à Toni la tâche de diligenter une recherche informatique auprès des banques locales de données puis, pour gagner du temps, s'était mis en route sans attendre le résultat de cette enquête.

À présent, la Corvette filait à cent-quarante km/h sur l'expressway de ceinture pour rejoindre le *highway* 75 menant à Galveston. Cela faisait près d'un quart d'heure que Bolan s'était mis en route. Il portait son imperméable de couleur mastic par-dessus sa combinaison de combat.

— Scout Un à Scout Deux ! appela-t-il dans sa radio.

Ce fut Toni qui lui répondit.

— Ici Scout Deux. J'allais t'appeler.

— Tu as reçu la réponse ?

— Tout juste ! Ça colle.

— O.K., passe sur Code 128.

Ayant changé de canal pour une fréquence moins détectable, il reçut aussitôt la suite du message :

— En plein dans le mille, Striker. D'abord, le numéro demandeur correspond à une ligne mobile attribuée à un certain John Santi dont le nom véritable est Santiago, de nationalité jamaïcaine. J'ai cherché ensuite dans la rubrique « fabrique » des affaires commerciales et industrielles. Ça n'a pas été difficile. Ce type est propriétaire d'une

fabrique d'aliments pour chiens et chats située près de *Richmore*, un village sur la départementale 35. Le registre électronique indique qu'il s'agit d'une affaire mise en faillite il y a de cela deux ans et rachetée pour quatre sous. Ça te va ?

— Bingo !

— Tu vois où c'est ?

— À peu près, fit Bolan qui, tout en écoutant, scrutait les nombreux panneaux indicateurs de l'Expressway.

Il dut ralentir précipitamment pour emprunter la bretelle de la State 35 qu'il avait failli dépasser, fit remonter le compteur de vitesse.

— *Surveyor* garde une écoute permanente, précisa Toni. S'il y a du nouveau, je te rappelle sur quel code ?

— Le 130, et on change de fréquence de deux en trois toutes les trente secondes. Mais silence radio sauf impératif.

— Striker !

— Oui ?

— Ramène-le-moi !

— Tu peux y compter.

— Toi aussi...

— J'essaierai. Roger.

Bolan raccrocha. Il releva un peu le pied de l'accélérateur en apercevant des lumières tournantes bleu et rouge à plusieurs centaines de mètres devant lui sur la route. Un barrage de police. Il fallait s'y attendre. Malgré l'heure avancée de la nuit, les flics n'avaient pas décroché. Mieux : d'après certains messages écoutés, ils semblaient s'être réorganisés.

Il laissa tomber la vitesse jusqu'à une valeur acceptable, ralentit gentiment à l'approche du barrage constitué par trois voitures disposées en chicanes, et s'arrêta à côté de deux agents en uniformes armés de M-16. L'un d'eux, un jeune type, s'approcha pour examiner la plaque du FBI qu'il venait de tendre à bout de bras.

— Il vient d'y avoir une alerte à *Grover Station*, annonça-t-il rapidement. Combien de véhicules sont passés par ici ?

— Récemment ? fit le flic en passant le M-16 à son épaule.

Bolan laissa échapper un soupir excédé.

— Dans les deux ou trois dernières minutes ?

— Ben... quatre, je crois, répliqua l'agent.

— Vous croyez ou vous êtes sûr ?

— Je suis sûr. Deux hommes que nous avons vérifiés, une putain qui rentrait chez elle, un voyageur de commerce et cinq collègues dans une voiture particulière.

Un gradé s'approchait de la Corvette qu'il scrutait d'un œil méfiant. S'il commençait à se montrer un peu trop tatillon, ça pouvait bien être la fin de la nuit pour Bolan qui n'avait nullement envie de

tirer sur ces flics. Heureusement, le cas avait été prévu.

L'Exécuteur enclencha sa radio et prit le micro.

— Hard Case Spécial code 126 pour Hard Case Un ! lança-t-il.
Répondez !

Une courte tonalité retentit dans le haut-parleur puis la voix de Schwarz se fit entendre sur un ton impersonnel :

— Je vous écoute.

— Recherche négative sur secteur S-8. Il se pourrait qu'il ait changé de véhicule. Je poursuis sur la 35 pour vérifier. Code Six, dix-huit, Alpha Rouge. Confirmez !

— Vingt-deux, huit, Alpha Vert. Confirmé. Faites gaffe, Spécial 126 !

— Roger ! termina Bolan qui reporta son attention sur l'agent de police.

Il le regarda droit dans les yeux et le questionna :

— Vous avez dit cinq collègues dans une caisse privée ?

— Oui. Le conducteur était du H. P. D.

— Quelle marque et quelle couleur, la voiture ?

— Une Ford bleue. Pourquoi ? Il y a quelque chose qui cloche ?

— J'espère que non.

— Vous croyez que le suspect...

— Méfiez-vous. Ce type s'est déjà fait passer pour un agent des antigangs au cours de la nuit.

— On nous l'a signalé, en effet, acquiesça le gradé qui écoutait depuis quelques instants. Qu'est-ce que c'est que cette alerte ?

— Un dépôt d'ordures qui a sauté près de Gro-ver.

Le jeune flic se marra.

— J'aurais bien aimé voir ça de près. Drôles d'ordures, hein ?

— Ça n'a rien d'une blague. Ouvrez les yeux ! grimaça Bolan en faisant ronfler son moteur.

— Bonne chasse !

— Tu parles ! marmonna l'Exécuteur en s'éloignant dans le rugissement de la Corvette.

Il louvoya pour dépasser les véhicules de police, enfonça l'accélérateur. Un instant plus tard, alors qu'il sélectionnait une fréquence pour lancer un nouvel appel, l'appareil se mit à émettre une voix connue :

— Strike 126 pour Scout Bleu, vous êtes à l'écoute ?

— Roger, Scout Bleu, renvoya l'Exécuteur. Comment vont vos blessures ?

Le rire de Dean Raleigh fit vibrer la membrane du haut-parleur.

— L'égratignure au front ne saigne plus. À part ça, je n'ai que des bleus un peu partout. Mais c'est très supportable.

— Je ne parlais pas seulement des blessures physiques.

— Oui, je vois. De ce côté-là, ça colle tout à fait. Un bon choc remet parfois les idées en place ! Au fait, savez-vous où je vais ?

— Affirmatif ! Je peux même vous dire comment vous y allez.

— Ben voyons !

— Vous êtes cinq boy-scouts entassés dans une Ford bleue roulant sur une départementale dont je ne citerai évidemment pas le numéro.

— Hé, dites donc ! Vous êtes Superman ?

— Je suis simplement derrière vous. J'ai dépassé le barrage au kilomètre Trois.

— Ah ! C'était vous, ce numéro à la radio ?

— Ça se pourrait.

— Marrant comme tout, mais ça fait toujours quelque chose de voir des collègues se faire avoir de la sorte. Même si c'est pour la bonne cause. Bon, puisque nous sommes sur les mêmes rails, je propose qu'on fasse un break et que nous causions.

Bolan tenta d'éluder. Il commençait à comprendre la démarche de Raleigh, mais il voulait à tout prix éviter de le compromettre dans une aventure pour laquelle ils n'étaient pas faits.

— C'est ce que nous faisons, non ?

— Il y a certaines choses que je ne peux pas vous dire comme ça. Le mieux serait de s'arrêter et de parler.

— Vous n'avez pas peur pour votre virginité ?

— Je crois qu'elle a subi récemment les derniers outrages, ricana le lieutenant du H. P. D. Alors, c'est O.K. ?

— O.K. Mais juste un break ! Stoppez et restez en vue.

Bolan fit passer l'aiguille du compte-tours dans l'amorce de la zone d'alerte. En quelques instants, il entrevit des feux rouges après le passage d'un virage, parcourut vivement la ligne droite et freina sec pour se garer derrière le véhicule bleu en arrêt sur le bas-côté.

Raleigh était appuyé contre la carrosserie. Quatre autres policiers habillés en civils avaient également quitté la Ford, dont Andy Jackson, et se tenaient debout à côté de lui.

— Qu'est-ce que vous complotez ? demanda l'Exécuteur en s'approchant d'eux.

Le métis toussota en plaçant la main devant sa bouche. Dans la lumière des phares de la Corvette, Bolan s'aperçut qu'il avait les phalanges écorchées.

— Vous connaissez déjà Jackson, fit Raleigh d'un ton un peu gauche. Les trois autres font partie de ma brigade et ils pensent comme moi qu'on peut vous donner un coup de main. Voilà... On sait où est détenu votre ami.

Il faillit leur dire qu'il le savait également, mais se retint, attendant la suite.

— Nous avons fait des recherches. Jackson a finalement retrouvé

un homme de main employé par Johnny Santiago. Il était devenu copain avec lui. Ce type a fait partie de l'équipe chargée de l'opération et il servait de liaison entre les Jamaïcains et... Bref, nous l'avons fait parler... Nous sommes maintenant en possession de tous les renseignements nécessaires à une descente.

Bolan se doutait de quelle façon ils l'avaient fait parler.

— C'est une usine de fabrication de conserves pour animaux, poursuivit Raleigh. Elle se trouve à une dizaine de kilomètres d'ici avant d'arriver à *Richmore*. Il n'y a que cinq types pour assurer la garde. En nous y infiltrant à pied, avant l'aube, nous pouvons les neutraliser sans danger pour votre copain, Striker. Qu'est-ce que vous en pensez ? On y va ensemble ?

Bolan aurait voulu leur dire combien il leur était reconnaissant de s'être donné tant de mal, d'avoir pris le risque d'être traduits en conseil de discipline et peut-être incarcérés pour avoir agi ainsi en marge de la loi. Ces cinq-là étaient des vrais, des purs. Des policiers pour qui les mots « Droiture, Honneur, Service » représentaient autre chose qu'une paye à la fin du mois, assortie d'enveloppes contenant de l'argent noir. Ils pouvaient regarder ces mots inscrits sur le blason du H. P. D de Houston sans baisser les yeux. Mais l'Exécuteur ne pouvait pas accepter leur aide, aussi courageuse et désintéressée qu'elle fût.

Il ne se sentait pas le droit de les impliquer dans une opération qui serait inéluctablement qualifiée de criminelle par les autorités. De plus, ces hommes avaient l'habitude de méthodes totalement différentes de celles de Bolan. Ils n'étaient pas capables de tuer sans sommation, d'égorger silencieusement une sentinelle, de donner un assaut qui généralement se transformait en carnage sanglant, ou tout simplement d'éliminer une cible à travers un télescope de visée. Ils n'avaient pas suffisamment de férocité en eux... Ils n'étaient pas qualifiés pour faire cette besogne de sauvages.

Pour cela, il fallait être un prédateur. Un fauve parmi les fauves. C'était de cette façon que Bolan avait vécu depuis qu'il s'était lancé dans cette guerre insensée et sans fin contre la Mafia. Non, il n'allait certes pas donner à ces hommes courageux et loyaux la possibilité de se transformer en bêtes féroces, en tueurs sans lois, sans limites.

Il les observa tour à tour avec un regard chaleureux, puis il eut une imperceptible crispation des mâchoires et leur dit :

— Merci. Mais négatif, vous n'êtes pas concernés.

Il y eut un silence pesant que Raleigh finit par rompre avec un toussotement :

— Nous avons l'habitude de ce genre d'opération, Bolan. Nous avons déjà participé à des descentes avec l'antigang. Si vous craignez qu'on vous gêne...

— Ce n'est pas cela. Votre boulot est de faire respecter la loi, pas

d'aller à son rencontre.

Andy Jackson toussota lui aussi et fit remarquer :

— Ces crapules respectent-ils la loi, eux ? Notre boulot, comme vous dites, consiste aussi à tout mettre en œuvre pour les arrêter.

— Qui parle de les arrêter ? rétorqua froidement Bolan. Que croyez-vous que je vais faire quand je serai entré dans cette baraque ?

Raleigh battit des paupières et un jeune policier à côté de lui eut un petit frémissement.

— Écoutez, fit Jackson, on pourrait au moins assurer votre couverture...

— Négatif ! Pour vous, la mission s'arrête ici. Ne croyez pas que je veuille me débarrasser de vous. Je...

Durant une fraction de seconde, la voix de Bolan s'était cassée. Une petite veine battit à ses tempes. Il enchaîna aussitôt :

— Je vous suis reconnaissant.

Puis, avec un petit signe de tête :

— Le break est terminé !

Il s'en retourna à son véhicule dont le moteur continuait de tourner au ralenti, s'installa au volant. Raleigh s'approcha et se baissa à hauteur de la vitre ouverte.

— Vous étiez déjà au courant, n'est-ce pas ?

— À quel sujet ?

— Pour les coordonnées de l'objectif.

— Vous m'avez apporté une information complémentaire.

— Tu parles !

— Vous avez fait un travail formidable, mon vieux.

— Je n'ai rien fait du tout ! dit Raleigh d'un ton déçu.

— Si. Et vous devez continuer dans cet axe. Vous comprenez ce que je veux vous dire ?

Le moteur ronfla et la carrosserie frémit.

— Oui, je comprends. En tout cas, bonne chance, Striker !

Alors que la Corvette commençait à s'ébranler, il força sa voix pour se faire entendre dans le rugissement du moteur :

— Je reste à l'écoute. Appelez si vous avez besoin d'un agent !

Le sourire un peu triste qu'il lui avait adressé resta de longues secondes sur ses lèvres, tandis que les feux arrière s'éloignaient rapidement dans la nuit. Il rejoignit ses hommes sans trop savoir quoi leur dire.

Ce fut Aridy Jackdon qui renoua le dialogue :

— C'est peut-être con, mais j'ai un peu l'impression de...

Il n'acheva pas, cherchant ses mots.

— Tu as du vague à l'âme ? lui sourit le plus vieux de ses collègues, un homme d'une trentaine d'années.

— Eh bien... oui, je crois que c'est un peu ça. On nous avait dit

que c'était un tueur sanguinaire, une sorte de robot destructeur sans âme. Tout ça, c'est de la connerie. Il a certainement mille fois plus de cœur et de tripes que la plupart d'entre nous. Et je pense qu'on devrait lui foutre la paix une bonne fois pour toutes. S'il n'en tenait qu'à moi, je lui ferais décerner une médaille.

Il se tut, avalant difficilement sa salive. Le groupe respecta un silence qui devint vite pesant. Ils avaient encore présents à l'esprit les derniers mots prononcés par le guerrier solitaire. Durant un court instant, dans la lumière des phares, ils avaient cru voir dans ses yeux une sorte d'éclat humide et fugitif. Était-ce une impression ou un simple reflet ?

— On y va, décida Raleigh en remontant dans la Ford.

— Où ? demanda l'un de ses agents.

— Tu voudrais rater le spectacle ?

— Sûrement pas ! Bon Dieu, pour rien au monde je ne veux rater ça !

CHAPITRE XVIII

Le grand Noir au corps massif finissait d'uriner contre un taillis lorsque ses sens le mirent en alerte. Il n'y avait pourtant eu aucun bruit proche, pas le plus petit craquement de branche, mais son instinct le fit se raidir et tendre l'oreille. Il sentait une présence toute proche sans pouvoir en définir la position. Pendant plusieurs secondes, il écouta les divers bruits lointains de la campagne alentour, aboiements de chiens, ronronnements atténués de véhicules sur la départementale. Sa main s'affermir sur la crosse du *riot-gun* qu'il portait en bandoulière et il pivota pour observer la grande masse sombre de la bâtisse, à une trentaine de mètres.

Ce fut à cet instant que l'attaque se produisit. Il eut juste le temps d'entrevoir un visage passé au maquillage de combat, tout contre lui, le bref éclat d'une lame qui sabrait la nuit. Dans l'instant qui suivit, un flot de sang s'échappa de sa gorge tranchée d'une oreille à l'autre et son corps se fit tout flasque.

Bolan le soutint pour atténuer sa chute, le repoussa contre le taillis, et se dirigea silencieusement vers la position occupée par la seconde sentinelle. Il en avait repéré trois au terme d'une observation méticuleuse des lieux, trois Noirs – dont celui qu'il venait d'éliminer – armés de fusils de chasse à canons sciés.

Le deuxième guetteur allait se mettre à marcher pour se dégourdir les jambes quand les dix-sept centimètres d'acier d'un poignard M-7 s'enfoncèrent dans ses reins, écartant les chairs molles et remontant jusqu'au cœur. Il mourut sans avoir pu émettre autre chose qu'un grincement de dents.

Le dernier se tenait assis en tailleur sous le couvert d'un auvent contigu à l'usine. Il fumait en masquant le bout rougeoyant de sa cigarette avec sa main recourbée en forme de conque. Son arme était posée en travers de ses cuisses et, manifestement, il était à cent lieues d'imaginer qu'un quelconque danger pouvait le guetter. Bolan l'aborda par-derrière, lui passa un garrot autour du cou et le décrocha du sol tandis que le type se mettait à gigoter, cherchant vainement à saisir le mince fil de nylon qui s'enfonçait dans ses chairs.

Lorsque l'Exécuteur le sentit mollir, il relâcha légèrement son étreinte. Le maintenant plaqué contre lui, il le questionna sèchement à voix basse :

— Combien d'hommes à l'intérieur ?

Il ne reçut qu'un gargouillis en retour, patienta deux secondes et gronda :

— Tu parles ou tu crèves tout de suite. Combien ?

- Si... six.
- Où es le prisonnier ?
- Dans... dans la pièce...
- Dépêche-toi.
- La pièce... aux déchets. Au fond. Près de...
- Près de quoi ?
- L'escalier...

L'Exécuteur en savait assez. D'une puissante traction, il acheva le travail de mort, ne relâchant sa proie que lorsque celle-ci n'eut plus le moindre tressaillement.

Six soldats. Avec les sentinelles, cela faisait quatre de plus que ce que lui avait annoncé Dean Raleigh. Lors de son arrivée à proximité des lieux, Bolan avait noté la présence d'une Buick d'un modèle assez ancien, qui avait sans doute servi à amener la troupe sur place, mais aussi d'une imposante Pontiac toute rutilante. Cela expliquait vraisemblablement l'accroissement des effectifs. Et peut-être également un gros bonnet était-il arrivé pour vérifier que tout allait bien.

Deux possibilités s'offraient à Bolan. La première consistait à déclencher une attaque éclair, de front, en jouant sur l'effet de surprise. Mais cela impliquait un gros risque pour Blancales. La deuxième était de s'infiltrer en douce dans les lieux et d'éliminer ses adversaires l'un après l'autre.

Ne sachant pas exactement comment était la situation à l'intérieur, il opta pour un compromis entre les deux solutions, se ménageant d'agir ensuite en fonction de ce qu'il découvrirait.

Mais il devait faire vite. L'aube commençait déjà à se signaler à l'horizon et le jour se lèverait vite. Comme équipement, il avait choisi le Beretta silencieux, son gros *AutoMag* « *Big Thunder* » et le poignard M-7. Plusieurs grenades à fragmentation et incendiaires étaient accrochées à son ceinturon militaire, de même que des chargeurs de rechange pour les deux armes.

Il avait repéré une petite porte métallique par laquelle il s'introduisit dans l'arrière de l'usine. Une odeur fétide l'assaillit tout de suite. L'obscurité était totale, mais il se guida sur une lueur qu'il apercevait devant lui à une distance incertaine. Un transistor était branché dans cette direction, diffusant du rap en sourdine.

Bolan mit un peu plus de deux minutes à atteindre le centre de l'atelier dont l'ensemble se présentait comme un grand hangar et était occupé par des machines industrielles. À présent, sa vue s'était adaptée à l'obscurité de moins en moins dense à mesure qu'il se rapprochait de la lueur. Avec précaution, il contourna un large plateau circulaire sur lequel étaient disposées des boîtes à conserves en attente de remplissage. Au-dessus de lui, une passerelle métallique courait

tout le long du hangar, desservant probablement des bureaux.

Le toit pentu, situé à une huitaine de mètres de hauteur, comportait de nombreux orifices vitrés par lesquels commençait à apparaître la clarté laiteuse du jour naissant.

Bolan quitta l'allée cimentée qu'il avait empruntée jusqu'à un escalier en fer desservant la passerelle. Il se glissa le long d'un mur de béton et s'immobilisa pour écouter les bruits de voix qui sortaient d'une pièce située juste derrière la cage d'escalier. La lueur venait également de cette pièce dont la porte était entrebâillée.

Quelqu'un était en train de parler sur un ton geignard, difficilement perceptible à travers la musique lancinante. Bolan tendit l'oreille.

— ... en tout cas, moi je voudrais bien me tirer d'ici. J'en ai ma claque. Combien de temps on va devoir encore rester, Johnny ?

— Le temps que je te le dirai, Nemo, rétorqua une voix grave et dure. Pour l'instant, tu la boucles.

— Johnny a raison, dit un autre à l'accent jamaïcain marqué. Et ça t'intéresse pas d'être encore là quand on va passer ce connard à la moulinette ? Tu l'imagines en petits morceaux dans ces boîtes en ferraille ?

— Ça va ! rugit la voix dure. Toi, va voir si ce mec n'est pas déjà en train de crever sur son tas de merde.

Il y eut un ricanement, un bruit de pas traînants, puis la porte s'ouvrit en grinçant. Un Noir obèse apparut, tenant en main un fusil à canon scié qu'il balançait comme un encensoir. Bolan lui laissa faire quelques pas puis l'ajusta avec le Beretta et lui tira une balle dans le crâne. Le type poussa un étrange couinement, vacilla et, dans sa brève agonie, son doigt se crispa malencontreusement sur la détente, libérant un coup de feu qui claqua avec un bruit d'enfer dans l'espace clos.

C'était l'élément impondérable que l'Exécuteur redoutait toujours. Maintenant, il n'y avait plus d'alternative, il fallait foncer dans le tas. D'un bond, il alla se plaquer contre la cloison contiguë à la porte, à l'instant même où retentissaient des cris et des jurons à l'intérieur de la pièce. Un coup d'œil éclair lui fit entrevoir le mouvement précipité de plusieurs hommes qui se ruaient contre une porte secondaire tandis que d'autres se jetaient au sol en pointant leurs armes.

Bolan fit tonner deux fois l'*AutoMag* à travers l'ouverture afin de provoquer une réaction. Immédiatement, une grêle de balles passa à côté de lui, claquant ensuite sur le mur opposé du hangar.

— Tirez ! Tirez, nom de Dieu ! hurla quelque part la voix hargneuse que Bolan avait entendue un moment auparavant.

Un pistolet-mitrailleur se mit brusquement à crépiter depuis le bout de la passerelle, témoignant la présence d'un tireur isolé.

L'Exécuteur dut se replier vivement derrière la masse métallique d'une machine-outil, lâchant plusieurs ogives tonitrueuses de .44 magnum pour se couvrir. Mais c'était un véritable tir de barrage qui éclatait à présent, en provenance de la pièce dont la lumière s'était subitement éteinte. Des projectiles ricochaient partout dans un tintamarre indescriptible, des braillements, des jurons et des encouragements retentissaient presque en continu.

Bolan avait repéré le flingueur de la passerelle grâce aux courtes flammes qui s'échappaient de son P. – M. Il lui délégua une grosse balle brûlante qui le fit dégringoler de son perchoir dans un cri strident, puis décrocha de son ceinturon une grenade à fragmentation. Il attendit l'ultime instant pour balancer l'engin de mort dans la pièce où il explosa en y pénétrant, faisant taire braillements et coups de feu.

Alors, d'un coup, la lumière jaillit de partout, éclipsant la faible lueur venue des vasistas.

Quelqu'un avait enclenché le disjoncteur général. Deux secondes après, de nouvelles détonations claquèrent depuis l'extrémité opposée du hangar, au coup par coup, attestant a priori qu'un seul buteur occupait cette position.

Pour Bolan, la manœuvre était claire. « Johnny » taillait la route, laissant derrière lui un franc-tireur qu'il sacrifiait pour couvrir sa fuite. Sans doute aussi était-il accompagné d'un ou deux gardes du corps auxquels il avait confié la tâche de s'occuper de l'otage. Oui, vraisemblable ! En tout cas, c'était ce que l'Exécuteur venait d'envisager dans la courte seconde qui précéda sa riposte. Il eut encore une infime hésitation puis projeta une grenade en direction du truand planqué tout au fond, s'accroupissant pour ensuite se lancer sur les traces des fuyards.

Il ne s'était pas trompé. Plusieurs silhouettes mouvantes se découpaient à contre-jour dans les phares éblouissants d'un véhicule en approche. Deux d'entre elles en soutenaient une troisième, s'efforçant de courir vers la Pontiac en stationnement une trentaine de mètres plus loin. Le corps qu'ils traînaient avait les jambes immobilisées, sa tête était inclinée sur la poitrine et Bolan n'en apercevait que les contours. Mais il fut certain de son identité.

— Politicien ! hurla-t-il en mettant un genou au sol, l'*AutoMag* tenu à bout de bras. Bulls'eye !

Dans la demi-seconde qui suivit, la silhouette de Blancanales s'agita d'un curieux mouvement pendulaire. Sa tête partit à droite, puis à gauche, heurtant les deux tueurs, les éloignant temporairement de lui. C'était plus qu'il n'en fallait. *Big Thunder* cracha deux immenses coups de feu qui parurent n'en faire qu'un seul. L'une des deux silhouettes massives se mit à tourbillonner sur un pied tandis que l'autre tombait comme une masse. Tout de suite après, Bolan ajusta

Johnny Santiago qui courait comme un damné vers la grille d'entrée dont les deux battants étaient ouverts. Le mafieux fut rattrapé dans sa course éperdue par un projectile hurlant qui lui fit encore parcourir une dizaine de mètres sur sa lancée alors qu'il était déjà mort.

Ce qui se produisit ensuite se déroula d'une façon presque irréelle, un peu comme dans un film projeté au ralenti. Le gros véhicule aux phares éblouissants freina dans un hurlement de pneus sur l'asphalte du parking, suivi à une centaine de mètres par une seconde voiture roulant lumières éteintes. Sa carrosserie se déhancha mollement sous l'effet de ses amortisseurs martyrisés tandis qu'une horde de tueurs en jaillissait et se mettait à tirailler vers la façade de l'usine. Bolan se jeta au sol, roula sur lui-même, tira deux coups de feu, roula encore et s'immobilisa derrière l'écran improvisé de la Pontiac.

La racaille jamaïcaine avait reçu un renfort inopiné. Peut-être même une équipe avait-elle été maintenue en attente, en prévision d'une telle situation. Bolan regrettait de ne s'être pas équipé d'un P. – M. qu'il avait jugé trop encombrant pour cette opération. Et avec Blancanales étendu en pleine zone de combat, pas question de contre-attaquer à la grenade. Il distinguait sa silhouette recroquevillée au sol à plus de vingt mètres de lui.

Il était dans une impasse, sans autre possibilité pour l'instant que de répondre au feu adverse qui faisait voler des plaques de bitume autour de lui et crépitait contre la carrosserie de la Pontiac. Il tira encore trois balles tonitruantes sur deux malfrats qui tentaient imprudemment de le toucher en courant vers sa position, les coucha pour le compte et remplaça le chargeur de l'*AutoMag*. Puis il empoigna le Beretta de sa main gauche, se plaqua contre la Pontiac dont la carrosserie continuait d'être martelée d'impacts multiples.

Ce fut alors que l'Exécuteur décidait de se dégager en force que le second véhicule – qu'il avait assimilé à une équipe supplémentaire de tueurs intervint dans la tourmente. Dans un giclement de gravier, la Ford bleue déboucha en trombe, des détonations puissantes s'échappant par l'emplacement des vitres. Bolan vit tomber un porteflingue qui essayait d'atteindre Blancanales en contournant progressivement la ligne de feu. Un autre poussa un cri rauque, atteint au niveau de la ceinture par une décharge de chevrotines.

Bolan se projeta en avant et commença à tirer simultanément avec ses deux armes sur la vermine prise à revers. Pendant quelques secondes, ce fut un chaos de feu, de tonnerre et de hurlements qui s'abattit dans l'enceinte de l'usine infernale. Puis le vacarme cessa d'un coup, laissant une étrange sensation d'irréalité dans le clair-obscur du petit jour. Des corps étaient étendus un peu partout entre le mur d'enceinte et le grand bâtiment en briques. Certains tueurs jamaïcains n'étaient que blessés et gémissaient. L'un d'eux essayait de

se traîner sur les mains et les genoux vers un fusil de chasse abandonné à quelques mètres de lui. Bolan caressa la détente du Beretta et le type se raidit dans une dernière secousse.

L'Exécuteur jeta un regard fatigué aux cinq hommes qui avançaient lentement vers lui, répondit machinalement au petit signe que lui adressait l'un d'eux, et s'approcha de Blancanales. Le frère de Toni avait le visage maculé de toutes sortes de souillures. Ses yeux étaient grands ouverts et il grimaçait un sourire douloureux.

— T'approche pas trop de moi, je pue comme un goret, dit-il à Bolan qui se penchait sur lui, une pince coupante à la main.

L'Exécuteur sectionna les fils de fer qui liaient les poignets et les jambes de son ami, l'examina, le palpa et fit observer :

— Tu n'aurais pas dû répondre à cette invitation, vieux. Comment étaient les filles ?

— Ne me fais pas rigoler, Bolan, j'ai mal partout ! On s'en est sortis, hein ?

— Oui. Comment tu te sens ?

— Je ne sens plus mes jambes, j'ai une putain de gueule de bois et la cervelle qui flotte dans le bocal. À part ça, tout colle. Du moins, je l'espère...

Bolan se redressa pour faire face aux hommes qui s'étaient immobilisés en ligne derrière lui, des *riot-guns* encore fumants dans les mains. Il les observa un assez long moment et leur sourit.

— Ouais, on s'en est bien sortis. La cavalerie est arrivée à l'heure, comme d'habitude !

— Andy craignait que vous soyez en rogne, dit Raleigh.

— Je devrais ?

— Eh bien... On n'a pas transgressé la loi, seulement aidé un citoyen qui avait sans doute besoin d'un coup de pouce pour tirer un ami de la mouscaille.

— Vous êtes de foutus flics parfaitement indisciplinés. Vous êtes aussi des types complètement cinglés, mais vous avez tous de sacrées tripes.

— Venant d'un autre cinglé, ça me va droit au cœur, sourit Raleigh. Mais je suis sûr que vous vous seriez débrouillé tout seul.

— Peut-être.

Le lieutenant du H. P. D se frotta le menton et demanda d'un ton gêné :

— Est-ce qu'on se reverra ?

— J'ai encore un travail à terminer.

— Hum... C'est vous qui êtes vraiment cinglé, Striker. Vous avez récupéré votre copain. Décrochez pendant que vous le pouvez encore...

Un premier rayon de soleil s'étira jusqu'au petit groupe d'hommes

immobiles dans l'air matinal.

— Le break est fini, déclara Bolan avec un petit rire sans joie. Rentrez maintenant. Vous allez avoir à faire un rapport, et ça, c'est pas le plus simple !

Après leur avoir accordé un dernier regard, il leur tourna le dos, s'éloigna au milieu des cadavres et des agonisants. Hochant la tête, Raleigh fit signe à ses hommes de réintégrer la Ford, s'installa lui-même au volant et lança le moteur. Il allait embrayer quand il fut surpris par un coup de feu. Il y en eut un autre tout de suite après, puis un autre encore.

— Qu'est-ce que...

— C'est rien, dit le jeune flic dont le visage s'était contracté. Il leur donne le coup de grâce.

Alors que la Ford franchissait la grille d'entrée, cinq visages se tournèrent vers l'intérieur de l'enceinte pour observer la grande forme sombre qui se baissait pour charger son ami sur ses épaules. Puis une rangée d'arbres leur masqua la vision.

— Bon Dieu ! dit Andy Jackson. Ce type ne s'arrêtera-t-il donc jamais ? Mais pourquoi bousille-t-il toute sa vie comme ça ?

Raleigh soupira.

— Demande donc au vent pourquoi il continue sans cesse de pousser les nuages, Tom...

CHAPITRE XIX

Natale Gianelli tendit le combiné du radiotéléphone à Lou.

— C'est lui, annonça-t-il avec un air entendu.

Le boss poussa une sorte de rugissement et tendit le bras tout en chuchotant :

— Contacte ces types, assure-toi qu'ils font ce qu'il faut.

Tandis que son lieutenant commençait à s'affairer sur l'émetteur radio, il plaqua le téléphone contre sa joue et lança d'une voix plaisante :

— Bon Dieu, Nad, je suis content de t'entendre ! Tout va bien, j'espère ?

Il était 8 h 30 du matin. Le soleil était déjà haut, mais de gros nuages lourds poussés par un vent d'ouest envahissaient progressivement le ciel. La longue Cadillac était stationnée sur un petit chemin de terre, près de *Sugar Land*, à l'est de la ville. Les deux véhicules d'accompagnement étaient également à l'arrêt en amont et en aval du chemin. Ils contenaient chacun huit hommes constituant la garde personnelle d'Androsi, au total seize tueurs d'élite armés jusqu'aux dents et prêts à déchaîner l'enfer à tout moment.

Les grosses lèvres de Lou s'étirèrent dans un sourire machiavélique quand il entendit la réplique de Nadège Stahlbaum :

— Je n'ai pas pu te rappeler plus tôt. Il a d'abord fallu que je m'en sorte. J'ai dû prendre certaines dispositions et ensuite je me suis occupé de... de l'épine que tu as dans le pied.

— Si je comprends bien, tu as rétabli la situation ?

— Pas totalement, il y a encore quelques démarches à faire. Ça n'a pas été facile.

— Tu me parlais de cette épine... Aurais-tu du nouveau ?

— Je suppose que tu es informé de ce qui s'est passé dans cette usine...

— Ouais. C'est très regrettable pour notre ami, ricana Androsi. Le plus ennuyeux, c'est que l'oiseau a quitté sa cage. Que font les officiels ?

— La routine. Tous les effectifs étaient dehors cette nuit. La plupart sont maintenant de repos.

— Des tas de feignants !

— C'est comme ça, on n'y peut rien.

— Mais tu me disais, au sujet de...

— Je pense être bientôt en mesure de savoir où le trouver.

— Hé ! Tu as pu le localiser ?

— Ce n'est pas encore dans la poche, il me faut encore un peu de

temps. J'ai dû lancer certains services spéciaux. Tu comprends ?

— Je vois..., fit Androsi dont les yeux s'étaient réduits à deux minces fentes. On va rester en liaison, hein ! Où est-ce que je peux te contacter ?

— Il n'en est pas question pour l'instant, c'est moi qui te rappellerai. Je suppose que tu as pris toutes les mesures de sécurité en ce qui te concerne...

— Devine !

— Eh bien, c'est mieux comme ça. Il se pourrait qu'il y ait des retombées quelque peu déplaisantes par la suite.

— T'en fais pas. Dis-moi, tu pourrais peut-être me donner une indication concernant cette nouvelle piste...

— Tout ce qu'on sait pour l'instant, c'est qu'il a cessé de bouger et qu'il se planque du côté de Richmond. Il a eu ce qu'il voulait.

— Je le veux, Nad !

— Ce n'est plus qu'une question de temps. Une heure ou deux, peut-être.

— À moins qu'il taille la route avant !

— Bon Dieu, je fais tout ce que je peux !

— Oui, je sais. Je t'en suis reconnaissant.

— J'espère que tu t'en souviendras, fit la voix de Stahlbaum sur un ton méfiant. Bon, je vais raccrocher.

— Attends !

— Oui ?

— Heu, qui as-tu fait mettre sur ce coup ?

— Des gens parfaitement sûrs. Je dois couper, Lou, ce n'est pas prudent de...

Androsi jeta un regard à Gianelli qui venait de lui adresser un clin d'œil entendu, un casque d'écoute sur la tête. Il répliqua :

— Tu as raison, Nad. On sait jamais... N'oublie pas de rappeler, hein !

Il raccrocha, fit entendre un petit bruit de pet avec sa bouche, puis ricana :

— Quelle putain, ce mec ! Il a dû commencer par chier dans son froc et maintenant il joue le jeu du grand fumier ! Tu veux parier qu'il était à l'écoute ?

— On ne devrait pas tarder à le savoir, dit Gianelli qui avait marqué un numéro à sept chiffres sur une page de carnet. Ils ont établi la localisation en moins de vingt secondes. C'est un abonnement dans le comté de *Brookshire*.

— Richmond, hein ? L'enfoiré ! Appelle tout de suite *La Gipsy Fast*, dis-leur qu'ils passent un coup de fil à ce numéro pour vérifier.

— Ce serait bien que ce soit une nana...

— Évidemment. En souplesse, Nat ! Faut pas donner l'éveil. Et

qu'ils me laissent branché !

Nat Gianelli s'affaira, dut attendre plusieurs minutes avant qu'une voix féminine se fasse entendre dans l'ampli du radiotéléphone :

— Le 325-4234 ?

— Qui le demande ? répliqua une voix d'homme qui arracha un petit gloussement à Lou le Masque.

— C'est le central de San Antonio. Vous avez un appel en PCV de M. Jacobs. Est-ce que vous le prenez ?

— Je ne connais pas de M. Jacobs.

— Vous êtes bien le 325-4234 ?

— Absolument pas. Vous faites une erreur, ma belle.

La communication fut coupée. Gianelli fit claquer sa langue.

— Et voilà ! Le grand Bolan est tombé dans le panneau.

— Oui, oui, sourit Androsi dont le masque se fit ensuite soucieux. Mais je me demande... Enfin, ça me paraît un peu facile. Il nous a fait chier toute la nuit et maintenant il se met à faire la grosse connerie...

— Mets-toi à sa place, Lou. Il y a des barrages partout, la préfecture a fait appel à des effectifs supplémentaires de plusieurs comtés du sud du Texas et il paraît que les Fédés vont débarquer d'une heure à l'autre. Personne ne peut plus quitter cette région sans montrer patte blanche. Pour moi, il se planque en attendant que tout se tasse pour se trisser.

— Quand même bizarre qu'il ait répondu personnellement...

— Il devait attendre un appel.

— À ton avis, qu'est-ce qu'il cherche, maintenant qu'il a récupéré son pote ?

Gianelli haussa imperceptiblement les épaules.

— Pour moi, il s'est mis dans l'idée qu'il peut encore t'avoir. Il s'est peut-être dit que puisqu'il est bloqué temporairement ici...

— Le con !

— Tu vas voir qu'à son prochain appel, Nadège va proposer une rencontre...

— Bien possible... Démerde-toi pour te faire préciser rapidement où est ce numéro à *Brookshire*.

— Je vais aussi demander un renfort, Lou. C'est plus prudent.

— Vas-y, mais dis-leur de se pointer directement là-bas sans se faire repérer, enchaîna Androsi. Je veux qu'ils bouclent toute la zone.

Puis il appuya sur le bouton de l'interphone pour ordonner à son chauffeur :

— Démarre, Tim. Direction *Brookshire* et magne-toi le cul.

Derrière la cloison vitrée de la cabine, Tim répondit par un signe de tête et fit deux appels de phare. La limousine se mit aussitôt à rouler sur le chemin de terre, précédée et suivie par les deux véhicules d'escorte. Dès qu'ils eurent rejoint la route goudronnée, Gianelli

commença à lancer divers appels destinés à des chefs d'équipes tandis que le boss de Houston fermait les yeux avec un sourire d'aise.

Il avait la réputation de pouvoir dormir n'importe où et n'importe quand, même lorsqu'il avait sur les bras les affaires les plus difficiles. Et il avouait volontiers avec une feinte modestie qu'il pouvait ainsi récupérer en quelques minutes plus d'une nuit d'insomnie. C'était d'ailleurs presque vrai. Pourtant, à certains mouvements rapides de ses yeux sous ses paupières, Gianelli comprit que son patron ne risquait pas cette fois de conjurer la nuit sanglante qu'il venait d'essuyer à travers ses installations électroniques. Il semblait plutôt la proie d'une intense agitation mentale qui se traduisait de temps en temps par de petits gémissements et des tremblements convulsifs de ses mains. L'homme de main savait aussi que le cauchemar de Lou ne cesserait que lorsqu'il verrait la tête de la combinaison noire posée devant lui sur un plateau d'argent et qu'il pourrait lui enfoncer ses attributs dans la bouche.

Alors seulement, Lou pourrait se détendre, rigoler un bon coup et dormir enfin.

Il fallut quinze minutes pour rejoindre l'interState N° 10 et une vingtaine d'autres pour parcourir la distance jusqu'à proximité de *Brookshire*. Il était neuf heures et demie lorsque la Cadillac s'arrêta dans un doux chuintement sur le bas-côté de la route secondaire 59. Androsi ouvrit les yeux en entendant Nat qui distribuait des ordres dans le micro :

— Bravo Deux et Trois, resserrez la position, mais restez planqués. Un et Quatre, avancez jusqu'à portée de la baraque, déployez-vous ensuite individuellement. Magnez-vous le train !

CHAPITRE XX

— On y va ! annonça une voix dans l'appareil.

— Gaffe à pas vous faire repérer !

— Delta Un et Deux !

— On t'écoute, Alpha !

— Vous ne bougez pas jusqu'à ce que je vous le dise. Gardez les yeux ouverts !

— Tu parles !

Le Masque se racla la gorge, cracha sur la moquette du véhicule et questionna :

— Comment ça se présente ?

Son lieutenant lui passa une paire de jumelles.

— C'est la villa, là-bas, juste à côté du bosquet.

Il désignait une petite villa blanche entourée d'un jardin et longée par une rivière. Un réglage de l'instrument d'optique précisa l'image.

— Une bonne planque, hein ! C'est complètement à l'abandon, ce coin. On va vérifier que le renard est toujours dans son trou. Appelle-moi ce numéro.

— Depuis dix minutes que les gars sont arrivés sur place, rien n'a bougé, fit remarquer Gianelli en pianotant sur le clavier du radiotéléphone.

Tandis que retentissait la tonalité, Lou inspecta du regard l'étendue du paysage. Il ne put apercevoir que deux véhicules à l'arrêt dans un sentier. Les autres étaient parfaitement dissimulés, mais il entrevit aussi des hommes qui se faufilaient le long de la petite rivière et devant le bosquet.

— Ces cons sont visibles ! grogna-t-il. Qu'ils se magnent ! Dis-leur que...

Il s'interrompit lorsqu'on décrocha en bout de ligne, demanda ingénument :

— C'est, heu... Gravelor 5217 ?

Un souffle passa dans l'appareil, puis :

— C'est toi, Lou ?

— Qui est à l'appareil ? gloussa Androsi. C'est le grand Bolan ?

— Tout juste. Où es-tu ?

— Ça t'amuserait que je te le dise ?

— Non. C'est plus la peine.

— C'est pas ce que j'avais cru comprendre. Qu'est-ce que tu as fait du guignol ?

Le boss s'assura d'un regard que les hommes de Gianelli étaient suffisamment près de leur objectif. Une dizaine d'entre eux venaient

d'entrer dans le jardin. Un autre groupe venu par la berge était en train de se déployer sur le côté opposé.

— Tu veux parler de Nadège ? Il a complètement vidé son sac, je l'ai renvoyé à la préfecture.

— Tu sais que tu m'amuses ?

— Je ne crois pas. Tu as plutôt mauvaise mine... Au fait, tu as arrêté ton chrono, Lou ?

— Très drôle ! Bon, tu as récupéré ton colis, tu dois être content maintenant ? Au fait, faut que je te dise, t'es quand même un sacré mec. La nuit a été dure pour toi et moi.

L'appareil envoya un rire ironique dans la Cadillac.

— J'ai pas sommeil.

— Dis-moi, si on se rencontrait tous les deux ?

— Ce serait assez marrant. Mais je n'aime pas trop ta compagnie et il y a trop de sales gueules autour de toi.

— Qu'est-ce que tu en sais ? rigola Lou.

— C'est pas vrai ?

— C'est toi qui le dis, super mec !

Il y eut un soupir.

— Je te vois, Lou.

— Moi aussi ! fit le boss de Houston en partant d'un éclat de rire.

— C'est pas une blague, Lou. Regarde !

— Mais je te regarde, connard ! Je te regarde presque dans les yeux. Tu t'es fait avoir, cette fois, pauv'mec !

— Négatif, regarde mieux ! cracha la voix de bronze dans l'appareil qui émit tout de suite après un couinement métallique et devint muet.

Gianelli s'était subitement dressé sur sa banquette, l'œil pointé vers la maison blanche.

— Qu'est-ce qu'il a voulu dire, ce..., entama-t-il, tout de suite interrompu par la brutale vision qui venait d'imprégner ses rétines.

Une fantastique boule de feu s'était développée là-bas, englobant la villa et la totalité du jardin, se transformant ensuite en un jaillissement de matière incandescente qui monta à l'assaut du ciel en véhiculant des formes humaines. Puis le bruit monstrueux de la déflagration parvint jusqu'à la Cadillac qui fut secouée par l'onde de choc.

Turek lança un braiment, plongea la main sous sa veste pour saisir son arme et jeta un regard effrayant autour de lui.

— Putain ! Il s'est fait sauter ! jeta Gianelli d'une voix étranglée. Mais qu'est-ce qu'il a ?

La suite de sa phrase se dilua dans un hurlement aigu qui martyrisa les tympans, immédiatement suivi d'une sorte de roulement de tonnerre, une seconde plus tard, une immense fleur lumineuse prit

naissance à l'emplacement occupé par une voiture de renfort, s'épanouissant dans un jaillissement de fumée et de débris informes.

Gianelli prit les jumelles que Lou avait abandonnées.

— Nom de Dieu de merde !

Il cracha aussitôt dans le micro :

— Repliez-vous ! Ce fumier nous tire dessus à la roquette ! Barrez-vous, nom de Dieu !

Un rapide sillage blanc parcourut le ciel dans une nouvelle stridulation, pointant vers un autre objectif.

— Foutez le camp, bande de cons ! Vous allez tous y rester !

Personne ne lui répondit. Ceux qui avaient compris étaient bien trop occupés à battre en retraite, courant déjà en tous sens ou essayant hystériquement de s'entasser dans leurs véhicules, laissant une vingtaine de cadavres disloqués derrière eux.

Puis un autre oiseau de feu traça sa mortelle trajectoire dans le ciel encombré de nuages, hurlant et fonçant sur une nouvelle proie.

Le visage tendu, Bolan examinait l'écran de l'ordinateur de visée qui venait de s'éclairer d'un nouveau point lumineux. Il releva un instant les yeux pour observer la zone de combat à travers les vitres polaroids du char de guerre, eut un petit rictus puis déclencha la mise à feu de la troisième fusée.

La roquette quitta la tourelle de lancement dans un atroce déchirement d'air et le van vibra dans ses structures métalliques. Deux secondes et demie s'écoulèrent puis une nouvelle gerbe de feu surgit contre la berge de la rivière, à huit cents mètres de là.

— Impact ! prononça-t-il doucement, armant aussitôt après un quatrième projectile.

Toni et Gadgets se tenaient derrière lui, penchés sur l'écran et surveillant en même temps le terrain visible à travers la vitre. Politicien Blancanales se tenait un peu à l'écart. Adossé contre une cloison, le visage tuméfié, il respirait par petits coups l'air chargé d'électricité.

Il restait encore quatre oiseaux de feu dans la tourelle mobile. L'Exécuteur en avait programmé deux en direction de la route située à près d'un kilomètre. Les coordonnées figuraient déjà dans la mémoire de l'ordinateur de tir, précisant deux gros véhicules d'escorte visibles de chaque côté d'un monstre métallique rutilant de peinture et de chrome.

Bolan enclencha le composeur automatique du radiotéléphone.

— Branche-moi en duplex, ordonna-t-il à Schwarz en se levant et s'emparant de son gros combiné de combat.

Les mâchoires serrées, les dents grinçantes, Lou Androsi attrapa le combiné dans lequel il poussa un rugissement féroce. La voix du Grand Fumier lui claqua contre le tympan :

— C'est fini pour toi, Lou.

— Comment est-ce que tu as fait ? hurla le boss ivre de fureur.

— C'est toi qui m'as donné l'idée.

Un bruit de moteur poussé à haut régime filtrait en même temps que la voix dans l'appareil.

— Ah oui ?

— J'ai tout simplement placé un retransmetteur dans cette planque. Tu t'es fait avoir comme un gland.

— J't'emmerde ! T'as pas encore gagné, tu peux rien contre moi.

— Négatif ! Tu vas y passer comme tes soldats.

— Ma caisse est blindée, pauvre con !

— Regarde encore un peu, dit Bolan.

Lou releva la tête en entendant le vacarme qui marquait le départ d'un tir balistique depuis une petite colline. Il vit deux sillages blancs s'avancer dans sa direction comme deux doigts pointus, puis se précipiter à une vitesse folle et il rentra instinctivement le cou dans les épaules. Soudainement, ses deux véhicules d'escorte cessèrent d'être visibles. Ils venaient d'être pris dans l'orbe d'une double déflagration qui déclencha une petite tornade durant plusieurs secondes et déplaça la Cadillac de plusieurs mètres sur la chaussée. Un corps démembré retomba en tournoyant, un autre atterrit contre la portière et laissa sur la vitre une souillure sanglante. Une fumée d'une incroyable densité envahit ensuite les lieux, et Androsi se colla contre la vitre pour essayer d'avoir un peu de visibilité.

— Le salaud nous bombarde encore ! cria Gianelli alors qu'une nouvelle stridulation vrillait l'atmosphère. Dégage-nous d'ici, Tim ! Fonce !

La limousine fit aussitôt un bond, tirée par son énorme moteur, mais ses occupants eurent alors l'impression que la foudre leur tombait dessus dans une monstrueuse déflagration qui les précipita les uns contre les autres. Androsi se redressa en sacrant, regarda d'un air dément autour de lui puis fixa Nat.

— Elle a tenu ! Putain, j'avais bien dit que le grand con pourrait pas y arriver ! T'as vu, Nat, t'as vu ? Ma caisse a résisté !

— On n'est pas encore sortis de l'auberge ! rétorqua amèrement Gianelli en observant les efforts désespérés que faisait le chauffeur pour tenter de replacer le lourd véhicule sur la route.

L'explosion lui avait fait quitter la chaussée, le projetant contre l'accotement en pente. Il y eut une secousse suivie d'une embardée, et le bruit des pneus patinant dans de la terre molle. Un instant plus tard, ils eurent l'impression que la Cadillac glissait dans un entonnoir.

— On voit rien ! geignit Lou qui s'était de nouveau collé le nez contre la vitre. Qu'est-ce que tu fous, Tim, merde ?

Un soudain coup de vent balaya la fumée en même temps que le

crépitemment de la pluie commençait à marteler la carrosserie.

Il s'aperçut alors que la moitié arrière du véhicule était engagée dans un trou béant de près de quatre mètres de diamètre. Un peu plus loin, un second cratère marquait l'emplacement occupé par l'une des voitures de protection dont la carcasse gisait maintenant de l'autre côté de la route, renversée et démantelée.

— Faut pas rester ici ! hulula Nat lugubrement.

— Tu veux sans doute te trisser à pied ?

— C'est la seule solution ou on va tous y passer.

— Ta gueule ! Tu feras ce que je te dis ! aboya Lou The Mask en exhibant brusquement un petit automatique nickelé qu'il se mit à brandir. Ici, on est à l'abri !

— Mais, Lou...

— J't'ai dit, ta gueule ! Qu'est-ce que t'attends, Tim ? Arrache-moi cette bagnole ou je te fous un pruneau dans le caisson !

Le chauffeur continuait de s'escrimer sur son volant et ses pédales sans obtenir d'autre résultat que d'enfoncer un peu plus la Cadillac dans l'excavation.

— J't'en prie, Lou, se mit à supplier Gianelli pour essayer de le calmer. D'accord, on va faire ce que tu dis. Faut pas...

Il s'interrompit en entendant la voix qui claquait dans l'ampli téléphonique resté en fonction :

— C'est le moment de dire adieu à ta vie pourrie, Lou !

Le boss sursauta violemment, regarda l'appareil avec des yeux fous.

— C'est toi, Bolan ? mugit-il.

— Qui voudrais-tu que ce soit ?

— Ou est-ce que tu es ? Où est-ce que tu planques ta sale gueule ?

— Pas loin de toi. Regarde de l'autre côté de ta caisse.

Avec un feulement de bête blessée, Androsi pivota d'un coup et s'élança contre la portière opposée. Une sourde plainte commença à monter de sa gorge, ses yeux déments parurent vouloir s'arracher de leurs orbites.

À moins de dix mètres, la Grande Pute le fixait sans bouger, debout à côté d'une moto de cross, un transceiver radio accroché sur le haut de sa poitrine. Il était vêtu de sa lugubre combinaison et tenait une arme imposante à deux canons superposés qu'il braquait sur la caisse de luxe. Ce fut la dernière vision de Lou le Masque et des trois autres occupants.

Un objet métallique pesant explosa en percutant le bas de la carrosserie, provoquant aussitôt une gerbe de flammes. Une deuxième déflagration à l'avant du véhicule engloba le capot qui disparut derrière une barrière de feu, et une troisième transforma le coffre arrière en torchère.

Bolan distribua encore trois grenades incendiaires contre le côté de la carrosserie, se recula un peu pour observer la scène. Parfois, il apercevait à travers les flammes rapides les silhouettes gesticulantes à l'intérieur de la Cadillac. Des cris stridents se faisaient sporadiquement entendre. Puis une portière s'ouvrit à l'arrière du véhicule et une silhouette volumineuse tenta de s'en extraire en se couvrant avec un gros revolver. L'Exécuteur expédia une giclée de balles de .223 qui découpèrent le corps massif de Turck en pointillé, de l'aine jusqu'au sommet du crâne.

Gianelli prit également plusieurs petits projectiles pendulaires en pleine face et fut rejeté dans l'habitacle sur son patron qui se mit à pousser un nouveau hurlement.

— Ciao, ordure ! cracha Bolan en lui larguant une grenade explosive avec le tube du M-203.

Sous l'impact de la charge High explosive, les vitres blindées se décollèrent violemment de la carrosserie qui se gonfla et se mit à ressembler à un monstrueux insecte se débattant dans les flammes.

Pendant un instant, L'Exécuteur contempla le hideux spectacle. Il abaissa enfin le gros combiné de guerre, enfourcha la moto et actionna son *transceiver*.

— *Surveyor* ! appela-t-il d'une voix fatiguée.

— Pas de casse ? demanda en réponse la voix anxieuse de Toni.

— Pas de mon côté. Lance un brouillage radio et les leurres pour les Bleus.

— Dépêche-toi, Striker ! Par ici, on capte déjà des tas de grincements de dents !

— O.K., je rentre, termina Bolan en lançant le moteur de son petit bolide.

Cette fois encore, il n'avait pas choisi le terrain. Les pourris étaient venus le chercher, croyant pouvoir jouer avec lui au chat et à la souris. Deux fois ils avaient utilisé ses amis pour le piéger. Deux fois, par sa faute, la vie d'un innocent avait été mise à prix. Les cannibales avaient payé très cher. Deux fois. Cela suffirait-il à les dégoûter de recommencer ? Malgré toutes les précautions que prenait l'Exécuteur, pourrait-il empêcher que d'autres, encore, se trouvent entraînés dans son combat ?

Plus seul que jamais, Bolan replongea dans la pluie, traversant les bourrasques, laissant derrière lui un sillage empreint de l'odeur de la poudre et du sang.

La racaille de Houston ne s'en relèverait pas de sitôt. De cela au moins, il était sûr...